

Brigade Mondaine
[189] – La
mascotte du
mondial

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

PRESENTE

BRIGADE MONDIALE

Par Michel Brice

LA MASCOTTE DU MONDIAL

VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE

(N°189)

LA MASCOTTE DU MONDIAL

Les dossiers Brigade Mondaine de cette collection sont fondés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard...

©GECEP/VAUVENARGUES 1998

ISBN : 2-7443-0180-9

QUATRIEME

Il était un peu plus de huit heures, ce matin du 9 juillet, quand Etienne Sauveur coupa le contact de son quinze tonnes et sauta sur le macadam du parking de l'autoroute A6. Les mains dans les poches, il s'enfonça dans le sous-bois adjacent, histoire de se dégourdir les jambes. C'est là qu'il la vit :

une fille très jeune, assise par terre, les cuisses ouvertes, le menton reposant sur sa poitrine. Bizarrement, elle arborait la tenue des footballeurs de l'équipe de France, cette équipe de France qui, la veille et pour la première fois de son histoire, venait de se qualifier en finale de la coupe du monde.

En s'approchant de la fille, le routier s'aperçut qu'elle tenait un étrange objet entre ses mains : une reproduction en latex de Footix, la mascotte du mondial, qu'elle serait contre elle exactement comme, gamine, elle avait dû le faire avec sa poupée. Intrigué par son immobilité totale, Etienne s'accroupit et lui saisit le menton pour lui relever la tête. Deux grands yeux vides se posèrent sur lui sans le voir. La fille était morte...

CHAPITRE PREMIER



Le ventre noué par une sourde appréhension, Aïcha Emsallem eut malgré elle un léger mouvement de recul en débouchant sur la pelouse impeccablement tondue, violemment éclairée par quatre batteries de projecteurs surpuissants.

Mais les dix autres filles se pressaient derrière elle, dans l'étroit boyau de béton, et elle fut bien obligée d'avancer à l'air libre, malgré l'espèce d'angoisse qui venait de s'emparer d'elle.

Aïcha haussa imperceptiblement les épaules, ce qui eut pour effet immédiat de gonfler son orgueilleuse poitrine, ferme et ronde, emprisonnée dans l'étrange maillot bleu vif qui la moulait comme une seconde peau et sous lequel elle ne portait rien.

En petite foulée, Aïcha s'avança résolument jusqu'au milieu de la grande

pelouse rectangulaire, suivie par les dix autres filles, vêtues exactement comme elle : maillot bleu hyper-moulant, short blanc trop petit de deux tailles, chaussettes rouges montantes. Sans oublier, bien sûr, ces chaussures de cuir à crampons avec lesquelles, par manque d'habitude, Aïcha avait un mal fou à se déplacer de façon naturelle.

Une réplique exacte de la tenue de l'équipe de France de football qui, en ce moment même, à quelques dizaines de kilomètres de là, au stade de France de Saint-Denis, s'apprêtait à disputer la quatrième demi-finale de Coupe du monde de son histoire. Contre une étonnante équipe de Croatie qu'aucun pronostiqueur, une semaine plus tôt, ne se serait hasardé à voir monter aussi haut dans le Mondial.

On était le 8 juillet, dans quelques minutes il serait neuf heures du soir.

Dans moins de deux heures, la France entière, scotchée devant ses écrans de télé, saurait si, pour la première fois, l'équipe nationale accèderait à la finale du 12 juillet et affronterait ce soir-là, toujours au stade de France de Saint-Denis, la redoutable équipe du Brésil.

Mais on n'en était pas encore là...

Et de toute façon, Aïcha et ses « coéquipières » se fichaient pas mal de l'issue de la rencontre France-Croatie. Car, pour elles, c'était un autre match qui allait commencer. D'un genre si particulier qu'il n'y avait aucune chance pour que ses règles soient un jour reconnues par la FIFA.

En s'avançant jusqu'au rond central du stade privé où elle venait de pénétrer, Aïcha se dit, avec un petit sourire, que la vénérable fédération aurait également poussé des cris scandalisés si elle avait pu voir ce qu'on avait fait de la célèbre tenue bleu-blanc-rouge de l'équipe de France, avant de les en affubler, elle et les autres filles recrutées pour le match qui allait suivre.

Dans le bas, tout était correct. Les chaussures à crampons étaient des vraies, homologuées. De même les chaussettes montantes et les protège-tibias qu'elles portaient en dessous.

C'est en remontant que ça se gâtait sérieusement.

Les shorts blancs moulants que l'arbitre leur avait demandé d'enfiler avaient été soigneusement découpés à deux endroits. Des endroits qui ne laissaient aucun doute sur l'usage qui allait être fait de ces ouvertures...

Idem pour les maillots bleus, dans lesquels deux ronds de tissus avaient été découpés pour laisser apparaître les mamelons de la poitrine des joueuses.

L'arbitre qui était sorti des vestiaires à la suite de cette étrange équipe féminine donna un bref coup de sifflet et les onze filles se rangèrent docilement en ligne face aux tribunes. Des tribunes invisibles, protégées par des glaces sans tain, de façon à ce que les « supporters », invités et triés sur le volet, puissent suivre la rencontre sans risquer d'être identifiés.

L'arbitre se planta face à la rangée des onze filles. Aïcha se dit que si

l'une d'entre elles avait eu jusqu'à maintenant la naïveté de ne pas comprendre ce qui l'attendait, la tenue du juge de terrain aurait suffi à éclairer sa lanterne.

C'était un homme d'une soixantaine d'années, que ses cheveux blonds, ses yeux d'un bleu métallique et sa carrure d'athlète faisaient paraître dix ans de moins, facile. Sa joue droite était barrée par une longue et fine cicatrice qui partait de la base de l'œil pour se terminer à la commissure des lèvres minces. Une estafilade qui augmentait encore l'impression de force brutale, presque de férocité, qui se dégageait de cet homme dont Aïcha trouvait le nom très curieux.

Il s'appelait Bertrand de Saint-Victis.

Pour arbitrer le match très spécial qui allait démarrer à son coup de sifflet, il avait revêtu un maillot et un short noirs très classiques. Ou, du moins, qui auraient été très classiques si le short, comme celui des filles, n'avait été ouvert sur le devant. Une découpe d'où jaillissait un très curieux objet qu'Aïcha dévorait avec des regards partagés entre la fascination et la crainte.

Il s'agissait un sexe masculin postiche en latex moulé, d'une bonne trentaine de centimètres de longueur. Autrement dit, un godemiché. D'après Aïcha, qui en connaissait un rayon sur la question, l'engin devait être fixé autour de la taille par un système de lanières de cuir, et creux de façon à ce que son utilisateur puisse introduire son véritable sexe à l'intérieur.

Aïcha avait déjà vu – et utilisé – des engins de ce genre-là. Ce qui n'avait rien de bien extraordinaire puisqu'à vingt-deux ans, ça faisait déjà près de six ans qu'elle exerçait le plus vieux métier du monde.

Malgré tout, Aïcha avait un certain mal à se considérer comme une « pute », ainsi qu'elle le disait elle-même. Pour deux raisons : d'abord parce qu'elle n'exerçait pas à plein temps mais seulement quand le responsable de son compte bancaire tirait la sonnette d'alarme, et ensuite parce qu'elle adorait le sexe sous toutes ses formes et que, contrairement à la plupart des prostituées, elle éprouvait très souvent des orgasmes ravageurs avec les hommes à qui elle vendait son corps et son savoir-faire érotique.

Tout cela, bien sûr, en cachette de Lakhdar, son père – irrécusable musulman – qui, s'il avait appris le métier exercé par sa fille aînée, l'aurait très certainement éventrée de ses propres mains, sans le moindre état d'âme.

Aïcha chassa rapidement de son esprit le visage sévère de son géniteur et ses yeux revinrent se poser sur l'étonnante prothèse dont s'était affublé Bertrand de Saint-Victis. En se disant qu'elle avait hâte de l'essayer. Que ça ferait date dans sa carrière.

Car le membre de latex n'était pas un godemiché ordinaire, se contentant de reproduire le plus fidèlement possible la structure et l'aspect d'un véritable sexe d'homme.

En fait, il ressemblait étonnamment à un petit personnage qui, depuis

quelques semaines, avait envahi les écrans de télé, les panneaux publicitaires et les pages des journaux du monde entier.

Footix, le petit coq rigolard qui avait été choisi par le CFO du regretté Fernand Sastre et de Michel Platini pour être la mascotte du Mondial 1998 organisé par la France.

Le sexe postiche arboré par Saint-Victis reproduisait exactement les traits et les couleurs de Footix. Son créateur avait même poussé le réalisme jusqu'à l'affubler de deux petites mains en latex.

Des mains dont Aïcha, depuis qu'elle avait découvert l'engin, se disait qu'elles devaient procurer des sensations inédites quand le godemiché entraînait en action...

Les rêveries érotiques de la jeune Marocaine s'interrompirent net : l'équipe adverse, celle des hommes, entraînait sur le terrain en petite foulée.

Une fois de plus, Aïcha, qui en avait déjà croisé quelques-uns dans les vestiaires, se dit qu'ils avaient vraiment un genre douteux, avec leurs crânes rasés et leurs sourires mauvais. Le fait qu'ils s'exprimaient tous en allemand ne faisait que renforcer son impression.

Leur tenue était uniformément rouge vif, chaussettes, short et maillot.

Ils vinrent se placer en ligne à côté de l'équipe des filles et Aïcha put constater qu'au moins trois d'entre eux, sur la cuisse à la limite du short, arboraient un tatouage en forme de croix gammée, ce qui lui envoya un petit frisson désagréable le long de la colonne vertébrale.

Aïcha ne s'était jamais soucié de politique, mais elle savait ce que les néonazis, ainsi qu'on les appelait dans les journaux et à la télé, pensaient des Arabes comme elle.

Avec un petit soupir, elle se dit que le match risquait de ne pas être une partie de plaisir. Mais bon : comme les dix autres filles, elle avait été bien contente d'empocher les cinq mille francs prévus pour sa participation « active » et il était trop tard pour reculer.

Elle ressentit quand même un petit pincement au creux de la poitrine lorsque Bertrand de Saint-Victis jeta sa pièce de monnaie en l'air pour savoir laquelle des deux équipes allait engager le match.

Le sort favorisa les hommes.

L'arbitre posa le ballon sur la ligne de milieu de terrain et fit signe aux deux capitaines de s'approcher de lui. Un Allemand au crâne rasé et aux petits yeux injectés de sang se détacha du rang masculin. Du côté des filles, ce fut une grande Black au corps sculptural qui s'avança.

— Vous connaissez déjà les principes de la rencontre, déclara Bertrand de Saint-Victis d'un ton impassible. Seules les fautes commises par l'équipe féminine pourront être sanctionnées. Et elles le seront, suivant les principes que je vous ai exposés tout à l'heure, dans les vestiaires. Pas d'autres

questions ?

Les deux capitaines firent signe que non de la tête et, après s'être serré la main, rejoignirent leurs équipes respectives.

Avant le coup de sifflet fatidique, Aïcha se remémora rapidement les « principes » que venait d'évoquer Saint-Victis et qui auraient fait hoqueter d'horreur un authentique arbitre de football.

À chaque faute commise par une fille sur un adversaire, et sifflée par le juge, le joueur avait le droit d'exiger de la fautive la caresse de son choix, à l'exception de la sodomie.

Un carton jaune signifierait pour celle qui en écopait d'être punie par l'arbitre en personne qui utiliserait alors son godemiché Footix par les voies dites « naturelles ».

Et, en cas de carton rouge, il s'en servirait encore, mais par des chemins beaucoup plus étroits, et donc nettement plus douloureux...

Si les hommes parvenaient à marquer un but, la partie s'arrêterait durant quelques minutes et chaque joueuse serait alors tenue de subir n'importe quel caprice érotique de l'adversaire qui s'emparerait d'elle.

Lors de la désignation des différentes places sur le terrain, Aïcha avait écopé d'un poste de défenseur. Elle savait ce que ça signifiait : pour empêcher les hommes de marquer, elle serait inévitablement amenée à commettre pas mal de fautes. Qui, on pouvait faire confiance là-dessus à l'arbitre, seraient immédiatement sanctionnées.

Bref, la rencontre risquait d'être vraiment épuisante, en particulier pour elle. D'autant que les filles ne devaient pas s'attendre au moindre semblant d'impartialité de la part de Saint-Victis.

Il s'agissait avant tout d'assurer le spectacle pour le plaisir des « huiles » des tribunes, invisibles derrière les glaces sans tain.

Le coup de sifflet retentit dans la tiédeur du jour déclinant et, aussitôt, sans même comprendre d'où il était venu, Aïcha reçut son premier ballon dans les pieds.

Instinctivement, comme elle l'avait vu faire lors des vrais matches retransmis à la télé, elle se mit à courir en poussant le ballon en direction des buts adverses.

Elle n'avait pas parcouru cinq mètres qu'un Allemand gigantesque surgit devant elle pour lui barrer le chemin. Aïcha tenta de feinter sur la gauche pour, aussitôt, le dépasser par la droite.

Elle faillit réussir.

Seulement, à la seconde où elle débordait son adversaire, Aïcha sentit que leurs deux maillots se frôlaient. Et elle comprit ce qui allait se passer avant même que ça se produise réellement.

Le joueur se laissa tomber sur la pelouse en se tenant le tibia et en

grimaçant de douleur.

Le coup de sifflet de l'arbitre vrilla les oreilles d'Aïcha et elle cessa immédiatement de courir, résignée à être la première « punie » de ce drôle de match.

Bertrand de Saint-Victis se planta devant elle et désigna l'endroit d'où devrait être tiré le coup franc en faveur des hommes.

Mais avant que la partie ne reprenne, il y avait une petite formalité à accomplir et l'arbitre fit signe au joueur soi-disant blessé qu'il pouvait disposer d'Aïcha comme il l'entendait.

Un sourire obtus sur ses lèvres épaisses, le colosse s'avança vers Aïcha. Qui voyait le short rouge vif se déformer à toute vitesse sous la poussée irrésistible d'un sexe apparemment énorme.

D'un claquement de doigt, l'Allemand lui indiqua qu'elle devait s'agenouiller devant lui et Aïcha comprit immédiatement ce qu'il avait en tête.

Elle obéit à l'injonction puis, sans attendre l'ordre suivant, elle empoigna le short de son adversaire par l'élastique et le fit descendre jusqu'à mi-cuisses.

Aussitôt, une sorte de grosse matraque de chair brune jaillit à l'air libre comme un ressort bandé au maximum que l'on libère brusquement.

Aïcha se dit que le type était vraiment monté comme un âne et qu'elle était bien soulagée qu'il se contente d'une simple fellation. S'il avait été plus exigeant, elle l'aurait senti passer...

Elle enroula ses longs doigts fins autour de la hampe chaude et palpitante de désir. Puis, par un mouvement souple du poignet, elle entreprit de lui donner encore plus de raideur, tandis que son autre main s'enfouissait entre les cuisses poilues et blêmes, pour y dénicher les testicules énormes de l'Allemand.

Il paraissait tellement excité qu'Aïcha crut un moment qu'il allait jouir comme ça, sous la seule caresse de sa main douce et experte.

Perdu.

Après seulement deux ou trois mouvements de va-et-vient, son adversaire venait de l'empoigner durement par les cheveux pour plaquer son visage contre son ventre.

Résignée, Aïcha écarquilla ses lèvres épaisses et luisantes, afin d'engloutir l'énorme colonne de chair noueuse qui dodelinait de la tête à quelques centimètres de ses yeux.

Malgré elle, Aïcha ne put retenir un frisson de volupté lorsque ce superbe morceau d'homme envahit sa bouche presque brutalement. Docilement, elle enroula sa langue autour du sexe qui la forçait, en un véritable fourreau vivant, brûlant.

En songeant qu'il ne lui avait pas fallu plus de deux minutes de jeu pour,

comme disent les commentateurs sportifs, les vrais, « entrer dans le match »...

Une explosion sèche, nette et brutale comme un coup de revolver.

Le premier bouchon de Champagne – un Taittinger millésimé 1993 – venait de sauter.

Hafid, l'adolescent de dix-sept ans, qui venait de faire sauter le bouchon avec des gestes de professionnel, se précipita vers le personnage qui trônait comme un prince au milieu du salon dégoulinant de luxe et dont l'immense glace sans tain donnait directement sur la pelouse du stade.

D'ailleurs, le cheik Abdel-Dawàdimi, mollement avachi dans un canapé envahi de coussins multicolores, était réellement un prince, apparenté à la famille royale d'un pays du golfe Persique, dont il entraînait depuis cinq ans l'équipe de football.

Le fait que l'équipe en question n'ait pas réussi à se qualifier pour la phase finale du Mondial n'avait pas empêché Abdel-Dawàdimi de venir « bivouaquer » pour toute la durée de cette Coupe du monde dans la somptueuse propriété de près de mille hectares qu'il possédait à l'orée de la forêt de Fontainebleau.

Il s'agissait d'un étonnant manoir de style victorien qui n'aurait pas déparé la campagne anglaise mais qui, en plein cœur de l'Ile-de-France, faisait furieusement « décalé ». En tout cas, aux yeux des rares personnes qui avaient le privilège de le découvrir car, protégé par une grande forêt, il était parfaitement invisible de l'extérieur des hauts murs d'enceinte de la propriété.

Tout comme ce stade privé qu'Abdel-Dawàdimi avait fait aménager derrière son château et qui était sa fierté. Plus exactement, l'une de ses deux fiertés : l'autre, c'était la route privée qui reliait directement son fief à l'autoroute A6, distante de quatre kilomètres. Il avait dû batailler ferme avec les pouvoirs publics français pour obtenir les dérogations nécessaires. Au passage, il n'avait pas hésité à graisser copieusement quelques pattes influentes, ce qui avait bien arrangé les choses.

Et finalement, après deux ans de guerre d'usure, il avait obtenu l'autorisation de relier son château à l'un des parkings de l'autoroute situés entre le péage de Fleury et la sortie Nemours. La construction de cette route avait bien entendu été réalisée à ses frais, ce dont le cheik n'avait strictement rien à faire : c'était une goutte d'eau dans l'océan de sa fortune d'origine pétrolière.

Abdel-Dawàdimi tendit mollement sa grosse main poilue, qui s'ornait d'une énorme chevalière en or incrustée de six diamants, et saisit la flûte que lui tendait respectueusement Hafid, son jeune domestique. Ou plus exactement son esclave puisqu'il l'avait littéralement acheté à ses parents lorsqu'il avait douze ans.

Les petits yeux noirs du prince parcoururent négligemment le torse nu et imberbe de l'adolescent avant de s'arrêter une seconde sur le renflement de ses fesses dures, moulées par le short en jean qui constituait son seul vêtement.

Négligemment, de sa main libre, il flatta la croupe rebondie de l'adolescent qui se laissa faire, les yeux baissés.

En matière de goûts sexuels, Abdel-Dawàdimi était très éclectique...

Il avait encore la main posée sur les fesses de l'adolescent, lorsque son regard croisa celui de Kirsten Århus. La sculpturale Danoise se tenait debout à moins de deux mètres de lui et le regardait peloter son serviteur avec un petit sourire trouble.

Le cheik eut l'impression que la respiration de la blonde Scandinave s'était accélérée et que les trois boutons de son bustier vert pomme allaient exploser sous la pression de sa formidable poitrine.

En lui-même, il se dit que celle-là, il fallait absolument qu'il lui fasse l'amour avant la fin de la soirée. Même si elle était officiellement la maîtresse attitrée de Bertrand de Saint-Victis, le « metteur en scène » de cette petite « soirée football » d'un genre particulier.

Après tout, la douzaine d'hommes présents en ce moment même dans le luxueux salon tendu de soie et de bois précieux, ainsi que les trois femmes qui s'étaient jointes à eux, étaient tous là pour le même motif.

S'envoyer en l'air, tout en profitant du spectacle gratiné qui venait de commencer en bas, sur la pelouse du stade. Il n'y avait pas de raison pour que Kirsten Århus fit exception.

La jeune Danoise s'avança vers le prince en accentuant le dandinement de ses hanches en amphore, emprisonnées dans une micro-jupe de laine noire qui laissaient presque entièrement nues ses jambes interminables et impeccablement bronzées, mises en valeur par les escarpins verts à hauts talons qu'elle portait aux pieds.

Elle se planta face à lui et, le visage éclairé par un grand sourire qui étirait ses lèvres naturellement rouges et pleines, elle désigna Hafid d'un mouvement du menton :

— Vous savez admirablement choisir les gens qui vous servent, Monseigneur ! Ce garçon est vraiment à croquer...

Sa voix était rauque, naturellement sensuelle, et Abdel-Dawàdimi sentit l'alpaga de son pantalon anthracite se tendre sous la poussée de son sexe qui durcissait à toute allure.

— Mais voyons, très chère amie ! S'exclama-t-il dans un français totalement pur, rien ne vous empêche d'y goûter ! Hafid est très endurant et... comment dire ? Généreusement doté par la nature.

Afin qu'il n'y ait aucun malentendu sur ce qu'il entendait par là, il

abandonna les fesses de l'adolescent pour empoigner son sexe à travers le tissu de son short et le pétrir sans la moindre gêne.

Le jeune Arabe ne bougea pas. Mais il avait relevé la tête pour plonger ses grands yeux noirs dans ceux, émeraude, de Kirsten. Laquelle comprit que le garçon éprouvait une sorte de plaisir pervers à se faire masturber par son maître devant elle. D'ailleurs, pour être tout à fait franche, Kirsten fut bien obligée de reconnaître que la brusque chaleur qui venait de prendre possession de son ventre n'était pas étrangère à la scène en question.

Mais pour l'instant, en tant que co-organisatrice de la soirée financée par le cheik, elle se devait de garder la tête froide.

— Nous verrons ça un peu plus tard, si vous le voulez bien, Monseigneur, murmura-t-elle de sa voix rauque. Pour l'instant, il est préférable que je me consacre au bien-être de vos hôtes, puisque vous m'avez fait l'honneur de m'agréer comme maîtresse de maison d'un soir...

Sur un bref signe de tête d'Abdel-Dawàdimi, Kirsten tourna les talons et embrassa d'un seul regard l'ensemble du grand salon où les invités du cheik tout-puissant se trouvaient réunis. Elle eut un petit sourire froid.

Depuis que le match avait commencé, sur la pelouse, de l'autre côté de l'immense baie vitrée sans tain, l'ambiance du salon, d'abord un peu guindée, s'était considérablement réchauffée.

— Mais regarde-moi ça comment elle le suce bien à fond, cette petite salope ! Était en train de souffler un quinquagénaire à son voisin de canapé, aussi maigre et blême que lui-même était gras et congestionné. Pour un peu, je descendrais bien sur le terrain, moi !

L'homme qui venait de parler était à la tête de l'un des plus grands groupes industriels français. On parlait régulièrement de lui dans les journaux économiques où il était présenté comme un protestant austère, un irréprochable père de famille...

Quant à son acolyte, qui dévorait des yeux le spectacle se déroulant sur le terrain, il était l'un des fonctionnaires les plus puissants et les plus influents de Bercy.

— Pourquoi descendre sur le terrain, mon cher ? fit une voix féminine derrière les deux hommes. Il y a ici suffisamment de bouches accueillantes pour satisfaire tout le monde, vous savez...

Sans bouger de sa place, Kirsten détailla la femme d'une quarantaine d'années qui venait d'apostropher les deux hommes dans des termes plutôt... directs. C'était une brune un peu trop potelée au goût de la Scandinave, vêtue d'un tailleur strict, presque austère, mais dont le sourire et les regards dégageaient un tel magnétisme érotique qu'il devait être difficile de lui résister.

Elle était directrice de la rédaction de l'un des plus importants magazines féminins et passait, dans les milieux que l'on dit « bien informés », pour une

insatiable dévoreuse d'hommes. Plus précisément de cette partie de l'homme qui le différencie de la femme.

L'industriel obèse la détailla avec un œil gourmand et ses lèvres molles et luisantes ébauchèrent un sourire salace.

— Et si je vous prenais au mot, ma chère ? dit-il d'une voix étonnamment fluette pour sa corpulence.

— Vous pouvez me prendre comme vous le voulez ! rétorqua la brune d'un ton très mondain. À condition de me prouver d'abord que vous en avez les moyens : comme vous devez sans doute déjà le savoir, je ne me déplace jamais pour du petit, ni même du moyen calibre...

Piqué au vif, le gros homme se mit péniblement debout et entreprit posément de dégrafer son pantalon, sous le regard allumé de la brune.

Il en sortit un sexe à moitié en érection et d'une taille nettement au-dessus de la moyenne.

— Voilà ce qu'on a en magasin ! dit-il d'une voix grasse, à la limite du vulgaire. Est-ce que ça vous suffira, chère amie ?

— Pour un début, c'est pas mal, répondit la journaliste sans se démonter le moins du monde.

Et, aussi sec, elle s'agenouilla devant l'industriel avant d'engloutir son sexe entre ses lèvres fardées de rouge. Aussitôt, attirés par le spectacle, les autres participants à la soirée, se rapprochèrent d'eux pour n'en pas perdre une miette. Tous, à l'exception du prince Abdel-Dawàdimi, trop occupé : après avoir dépouillé le jeune Hafid de son short, il l'avait empoigné par ses hanches étroites et le sodomisait sans la moindre douceur, la tête levée vers le plafond et les yeux à demi révoltés.

Kirsten comprit qu'il était temps de passer à la vitesse supérieure. Elle fit un discret signe au domestique qui se tenait près de la porte, imperturbable. Aussitôt, celui-ci ouvrit les deux battants pour laisser entrer le groupe qui attendait patiemment derrière.

Il y avait là cinq filles et deux garçons, tous à peu près du même âge qu'Hafid et vêtus aussi sommairement que lui : un short pour les garçons, une mini-jupe pour les filles. Et le torse nu pour tout le monde.

C'était le « cheptel des plaisirs » comme le cheik avait surnommé ses esclaves destinés à la satisfaction érotique de ses invités.

En voyant les hommes présents se ruer sur les nouveaux venus avec des grognements de désir, Kirsten comprit que son rôle actif de maîtresse de maison était terminé : la suite se déroulerait très facilement toute seule.

Elle eut un bref regard en direction de l'écran de télévision géant qui trônait dans un angle du salon et auquel personne n'accordait plus le moindre regard.

Décidément, il y avait au moins un endroit en France où la demi-finale

France-Croatie ne faisait pas recette...

Kirsten s'approcha de la grande baie vitrée et colla son front à la glace sans tain.

Sur la pelouse, le match avait pris son rythme de croisière, si l'on pouvait dire. Tandis que les autres continuaient à courir après le ballon, un Allemand, au milieu du rond central, pénétrait une minuscule Arabe à grands coups de reins. Grâce aux micros disposés un peu partout autour de la pelouse, Kirsten pouvait entendre les halètements sauvages de l'homme auxquels se mêlaient les minuscules couinements suraigus de la fille, dont il était difficile de dire s'ils trahissaient la souffrance ou le plaisir.

Mais Kirsten se désintéressa d'eux très vite pour ne plus s'occuper que de Bertrand de Saint-Victis, son amant en titre. Non pas qu'elle soit jalouse de ce qu'il pouvait faire ou ne pas faire avec les joueuses qu'il « punissait ». Simplement parce qu'à quelques jours seulement du déclenchement de leur Opération Zéro, elle ne pouvait pas se permettre de lui laisser commettre la moindre imprudence, la plus petite erreur.

C'est pourquoi, en haut lieu, en très haut lieu, « on » l'avait chargée de surveiller Saint-Victis jour et nuit, sans relâche.

Car toute la suite dépendait de lui.

Les grosses mains rugueuses ceinturèrent Aïcha avant de venir s'écraser contre ses seins volumineux et d'en malaxer sans douceur les pointes dressées.

La Marocaine poussa un gémissement rauque et frotta sa croupe rebondie contre le membre dur qui tendait le short du joueur dans son dos.

Elle ne savait plus du tout où elle en était. Ni depuis combien de temps durait ce match. Encore moins combien d'hommes s'étaient enfoncés dans son ventre en fusion, combien de sexes elle avait engloutis entre ses lèvres desséchées par la soif, de plus en plus tenaillante.

Tout ce dont elle se souvenait, c'est qu'après dix minutes de « jeu », Bertrand de Saint-Victis, trouvant le match trop mou, avait contraint toutes les filles à avaler deux ou trois pilules d'ecstasy. Et que, depuis, toutes les deux ou trois minutes, il les forçait à inhaler profondément le flacon de poppers qu'il sortait de sa poche à la moindre « faute ».

Les drogues ajoutées aux courses incessantes d'un bout à l'autre du terrain donnaient à Aïcha l'impression que son cœur battait au moins deux fois plus vite qu'à l'ordinaire.

Son adversaire et elle perdirent l'équilibre et rouvrent sur l'herbe rase. Aussitôt, le coup de sifflet de l'arbitre sanctionna une faute.

Aïcha tourna ses yeux vitreux vers l'Allemand au crâne rasé, attendant docilement sa décision. L'autre la poussa brutalement aux épaules pour qu'elle s'allonge sur le dos.

Comprenant ce qu'il attendait d'elle, Aïcha ouvrit grand ses cuisses pleines, pour dégager l'ouverture pratiquée dans son short blanc. En découvrant le buisson épais et noir de son intimité, l'Allemand poussa un grognement animal et, après avoir rapidement amené son sexe à l'air libre, se rua dans ce ventre offert.

Aïcha reçut le membre brûlant et épais avec un profond soupir de gratitude et noua ses jambes dans le dos de l'Allemand ruisselant de sueur pour l'enfoncer encore plus profondément dans son sexe en fusion.

Le mélange des drogues ne se contentait pas d'accélérer son rythme cardiaque. Il avait aussi allumé en elle un brasier infernal qui semblait ne jamais devoir s'éteindre. Dès qu'un joueur explosait en elle, Aïcha n'avait plus qu'un désir : qu'un autre vienne rapidement prendre sa place.

Et apparemment, à en juger par ce qui se passait autour d'elle, sur le terrain, les autres filles étaient à peu près dans le même état.

Au-dessus d'elle, l'Allemand, suant et soufflant, labourait son ventre de plus en plus fort, de plus en plus vite. Aïcha avait la sensation affolante qu'il était en train de l'ouvrir en deux, de la transpercer jusqu'au cœur.

Au moment où il se déversait en elle en éructant des mots gutturaux et incompréhensibles, Aïcha fut fauchée par un orgasme d'une force si inouïe qu'il la contraignit à hurler vers la lune, apparue à l'instant entre deux nuages.

L'Allemand se releva presque aussitôt et Aïcha eut du mal à en faire autant. Ses jambes tremblaient spasmodiquement, elle n'arrivait plus à reprendre sa respiration.

Dans un semi-brouillard, elle vit Bertrand de Saint-Victis s'approcher d'elle et la dévisager d'un regard mauvais qui lui fit presque peur. Il sortit le flacon de poppers de la poche de son short, le déboucha et le tendit à Aïcha.

— Mets-t'en un bon coup dans les narines, espèce de petite pute ! Grinça-t-il méchamment. Et plus vite que ça !

Aïcha, qui avait déjà beaucoup de mal à retrouver son souffle, fit non de la tête.

— Je ne veux plus de votre saloperie, haleta-t-elle en se comprimant la poitrine à deux mains. J'en ai marre !

Le visage de Saint-Victis fut instantanément déformé par un rictus de haine.

— Ah, c'est comme ça ? Gronda-t-il. Dans ce cas, tu l'auras cherché...

Et, après avoir rempoché son petit flacon marron, il sortit un carton rouge et le brandit au-dessus de sa tête.

— Tu sais ce que ça signifie, connasse ? Éructa-t-il en désignant le Footix jaillissant de son short et qui, de près, paraissait vraiment d'une taille monstrueuse.

Mets-toi à quatre pattes, comme une chienne que tu es ! Après ce que tu

vas prendre, je te garantis que tu ne pourras plus t'asseoir pendant une semaine...

Instinctivement, Aïcha allait obéir, quand un sursaut de révolte l'en empêcha. Elle resta plantée sur ses deux pieds et redressa la tête pour affronter le regard de ce type qui la traitait comme une moins que rien.

D'accord, elle avait accepté un bon paquet d'argent en échange de sa docilité à tous les caprices des hommes présents sur le terrain.

D'accord, c'était son métier de « faire la pute ». Un travail qu'elle avait librement choisi. Seule et en toute connaissance de cause.

Mais ce n'était pas une raison pour lui parler avec autant de mépris, de haine même. Ça, elle ne l'avait jamais supporté, Aïcha, même gamine. Et elle n'avait pas l'intention de commencer aujourd'hui.

À ce moment, Bertrand de Saint-Victis l'empoigna par les deux épaules pour la forcer à s'agenouiller comme il le lui avait ordonné.

Brusquement, sous la brutalité du geste, Aïcha sentit un flot de rage incontrôlable l'envahir.

À deux mains, elle empoigna la prothèse en latex qui sortait du short de Saint-Victis et tira dessus de toute sa force.

Les lanières de cuir cédèrent avec un claquement sec et Aïcha faillit se retrouver les quatre fers en l'air.

Dès qu'elle eut assuré de nouveau son équilibre, ses yeux se posèrent alternativement sur la prothèse qu'elle tenait entre ses mains et sur l'endroit d'où elle venait de l'arracher.

Sa bouche s'ouvrit sur un « o » muet de stupéfaction.

Là où, quelques secondes plus tôt s'érigait le phallus postiche, il ne restait qu'une misérable petite chose brune, recroquevillée tel un pauvre escargot fripé.

Le sexe de Bertrand de Saint-Victis, totalement endormi.

Ce fut plus fort qu'elle : Aïcha éclata d'un grand rire moqueur en désignant le minuscule morceau de chair du bout de l'index.

— Et c'est avec ça que vous vouliez m'empêcher de m'asseoir pendant une semaine, espèce de petit prétentieux ? Railla-t-elle. Avec ce machin ridicule ? Ah, c'est facile de rouler des mécaniques quand on a une « béquille », hein ! Mais maintenant, c'est pas la peine d'essayer de jouer les Superman !

Emportée par son accès d'hilarité, Aïcha s'aperçut trop tard du changement de physionomie survenu chez Bertrand de Saint-Victis.

Son visage, d'ordinaire très pâle, s'était empourpré et suintait littéralement la haine. Une haine féroce, viscérale, terriblement dangereuse. Un sentiment primaire qui paraissait surgir du plus profond de lui-même.

— Tu as eu tort de me parler comme ça, articula-t-il d'une voix d'autant plus effrayante qu'elle était d'un calme presque irréel. Je vais te montrer comment je traitais les petites putes rebelles dans ton genre, lorsque je ratissais les villages des Aurès infestés par ces salopards du FLN ! Le « sourire kabyle », tu connais ?

Avant qu'Aïcha ait eu le temps de réagir, le couteau à cran d'arrêt était sorti de la poche arrière du short de Saint-Victis et la lame avait jailli.

Les regards de l'homme et de la fille se croisèrent lentement. Ce que lut Aïcha dans les petits yeux gris striés de rouge de Saint-Victis la remplit d'une terreur sans nom.

Il allait la tuer.

Là, sur cette pelouse violemment éclairée par les projecteurs, au milieu d'une vingtaine d'autres garçons et filles, sous les yeux invisibles des spectateurs derrière la glace sans tain, Saint-Victis allait réellement mettre sa menace démente à exécution.

En l'égorgeant comme un poulet.

Malade de peur, Aïcha ne prit pas le temps de réfléchir. Au moment où Saint-Victis fit un pas vers elle, elle lança son pied droit en avant de toutes ses forces, décuplées par la panique qui lui tordait les tripes.

La pointe de sa chaussure à crampons atteignit Saint-Victis en plein dans les testicules.

Il poussa une sorte de gros soupir et, lâchant son arme, s'effondra à genoux dans l'herbe, les deux mains crispées sur son bas-ventre.

Le cerveau totalement embrumé, Aïcha pivota sur elle-même et se mit à courir comme une dingue, droit devant elle. Avec une seule idée en tête.

Fuir. Fuir cet endroit qui puait la mort et la folie furieuse.

Debout devant la glace sans tain, Kirsten Århus repoussa sans ménagement les deux mains masculines qui pétrissaient ses fesses nues sous sa mini-jupe et dont les doigts fébriles tentaient de s'insinuer dans le mystère doré et brûlant de sa toison intime.

Elle avait suivi toute la scène, qui n'avait pas duré plus de quelques secondes.

Elle avait vu cette fille arracher le phallus de latex du ventre de Bertrand, puis celui-ci sortir son couteau. Et enfin, la fille lui massacrer le bas-ventre avant de traverser toute la pelouse en courant et disparaître sous les premiers grands arbres de la forêt bordant toute la propriété.

Le premier réflexe de Kirsten fut de s'assurer que personne, à part elle, n'avait été témoin de l'incident. Elle fut tout de suite rassurée : dans le luxueux salon, les attouchements un peu timides du début avaient fait place à la plus frénétique des partouzes. Et tout le monde se foutait bien de ce qui pouvait se passer sur la pelouse.

Son deuxième réflexe fut de s'élancer à la poursuite d'Aïcha. Elle était déjà à la porte lorsqu'elle se ravisa.

D'abord, avec ses hauts talons, elle n'avait aucune chance de la rattraper.

Et puis, pourquoi la rattraper ? Saint-Victis savait parfaitement où la retrouver à Paris et, comme cette Aïcha n'était pas réellement en règle avec les services d'immigration, il y avait vraiment peu de chances pour qu'elle aille se plaindre à qui que ce soit.

Kirsten revint d'un pas tranquille vers le milieu du salon. Pour se retrouver face au cheik Abdel-Dawàdimi, le seul homme à être resté habillé.

Mais son pantalon était largement ouvert et il en sortait un sexe dur et noueux que son propriétaire empoigna à pleine main, comme pour en faire l'offrande à la jeune Danoise.

— Chère amie, dit-il d'une voix parfaitement mondaine, depuis le temps que j'attends ce moment : me ferez-vous enfin la grâce de votre bouche sublime.

Avec un petit sourire trouble, Kirsten s'agenouilla sur l'épais tapis de laine chamarré.

Avant d'engloutir entre ses lèvres magnifiquement ourlées le sexe brun et tendu au maximum, Kirsten tenta de se rassurer complètement.

En se disant que décidément, non, cette Aïcha n'avait aucun moyen de venir perturber l'implacable déroulement de l'Opération Zéro.

Aïcha courait droit devant elle, à travers bois, sans même savoir dans quelle direction elle allait. Les ronces lui griffaient les mollets mais elle ne sentait pas la douleur, annihilée par la peur.

Elle n'avait même pas conscience d'un fait bizarre : tout en fuyant, elle continuait à serrer contre elle le phallus de caoutchouc en forme de Footix.

Le sang cognait à ses tempes et elle sentait son cœur battre plus vite et plus fort qu'il ne l'avait jamais fait. Sa respiration devenait saccadée, de plus en plus courte.

Enfin, elle poussa un faible cri de joie.

Sous les crampons de ses chaussures, la terre humide venait d'être remplacée par une surface plus lisse et plus dure.

Le macadam de la route. Encore un petit effort et elle serait sauvée.

Aïcha se remit à courir, sous la clarté blafarde de la lune. Là-bas, au loin, droit devant elle, elle distinguait un petit bosquet. C'était celui du parking d'autoroute où aboutissait la route privée sur laquelle elle se trouvait.

Malgré les battements de plus en plus désordonnés de son cœur et le sifflement rauque qui s'échappait de sa poitrine, malgré sa vue qui se brouillait derrière un voile rouge sang, Aïcha accéléra encore l'allure.

Encore quelques centaines de mètres à tenir et elle serait sauvée...

Il était un peu plus de huit heures du matin quand Étienne Sauveur coupa le contact de son quinze tonnes Volvo flambant neuf, ouvrit la portière et sauta sur le macadam du parking de l'autoroute A6, son mégot de Gitane fiché au coin des lèvres.

Il avait quitté Lille peu après quatre heures du matin et il avait besoin de se dégourdir les jambes.

Les mains dans les poches, il s'enfonça dans le sous-bois clairsemé qui bordait l'aire de stationnement. Histoire de se donner l'illusion qu'il respirait un peu de chlorophylle.

Il n'avait pas parcouru vingt mètres sous les arbres malingres quand il la vit.

Une fille très jeune, visiblement une Maghrébine, assise au pied d'un chêne, les jambes écartées et le menton appuyée sur la poitrine.

— Bon Dieu, c'est pas vrai ! Souffla Étienne Sauveur dans son épaisse moustache poivre et sel.

Il venait de découvrir que la fille, bizarrement accoutrée comme un footballeur de l'équipe de France, avait les tétons et l'intimité à l'air. Totalemement offerts aux regards.

— Savent plus quoi inventer, les putes, maintenant, pour attirer le client ! grommela le routier en marchant vers elle d'un pas décidé et l'œil allumé.

Après tout, pourquoi ne pas profiter de l'occasion pour s'offrir une petite pipe vite fait ? C'est toujours pas ça qui le ruinerait...

Pour perdre le moins de temps possible, Étienne Sauveur se déboutonna avant d'arriver devant la fille qui n'avait toujours pas esquissé le moindre mouvement.

Quand il se planta face à elle, la dominant de toute sa hauteur, son membre arborait déjà une érection impressionnante.

— Si tu me sucés à fond, il y aura un beau billet de dix sacs pour toi ! claironna-t-il.

La fille n'eut aucune réaction, aucun mouvement, rien.

— Ma parole, tu roupilles ou quoi ? dit le routier d'une voix plus forte.
Toujours rien.

Intrigué, il s'accroupit et lui saisit le menton pour lui relever la tête.

Dès qu'il vit son visage, Étienne Sauveur sentit son érection décroître à la vitesse de la lumière et, de saisissement, il laissa choir son sempiternel mégot.

Ses connaissances médicales étaient plus que sommaires, à Étienne Sauveur. Mais à découvrir le teint cireux de la fille et ses grands yeux vides qui le fixaient sans le voir, il comprit que le doute était impossible.

Elle était morte.

C'est au moment où il allait se redresser qu'Étienne Sauveur s'aperçut d'un détail qui le cloua sur place de stupeur.

La fille qui était venue mourir là, toute seule, tenait un objet étrange dans ses mains.

Une reproduction de sexe masculin, en latex, à laquelle on avait dessiné la tête de Footix, la mascotte du Mondial.

En se relevant enfin, Étienne Sauveur se dit que la morte semblait le serrer contre elle avec une sorte de tendresse attentive et inquiète.

Exactement comme, gamine, elle avait dû le faire avec sa poupée préférée.

CHAPITRE II



Le commandant de police Boris Corentin et son fidèle coéquipier, le capitaine Aimé Brichot, arrivèrent exactement en même temps devant le porche du 36, quai des Orfèvres. Il était huit heures pile, ce jeudi 9 juillet.

— Quel « timing » d'enfer ! Sourit Brichot sous sa moustache. T'as regardé le match, hier ?

Boris fit la grimace :

— Tu sais, moi, le foot, ça n'a jamais été ma tasse de thé, à vrai dire...

Il eut un petit sourire carnassier :

— Et puis, pour ne rien te cacher, une vieille copine a eu la bonne idée de venir frapper à ma porte sur les coups de sept heures du soir. Alors, évidemment, le match...

— Je vois le genre, grommela Brichot, tandis qu'ils s'engouffraient sous le porche et se dirigeaient vers le grand escalier. Je suppose que ta « vieille » copine ne dépasse pas les vingt-cinq balais et qu'elle ressemble à Claudia Schiffer en plus sexy...

— Y a de ça ! convint Boris en rigolant. Et toi, Mémé : tu l'as regardé, ce fameux match historique ?

Aimé Brichot haussa les épaules :

— Bien obligé, mon vieux ! Figure-toi que les jumelles se sont découvert une vraie passion pour le foot. Ou plutôt pour les joueurs de foot : Rose en pince pour Lizarazu qui est « tellement mignon », et Colette pour Barthez qui, lui, est « craquant comme tout » ! De là, la contagion a gagné Jeannette qui en est arrivée à pousser des grands cris de victoire à chaque but français. Et je ne te parle même pas du petit Charles qui, malgré son jeune âge, connaît le nom et le numéro de tous les joueurs de l'équipe de France !

— Bref, conclut Corentin, alors qu'ils arrivaient au deuxième étage où se trouvaient les locaux de la Brigade Mondaine, tu n'as pas pu résister à la pression ambiante et tu t'es retrouvé scotché devant ta télé, à regarder vingt-deux bonhommes se disputer un ballon de cuir.

— Tout juste ! fit Brichot en poussant la porte des Affaires Recommandées, la section reine de la Brigade Mondaine dont Corentin et lui étaient sans conteste les plus brillants éléments.

À leur entrée, le gros Rabert leva les yeux et se dépêcha d'engloutir l'énorme bouchée de croissant qu'il venait d'ingurgiter, en répandant force miettes sur le sous-main de son bureau.

— Pas la peine de vous asseoir, les gars, dit-il quand il eut récupéré l'usage de ses mâchoires : Baba vous réclame à cor et à cri depuis une bonne dizaine de minutes en braillant que c'est pas la peine de payer grassement deux flics qui ne sont jamais là quand on a besoin d'eux.

— Il charrie quand même ! s'indigna Aimé Brichot en remontant machinalement ses lunettes de myope sur son nez un peu busqué. Il est tout juste huit heures ! C'est quand même pas les galères du roi, ici...

— En attendant, si on ramait jusqu'au bureau directorial ? suggéra Boris Corentin en se dirigeant vers la porte. Tu me suis, Mémé, ou je te fais excuser ?

Derrière la double porte capitonnée, la grande pièce carrée ressemblait à un quartier de Londres un jour de brouillard. Sauf que le « smog » qui régnait dans l'ancre du patron de la Brigade Mondaine empestait la nicotine et le goudron : ceux des Job Spéciales que le commissaire divisionnaire allumait l'une à la suite de l'autre, du matin au soir. Encore Boris Corentin le

soupçonnait-il de se relever la nuit, juste histoire d'en « griller une petite »...

— Ah, vous voilà tout de même ! s'exclama Charlie Badolini de sa voix éraillée, avec la plus parfaite mauvaise foi. Asseyez-vous : il y a du nouveau...

Corentin et Brichot prirent leurs places accoutumées, dans les deux fauteuils réservés aux visiteurs. Fauteuils de style Empire, comme tout le reste du mobilier directorial.

— Messieurs, vous n'ignorez sans doute pas que la France vit actuellement un grand moment sportif de son histoire, en raison de la Coupe du monde de football. Événement qui, pour les policiers que nous sommes, signifie surtout une augmentation sensible des emmerdements !

— Pour ce qui nous concerne, fit remarquer Brichot, je ne vois pas ce qui...

— Vous allez le voir très vite, mon cher ! l'interrompit Charlie Badolini d'une voix un peu ironique. Figurez-vous que les hautes sphères qui nous gouvernent vivent dans la hantise d'un attentat terroriste durant ce Mondial. Mais pas seulement ça : l'afflux de supporters en France, et notamment à Paris, a bien évidemment attiré chez nous tous les pickpockets de la planète. Dont on craint, en haut lieu, qu'ils ne donnent une très mauvaise image de notre beau pays à l'étranger, si jamais on les laisse perpétrer leurs méfaits. Et je ne parle pas des bandes de hooligans anglais qui ont déjà sévi à Lens il y a quelques jours et dont certains éléments sont toujours sur le sol français, malgré l'élimination de l'Angleterre par l'Argentine, il y a huit jours. Donc...

Le commissaire divisionnaire prit le temps d'allumer une nouvelle cigarette au mégot de la précédente avant de poursuivre :

— Donc, la PP a décidé hier en fin d'après-midi de renforcer encore les équipes de surveillance, principalement sur les stades et dans le métro, à la veille de la finale qui, si j'ai bien compris, opposera dans trois jours la France au Brésil. Conséquemment, tous les services ont été sommés de détacher plusieurs de leurs éléments pour accomplir cette tâche...

Depuis quelques secondes, sans trop comprendre pourquoi, Aimé Brichot sentait qu'une tuile allait lui tomber sur le coin de la figure. Quand les petits yeux sombres du commissaire divisionnaire se braquèrent sur lui, il sut qu'en effet, la tuile en question arrivait.

— Mon cher Aimé, dit Charlie Badolini, d'une voix suave, c'est vous que j'ai désigné pour aller représenter dignement et efficacement la Brigade Mondaine dans cette opération ! Vous êtes attendu pour un point général au PC sécurité du Parc des Princes dans une heure très exactement...

Aimé Brichot jeta un coup d'œil accablé en direction de Boris Corentin, histoire de lui demander de l'aide. Celui-ci, en vrai camarade, décida de monter au front.

— Patron, attaqua-t-il d'une voix ferme, je comprends naturellement

l'importance de ces opérations exceptionnelles. Néanmoins, il me semble que Mémé est indispensable ici et qu'il pourrait très bien être remplacé dans le métro ou dans les stades par n'importe quel...

— Par personne ! Le coupa Badolini plutôt sèchement. De toute façon, c'est trop tard : on me demandait une décision rapide et, à l'heure qu'il est, le nom d'Aimé Brichot est déjà incorporé dans les listes de l'ordinateur central. Il n'y a plus à y revenir.

Boris décida de tenter une dernière carte :

— C'est bien joli, tout ça, patron. Mais qui va faire équipe avec moi, dans ces conditions ?

— À priori, ça devrait être moi ! dit doucement une voix féminine un peu grave dans leur dos.

Corentin et Brichot se retournèrent en même temps. Pour découvrir une jeune femme brune et souriante, les cheveux coupés au carré avec une frange sur le front. Elle était vêtue d'un jean serré qui mettait parfaitement en valeur ses hanches étroites et sa croupe rebondie, ainsi que d'une chemise d'homme blanche, dont l'ampleur ne suffisait pas à gommer l'intéressant volume de sa poitrine haut placée. Lorsqu'elle fut suffisamment proche de lui, Boris nota que ses yeux en amande étaient d'un bleu profond et que sa bouche était trop rouge pour être parfaitement chaste...

— Messieurs, je vous présente le lieutenant Argostolidès. Patricia Argostolidès est en stage chez nous pour une durée de six mois. Et j'ai pensé que rien ne pouvait lui être plus bénéfique que de commencer sa formation à la Brigade Mondaine avec Boris comme flèche.

Charlie Badolini se tourna vers Brichot qui s'était galamment levé pour laisser sa place à l'arrivante :

— C'est aussi pour cette raison que c'est vous que j'envoie en renfort au PC du Parc des Princes, mon cher Aimé. Comme vous le voyez, votre ami Boris est en de bonnes mains. À ce propos, vous devriez y aller, si vous ne voulez pas arriver après le début du briefing...

À ce moment-là, la sonnerie du téléphone directorial fit entendre son bourdonnement caractéristique et Charlie Badolini s'interrompit pour décrocher.

La mine sinistre, Aimé Brichot se dirigea vers la porte capitonnée, aussitôt suivi par Boris Corentin et Patricia Argostolidès.

— Courage, vieux frère, fit gentiment Boris en lui tapant sur l'épaule : après tout, c'est juste l'affaire de quelques jours. La Coupe du monde est bientôt finie...

— Je suis vraiment désolée, murmura Patricia Argostolidès avec un petit sourire timide. J'ai l'impression que vous êtes en punition à cause de moi...

Aimé Brichot lui rendit son sourire :

— Vous frappez pas pour ça ! D’abord, vous n’y êtes absolument pour rien, et ensuite, Boris à raison : c’est l’affaire de quelques jours. En tout cas, je vous souhaite la bienvenue à la Brigade Mondaine. Et je confirme ce que disait le patron il y a une minute : vous êtes entre de très très bonnes mains.

— J’en ai l’impression... murmura Patricia en adressant un regard appuyé à Boris Corentin.

Dès que Brichot eut disparu, Boris et Patricia revinrent vers le bureau de Charlie Badolini, au moment où celui-ci raccrochait son téléphone.

— Patron, fit Corentin, je pensais que le mieux était que je mette M^{lle} Argostolidès au courant de notre enquête à propos du réseau de prostituées hongroises, de façon à ce qu’elle...

— Laissez tomber les Hongroises pour l’instant, le coupa Charlie Badolini en soufflant un gros nuage de fumée bleutée vers le plafond jauni par des années de tabagisme intensif. J’ai plus urgent et plus intéressant à vous proposer.

Boris Corentin se rassit dans son fauteuil, une lueur bien particulière dans le regard. Celle qui fait pétiller l’œil d’un grand chasseur à qui l’on vient de faire miroiter une proie d’exception.

— De quoi s’agit-il, patron ?

— D’une fille qui vient d’être retrouvée morte sur un parking de l’autoroute A6, entre le péage de Fleury et la sortie Nemours. C’est un chauffeur routier qui a prévenu le Ciat de Fontainebleau.

Corentin leva un sourcil étonné :

— En quoi ça nous concerne ?

— À priori, en rien, confirma le commissaire divisionnaire. Seulement, cette fille est morte dans une tenue bizarre. Elle portait un short blanc, un maillot bleu et des chaussettes rouges. Ça ne vous dit rien ?

— La tenue de l’équipe de France de foot ! s’exclama Patricia Argostolidès.

— Bravo, mademoiselle, approuva Charlie Badolini avec un mince sourire. Le problème c’est que le maillot était découpé juste à la hauteur des seins de la fille et qu’on avait fait subir le même sort à son short.

— À des endroits judicieusement choisis, je suppose, fit Corentin.

— Exactement. Et ce n’est pas tout : la fille tenait encore serré contre elle un...

Charlie Badolini s’interrompit net et jeta un regard embarrassé vers Patricia. En bon Corse qu’il était, il avait toujours du mal à parler de certaines choses devant les femmes. Surtout lorsqu’elles étaient aussi jeunes.

— Allez-y, monsieur le divisionnaire, l’encouragea Patricia avec un sourire : je ne suis pas tombée de la dernière pluie, vous savez !

— Bref, reprit le commissaire en s'adressant à Corentin pour plus de commodité, elle tenait un godemiché à Ianières. Lequel instrument a été façonné par son... « concepteur » à l'image de Footix, la mascotte du Mondial.

— Excusez-moi si je dis une bêtise, murmura Patricia Argostolidès, mais je ne vois toujours pas pourquoi cette affaire qui s'est déroulée en Seine-et-Marne est remontée jusqu'ici...

— C'est tout simple, lui expliqua Boris Corentin qui, lui, avait compris à demi-mot. Il s'agit manifestement d'une affaire à connotation sexuelle, et qui semble avoir un rapport avec la Coupe du monde. Or, tout ce qui touche le Mondial, en ce moment, que ce soit de près ou de loin, rend les flics extrêmement nerveux. Y compris, sans doute, nos confrères de Fontainebleau...

— Vous voulez dire qu'ils ont appelé ici pour nous refiler le bébé ? demanda Patricia. Pour se couvrir en cas de pépins ?

— Bravo, vous pigez vite ! Apprécia Boris. C'est en effet ce qui a dû se passer dans leurs têtes.

Corentin tourna la tête vers le commissaire divisionnaire :

— On y va, patron ?

— Vous devriez déjà être partis ! grommela Charlie Badolini avec un petit sourire.

— Vous êtes d'origine grecque, je suppose ? demanda Boris Corentin, installé au volant de la R21 de service qu'il pilotait sur l'autoroute A6.

— Oui, répondit Patricia, assise à côté de lui. Mon père, socialiste depuis toujours, a quitté Athènes à l'époque des colonels pour venir s'installer en France. Là, il a rencontré ma mère, et ensuite je suis arrivée, en 1974. Du coup, même après le retour de la démocratie en Grèce, mon père a décidé de rester là.

Tout en obliquant à droite sur l'aire de repos encombrée de voitures de police, banalisées ou non, Boris nota mentalement l'information que Patricia venait de lui donner : elle était née en 1974, elle avait donc vingt-quatre ans.

Il dut montrer sa plaque de commandant au gardien de la paix qui barrait l'accès au parking proprement dit, là où le corps de la jeune fille morte avait été découvert, une petite heure plus tôt, par Étienne Sauveur, le camionneur.

Patricia et lui descendirent de la R21 au moment où deux infirmiers allaient embarquer la victime dans une ambulance au gyrophares clignotant.

Un homme d'une quarantaine d'années, très mince, aux cheveux poivre et sel, s'avança vers eux avec un grand sourire et s'adressa directement à Boris :

— Vous êtes le commandant Corentin, je suppose ? Je suis le capitaine Marchant, du commissariat de Fontainebleau. Vous voulez voir le corps ?

— Oui, s'il vous plaît, répondit Boris en lui serrant la main. Je vous

présente le lieutenant Argostolidès, ma nouvelle coéquipière...

— Vous avez plus de chance que moi ! dit galamment Marchant en plongeant ses yeux noisette dans ceux de Patricia.

Il les précéda vers l'ambulance et souleva le drap qui recouvrait entièrement le corps. Boris et Patricia découvrirent une jeune femme de type maghrébin, au visage encadré d'une masse de cheveux noirs bouclés, qui avait dû être très jolie. Mais la mort lui avait donné un teint cireux et des lèvres violacées qui la rendaient presque effrayante à regarder.

— Mais qui est-ce qui a pu l'obliger à s'accoutrer comme ça ? murmura Patricia, un peu pâlichonne depuis quelques secondes. C'est obscène, ce short et ce maillot...

Boris Corentin se retint de lui dire que malheureusement, à la Brigade Mondaine, l'obscène faisait presque partie du quotidien.

— On ne l'a pas forcément obligée, corrigea-t-il gentiment. Elle peut très bien avoir été complice de cette petite mise en scène érotique. Ou bien encore, c'est une prostituée que l'on a payée pour se soumettre à ce scénario.

Corentin laissa retomber le drap sur le visage de cire et fit signe aux deux infirmiers qu'ils pouvaient embarquer le corps dans l'ambulance. Ce qu'ils firent aussitôt.

Le capitaine Marchant, qui s'était éloigné d'eux un moment, revint accompagné par un petit homme rondouillard, à la mine joviale et au crâne presque entièrement dégarni.

— Le docteur Archimbault, présenta Marchant. Notre médecin légiste...

— À votre avis, elle est morte de quoi ? lui demanda Corentin tout de suite.

— D'un arrêt du cœur, répondit le toubib avec un grand sourire.

— Docteur, soupira impatiemment Boris, ne me racontez pas d'histoire : tout le monde, au bout du compte, meurt d'un arrêt du cœur !

— Non, non, le contra Archimbault, je veux dire que celle-là, selon toute vraisemblance, est réellement morte d'un arrêt cardiaque.

— Elle était droguée ? demanda Patricia qui prenait des notes en même temps, dans un petit calepin rouge.

Le médecin légiste haussa les épaules :

— Difficile à dire comme ça, mademoiselle. Il faudra attendre l'autopsie pour être affirmatif. Mais ça ne serait pas impossible.

— Est-ce qu'elle a eu des relations sexuelles avant de mourir ? demanda Boris. Elle a été violée ?

— Violée, non. En tout cas, pas à première vue. Mais pour avoir eu des relations sexuelles, alors ça, oui. Et pas qu'un peu !

— La mort remonte à quand ? fit encore Boris.

— Je dirais entre neuf heures et minuit hier soir. Mais c'est « à la louche », hein ? Pour être plus précis, il...

— Il faudra attendre les résultats d'autopsie, je sais ! l'interrompt Corentin.

Il se tourna vers le capitaine Marchant et désigna le sac de plastique translucide qu'il tenait entre les mains :

— Je suppose que ça, c'est l'objet qu'elle tenait entre ses mains quand elle a été découverte ?

— Exact, répondit le policier en lui tendant le sac. J'avoue que je n'avais encore jamais vu un truc pareil...

Boris et Patricia se penchèrent en même temps au-dessus de l'ouverture du plastique et découvrirent le phallus de latex façonné à l'image de Footix, la mascotte du Mondial.

— Mais ce truc est énorme ! Souffla Patricia d'un air mi-stupéfait, mi-horrifié. Comment une femme peut-elle...

Elle s'interrompt net et rougit légèrement en pensant à ce qu'elle avait failli dire devant les deux hommes : « comment une femme peut-elle s'enfiler ça ? ».

— Ce truc est en fait une prothèse, lui expliqua très calmement Boris. Vous voyez : il y a une cavité dans le latex, prévue pour que l'utilisateur y introduise son propre sexe, et des lanières pour qu'il fixe l'engin autour de sa taille. C'est fréquemment utilisé par des hommes qui ont des problèmes d'érection. Ou qui font un complexe sur la petite taille de leur pénis.

Patricia hésita une seconde avant de poser la question qui lui brûlait les lèvres et qu'elle finit par lâcher d'une voix plus faible :

— Et ça procure les mêmes sensations que... enfin, que lorsqu'on fait l'amour normalement ?

Boris vrilla ses yeux dans les siens avec un petit sourire en coin :

— Je ne peux malheureusement pas répondre à cette question : je n'ai JAMAIS eu besoin de ce genre de... palliatif !

Patricia soutint crânement son regard et murmura d'une voix de gorge un peu grave :

— Je suis vraiment très contente de l'apprendre, commandant Corentin...

— Appelez-moi donc Boris, répliqua-t-il avant de se tourner vers le capitaine Marchant et de lui demander où le corps avait été découvert exactement.

— Au fond de l'aire de repos, le long des arbres, répondit-il aussitôt. Venez, je vais vous montrer...

Ils parcoururent une dizaine de mètres dans l'herbe humide de rosée avant que Marchant ne leur désigne le tronc d'un chêne de taille moyenne :

— Voilà, Étienne Sauveur, le chauffeur routier, l'a découverte là, recroquevillée au pied de cet arbre. « Elle serrait son gode dans ses bras comme une poupée », m'a-t-il précisé.

Boris désigna de la main droite la petite route goudronnée et fermée par une barrière rouge qui commençait quelques mètres plus loin et filait entre les arbres :

— C'est quoi, ça ? Une voie de service pour les types de l'entretien de l'autoroute ?

— Pas du tout, répondit le capitaine Marchant d'un ton plus sombre. Et c'est justement à cause de cette route que le commissaire a jugé préférable d'alerter la Brigade Mondaine. En fait, il s'agit d'une route privée qui dessert une grande propriété située à environ deux kilomètres d'ici...

— Une route privée ? S'étonna Patricia. Et reliée directement au réseau autoroutier ? C'est possible, un truc pareil ?

— C'est théoriquement impossible, fit doucement Corentin qui commençait à comprendre que la mort de la jeune Maghrébine était peut-être plus compliquée qu'elle n'en avait l'air. À moins que le propriétaire soit un homme très riche, très influent, très puissant... et très obstiné.

— C'est le cas, soupira le capitaine Marchant. Il s'agit du cheik Abdel-Dawàdimi, un prince arabe apparenté à deux ou trois familles royales des émirats du golfe Persique.

— Il fait dans les pétroles, je suppose ? fit Boris d'un ton sarcastique.

— Oui, mais pas seulement, répondit Marchant en se grattant machinalement le haut du crâne. Figurez-vous qu'il est également l'entraîneur de l'équipe de football de son pays. Et qu'il a fait installer un terrain privé derrière son château...

— Mais c'est génial ! s'exclama Patricia avec des yeux brillants d'excitation. Votre prince est entraîneur de foot, cette fille était habillée aux couleurs de l'équipe de France et tenait dans ses bras un... enfin, un objet ressemblant à la mascotte du Mondial. Tout se tient : ce type a dû organiser une soirée cochonne chez lui, sur le thème du football puisqu'il dispose d'un stade, et ça s'est mal terminé. Il n'y a plus qu'à entrer chez lui et à...

— Il n'y a plus qu'à réfléchir et à ne pas mettre nos gros sabots n'importe où au risque de tout foutre en l'air ! l'interrompit sévèrement Corentin, amusé malgré tout par la fougue de Patricia.

— Le commandant a raison, mademoiselle, appuya Marchant. Le cheik Abdel-Dawàdimi doit tutoyer au moins une quinzaine des ministres qui se sont succédés au gouvernement de ce pays depuis dix ans. Sans parler des grands patrons français avec qui il est comme cul et chemise. S'attaquer frontalement à lui reviendrait à sauter à pieds joints sur une mine antipersonnel, après l'avoir poliment priée de se retenir d'exploser.

— Je vois ! grommela Patricia, visiblement très déçue par la tournure des événements.

— Mais il y a quand même un point sur lequel vous avez entièrement raison, reprit Marchant avec un petit sourire : quand il séjourne chez nous, le cheik a pour coutume d'inviter quelques amis triés sur le volet. Et d'agrémenter leur soirée avec un certain nombre de jeunes filles peu farouches qu'il fait venir de Paris...

— Ah, vous voyez ! s'exclama Patricia en se tournant vers Corentin. Il y a quand même du pas net là-dessous ! Ce type doit forcément pouvoir nous apprendre des trucs sur cette pauvre fille.

— C'est tout à fait probable, reconnut Boris calmement. Seulement, on va aller lui dire quoi, au prince Abdel-Machin ? Au point où on en est, on ne sait même pas si la victime est morte de mort naturelle ou non. Non, croyez-moi : ce genre de personnage, on ne doit s'y attaquer que si on a quelques biscuits dans la poche. Sinon, il fait donner l'artillerie et on n'arrive plus à rien.

— Bon, finit par murmurer Patricia, je suppose que vous avez raison. Mais dans ce cas, on fait quoi ?

Boris Corentin brandit le sac plastique contenant le godemiché Footix :

— On part du seul indice vraiment sérieux que l'on possède, à savoir cet engin bizarroïde. En espérant que la mascotte du Mondial va jouer son rôle de mascotte également pour nous !

CHAPITRE III



Les deux voix entremêlées et chargées d'érotisme de Don Giovanni et de Zerlina, chantant leur merveilleux « Là ci darem la mano », ne parvenaient pas, contrairement à l'accoutumée, à détendre les traits durs de Bertrand de Saint-Victis.

Ce matin, la musique de Mozart était sans effet sur lui. Il restait sombre et immobile, face à l'immense fenêtre du salon, ouvrant sur les grands arbres du parc de Saint-Cloud, sa tasse de café refroidi à la main droite.

De la gauche, il massait sans même en avoir conscience la cicatrice qui barrait sa joue. Une blessure reçue une quinzaine d'années plus tôt, lorsqu'il combattait les guérilleros sandinistes dans les forêts du Nicaragua.

À soixante-trois ans, Bertrand de Saint-Victis avait combattu un peu partout, mais principalement en Amérique latine et en Afrique. En principe contre les mouvements communistes ou révolutionnaires, mais pas exclusivement.

En réalité, l'ancien lieutenant de parachutistes, viré de l'armée française en 1962 pour cause d'appartenance un peu trop active à l'OAS, se battait pour qui voulait bien le payer, grassement et exclusivement en dollars.

En clair, durant des années, il avait été ce qu'on appelle un mercenaire. Louant au plus offrant son implacable puissance de destruction et de mort.

Bertrand de Saint-Victis perçut un froissement d'étoffe satinée dans son dos et il revint rapidement à la réalité présente.

Il se retourna juste au moment où Kirsten Àrhus achevait de croiser très haut ses jambes interminables et magnifiquement fuselées. Comme la robe de satin grège qu'elle portait à même la peau était fendue pratiquement jusqu'à la taille, Saint-Victis eut la vision fugitive d'un embrasement doré : celui de la toison intime de sa maîtresse qui le regardait avec une petite moue ironique.

— Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? Aboya-t-il en reposant violemment sa tasse à demi pleine sur la table basse en verre fumé. Qu'est-ce que vous avez à rire comme ça, stupidement ?

— Je ne ris pas, se défendit la sculpturale Danoise. En tout cas, je ne ris pas de toi, si tu veux le savoir.

C'était l'une des particularités de leur couple qui étonnaient ceux qui les rencontraient : après deux ans de vie pratiquement commune, Bertrand de Saint-Victis continuait de voussoyer Kirsten, alors qu'elle était passée au tutoiement depuis déjà longtemps.

— En fait, reprit la jeune femme avec sa légère pointe d'accent Scandinave, je suis très surprise qu'un homme comme toi se mette dans des états pareils pour ce qui n'est après tout qu'une péripétie...

Le mot fit bondir Saint-Victis dont la paupière droite, comme à chaque

fois qu'il était en colère, se mit à papilloter à toute vitesse. Il se planta devant Kirsten, mollement étendue sur un immense canapé de cuir :

— Une péripétie, vraiment ? C'est votre façon de voir les choses, pas la mienne ! Qu'est-ce qui vous a pris de laisser filer cette petite pute d'Aïcha, hein ? Vous auriez dû la rattraper et l'empêcher de disparaître !

— Et pour quoi faire, s'il te plaît ? demanda calmement Kirsten en s'étirant pour faire saillir encore plus ses seins volumineux et fermes comme le marbre. Cette idiote s'est engueulée avec toi, elle t'a balancé un coup de pied mal placé et elle s'est sauvée par peur des représailles : je ne vois pas ce qu'il a d'illégal là-dedans et pourrait te valoir des ennuis. À l'heure qu'il est, elle doit se planquer quelque part dans Paris, heureuse de s'en tirer à si bon compte.

— J'aimerais bien être aussi optimiste que vous, grogna Saint-Victis toujours aussi tendu. Par moments, je me demande si vous n'êtes pas totalement inconsciente.

La Danoise se redressa brusquement sur un coude et regarda Saint-Victis d'un œil furieux.

— Écoute, Bertrand, cette histoire commence à m'énerver sérieusement ! Après tout, qui a eu l'idée d'organiser cette soirée stupide chez Abdel-Dawàdimi, à quelques jours du déclenchement de l'Opération Zéro ? C'est bien toi, n'est-ce pas ? Et qui était contre ? Qui trouvait que ce n'était vraiment pas le moment de risquer d'attirer l'attention sur nous ?

— Je sais, c'était vous... grinça Saint-Victis entre ses dents.

Il se détourna brusquement du canapé et se mit à arpenter lentement son salon, aux murs recouverts de boiseries sombres.

Au fond, il savait bien que sa maîtresse avait raison : il n'aurait pas dû se charger d'organiser cette soirée chez le cheik. En tout cas, pas avant le succès complet de l'Opération Zéro.

Bertrand de Saint-Victis eut un petit sourire vite évanoui. Après le succès de cette opération, il pourrait bien faire tout ce qu'il voudrait. D'abord parce qu'il allait devenir extrêmement riche.

Et surtout parce qu'un tel chaos allait s'abattre sur cette France qu'il haïssait que personne, dans le pays, ne songerait à s'intéresser à ses faits et gestes.

À mesure qu'il contemplait les murs boisés de la grande pièce un peu sombre, Saint-Victis sentait ses nerfs se détendre. Ce que la musique de Mozart n'avait pas réussi à faire, le spectacle de ses « trophées » y parvenait sans trop de peine.

Les boiseries des murs étaient recouvertes d'armes en tous genre. Armes à feu, armes blanches, flèches empoisonnées amérindiennes, sagaies africaines, etc.

Mais, aux yeux de Saint-Victis, le joyau de sa collection, c'était cette baïonnette allemande qu'il était en train de contempler, derrière sa protection en verre épais. Lorsqu'il prenait un malin plaisir à en indiquer la provenance à ses invités, il y avait toujours comme un léger froid dans l'assistance.

— Cette baïonnette, expliquait-il d'un ton très calme, presque mondain, appartenait à un Waffen-SS de la division Das Reich. D'après mes renseignements, elle a servi à égorger une bonne demi-douzaine d'habitants d'Oradour-sur-Glane...

La plupart des gens riaient jaune et se dépêchaient de passer à autre chose...

Kirsten Àrhus rejoignit Saint-Victis au moment où il arrivait devant le grand portrait peint à l'huile, représentant un homme blond, aux traits durs et au regard métallique, revêtu de l'uniforme d'apparat des SS.

Un rictus de rage tordit les traits de Bertrand. Il avait été élevé par sa mère – Allemande et pure produit des Jeunesses Hitlériennes – dans le culte de ce héros qui voulait changer le monde et il lui vouait une admiration sans borne, quasi religieuse.

Mais il ne pouvait s'empêcher de se dire que son père avait perdu sa guerre dans les glaces soviétiques. Tout comme lui, quelque vingt ans plus tard, avait perdu la sienne, dans les djebels pelés des Aurès.

Comme s'ils étaient marqués à jamais par leur nom de famille, maudits par ces deux syllabes : VIC-TIS. Un mot qui, en latin, signifiait « les vaincus ».

Tous les deux, le père et le fils, avaient été trahis, rejetés, humiliés, bafoués par la France. La France de De Gaulle, à chaque fois. Cette France qui triomphait encore aujourd'hui, qui se croyait invulnérable et éternelle. Sûre de son bon droit.

Mais cette fois, Bertrand de Saint-Victis savait qu'il tenait sa revanche. L'Opération Zéro allait lui permettre enfin d'assouvir sa haine pour ce pays, d'étancher sa soif de revanche contre lui.

Dans quelques jours, le monde entier découvrirait, atterré et horrifié, de quoi était capable un homme d'honneur comme lui, un combattant qui ne baissait pas les bras, ne hissait jamais le honteux drapeau blanc.

Kirsten entoura son torse puissant de ses deux bras nus et lui murmura à l'oreille de sa voix naturellement veloutée et grave :

— Je suis sûre que tu vas te montrer digne de lui, mon chéri. Encore juste un peu de patience...

Elle n'eut pas besoin de désigner le portrait pour que Saint-Victis comprenne à qui elle faisait allusion. En dehors de sa beauté et de sa sensualité sauvage, c'est tout de suite ce qui l'avait séduit chez la Danoise.

Elle le comprenait. Elle comprenait et elle approuvait son combat.

Et, jusqu'à maintenant, elle n'avait reculé devant rien pour l'aider à le mener à bien.

Les doigts agiles de Kirsten s'étaient insinués entre les boutons de sa chemise de soie et griffaient très légèrement, du bout de leurs ongles rouge sang, les mamelons de Saint-Victis qui se mit à respirer plus vite.

En même temps, il sentit son sexe se gonfler, durcir à toute vitesse. Comme chaque fois que Kirsten se mettait à le caresser comme elle le faisait en ce moment.

Elle ou une autre fille, pourvu qu'elle ait ce teint pâle, ces longs cheveux blonds et ces yeux clairs. Qu'elle ait ce type arien dont Saint-Victis avait appris de sa mère, pratiquement depuis sa petite enfance, qu'il était le seul type humain vraiment voulu par Dieu et aimé de lui.

Les autres, tous les autres, n'étaient que des ratages divins. De monstrueuses erreurs que le Tout-Puissant s'était empressé de rejeter, de renier.

Le visage cuivré et les cheveux noirs d'Aïcha passèrent fugitivement devant ses yeux et Saint-Victis eut un sourire mauvais.

Les femmes arabes, il avait besoin d'elles, aussi. Mais pas de la même façon.

Avec elles, il était incapable d'obtenir la moindre érection. Jamais. Parce qu'au fond, ce qu'il éprouvait devant leurs corps nus, face à leurs jambes s'ouvrant sur une terrifiante forêt de poils noirs comme l'enfer, c'était du dégoût.

Du dégoût et de la haine.

Parce que toutes ces femmes du Sud, vivantes, si terriblement vivantes, étaient la preuve insupportable de son propre échec.

Alors, il les punissait d'exister. En les faisant souffrir, comme hier, sur la pelouse du stade, il avait voulu le faire avec cette Aïcha qui avait eu l'impudence de se rebeller contre sa volonté.

Mais ce n'était pas si grave, après tout : d'autres, beaucoup d'autres paieraient à sa place. Elles crieraient, supplieraient, se tordraient de souffrance sous les traitements qu'il leur ferait subir.

Exactement comme il le faisait avec les rebelles fellaghas, pendant la guerre d'Algérie, pour leur extorquer des aveux. Sauf que, maintenant, il n'y aurait plus de politiciens véreux, de soi-disant humanistes, d'ennemis de la vraie civilisation pour l'empêcher de mener sa mission à bien.

Les filles qui passeraient entre ses mains devraient aller jusqu'au bout de leur calvaire...

La main droite de Kirsten effleura la proéminence de son pantalon et Saint-Victis eut un violent sursaut. Il gémit de désir lorsque les doigts fins enserrèrent son membre tendu à travers l'étoffe pour le malaxer doucement.

— J'ai envie, murmura Kirsten à son oreille, en frottant son ventre et ses seins volumineux contre lui. J'ai envie que tu me prennes comme un guerrier ! Comme si j'étais une prisonnière à ta merci. Je suis ton butin de guerre, Bertrand : sers-toi de moi pour ton seul plaisir ! Paie-toi sur l'ennemie...

Les mots haletés par Kirsten mirent instantanément le feu aux poudres de Saint-Victis.

Il s'arracha à l'étreinte de la Danoise, se retourna vers elle et la gifla à toute volée.

Sous la force du coup, Kirsten perdit l'équilibre et s'affala de tout son long sur le tapis de laine. Dans sa chute, sa robe fendue s'était ouverte et elle exhibait sans aucune pudeur le buisson d'or qui ombrait à peine son ventre plat et satiné.

Quand elle se redressa sur un coude, sa joue était écarlate et de grosses larmes brillaient à ses paupières.

Mais en même temps, une lueur trouble de convoitise incendiait son regard émeraude et elle passa machinalement un petit bout de langue rose sur ses lèvres déjà humides.

— Espèce de brute ! Siffla-t-elle. Immonde tortionnaire ! Tu en profites parce que je suis en ton pouvoir, hein ? Mais tu peux me faire tout ce que tu veux, je ne te dirai rien. Tu m'entends ? Je ne parlerai pas !

Une lueur froide, dangereuse, flottait dans le regard métallique de Saint-Victis. Sa paupière droite papillotait à toute vitesse et un sourire mauvais étirait vers le haut sa lèvre supérieure.

— Ne crâne pas trop, espèce de salope ! Gronda-t-il entre ses dents. Quand tu sauras le traitement que je te réserve, tu me supplieras de t'achever tout de suite !

Tout en proférant ses menaces, il avait entrepris de dégrafer son pantalon. Quand son sexe tendu à l'extrême jaillit à l'air libre, Kirsten ne put retenir un gémissement rauque et, presque malgré elle, ses cuisses fuselées s'ouvrirent encore plus largement.

— À quatre pattes, chienne de terroriste ! hurla Saint-Victis, les yeux injectés de sang.

— Espèce de porc ! Grinça Kirsten. Je ne te donnerai pas le plaisir de te supplier. Même si tu me déchires avec ta grosse queue !

Mais, tout en récitant un rôle qu'elle connaissait par cœur, la Danoise s'était empressée d'obéir et de présenter sa croupe affolante à son amant. Elle poussa même la complaisance jusqu'à se cambrer au maximum pour bien dégager le sillon profond qui séparait les deux globes charnus et satinés de ses fesses.

Elle se mordit la lèvre inférieure en sentant les deux grosses mains de Saint-Victis s'agripper sans douceur à ses hanches.

Elle faillit crier de désir lorsque la tête brune du phallus dressé entra en contact avec les tendres pétales de son intimité qui s'ouvrait comme une fleur sous le soleil.

Mais, malgré toute sa volonté, elle fut incapable de retenir un long gémissement rauque lorsque la colonne de chair brûlante et dure l'investit de tout son long, d'une seule poussée, irrésistible de puissance.

Presque tout de suite, Saint-Victis se mit à haleter derrière elle. Les doigts enfoncés solidement dans la peau tendre et veloutée de ses hanches, il la pilonnait en force, l'ouvrant un peu plus à chaque coup de boutoir.

Kirsten avait l'impression affolante que son sexe continuer d'enfler démesurément. Qu'il allait réellement l'ouvrir en deux, la posséder totalement jusqu'au plus profond d'elle-même.

Elle cria de frustration lorsque, brusquement, le membre énorme se retira de son ventre en fusion. Pendant une fraction de seconde, elle crut que son amant avait joui sans qu'elle s'en aperçoive.

Elle comprit qu'il n'en était rien lorsqu'elle sentit son sexe entrer en contact avec l'ouverture la plus étroite de son corps.

— Non, je t'en supplie, pas par-là ! Implora-t-elle d'une voix terrorisée, ainsi que son « rôle » l'exigeait. Je vais parler ! Je vais vous dire tout ce que vous voulez savoir !

— C'est trop tard ! Rugit Saint-Victis derrière elle. Tu vas comprendre ce qu'il en coûte de défier l'armée française !

Et, d'une seule poussée sauvage, il força le petit anneau dur et plissé et son sexe lourd disparut entre ses reins, englouti jusqu'à la garde par l'étroit fourreau.

Kirsten poussa un cri de douleur, à moitié feint seulement. Le sexe de Saint-Victis était réellement très gros et il l'avait sodomisée avec une force terrible.

Sans cesser de le supplier d'arrêter, Kirsten envoya sa main droite sous son ventre. Ses doigts fébriles s'enfouirent au centre de sa toison, à la recherche du petit bourgeon vibrant, siège de tous les plaisirs.

Ils le trouvèrent aussitôt. Exactement à l'instant où Saint-Victis, accélérant encore ses coups de boutoir, reprenait ses litanies délirantes :

— Tu comprends maintenant ? Tu comprends ce qu'il en coûte de prendre le parti de ces salopards de fellagha qui veulent détruire mon pays ? Tu vois ce que je fais subir à ceux qui trahissent leur race ? Car toi et moi, nous sommes de la race des seigneurs, celle qui est faite pour dominer le monde et le nettoyer de toute cette pourriture qui grouille à sa surface ! Et nous allons le faire, bientôt ! Alors, ils comprendront, tous, qu'ils ont eu tort de traiter les Saint-Victis comme de la merde ! Car nous sommes le sel de la terre ! Et nous... Amah, oui !

Les ongles plantés dans les hanches de Kirsten, Saint-Victis donna un dernier coup de reins et explosa d'un plaisir si énorme, si impétueux qu'il lui coupa littéralement le souffle.

Kirsten sentit la déflagration à l'intérieur d'elle-même, le flot impétueux qui l'envahissait, aussi brûlante qu'une coulée de lave en fusion.

Tandis que Saint-Victis se vidait en elle, l'orgasme la faucha à son tour. Une gerbe d'étincelles de plaisir qui irradiait dans son corps tout entier et dont elle aurait été incapable de dire s'il provenait de la caresse de ses propres doigts ou du viol sauvage dont elle venait d'être la victime consentante.

Bertrand de Saint-Victis mit une bonne minute à reprendre ses esprits et à se relever du tapis où il s'était laissé tomber, sans forces.

Quand il se redressa, Kirsten était déjà rhabillée et lui souriait tranquillement, comme si rien ne s'était passé.

Seuls les légers cernes sous ses yeux et la marque rouge sur sa joue droite témoignaient de l'ouragan qui venait de l'emporter.

Elle plaqua son corps frémissant contre celui de Saint-Victis et l'embrassa avec fougue, enroulant sa langue agile autour de la sienne, tandis que son ventre se plaquait au sien avec une sorte de fièvre inassouvie.

— Tu m'as vraiment fait très mal, tu sais, espèce de brute ! Roucoula-t-elle en passant sa main sur sa joue endolorie. Mais j'ai adoré ça !

Saint-Victis la serra contre lui et lui tapota gentiment les fesses, avec un petit sourire supérieur.

— Je sais très bien comment il faut s'y prendre pour vous faire jouir, affirma-t-il en reprenant d'instinct le voussoiement. Je sais ce que vous aimez...

Kirsten ne fit rien pour attédier cette vanité de mâle. Elle s'écarta doucement de Saint-Victis et se dirigea vers la porte du salon en lançant négligemment :

— Je fais un saut à Paris : tu n'as besoin de rien ?

— Non, non, je vous remercie...

Kirsten était déjà à moitié dans le couloir quand elle se ravisa et se tourna de nouveau vers Saint-Victis avec un petit sourire narquois :

— À propos, j'espère au moins que tu es maintenant plus détendu et que tu vas arrêter de te faire de la bile au sujet de ce qui s'est passé cette nuit avec Aïcha ?

— Ne vous inquiétez pas pour ça, répondit Saint-Victis avec un pâle sourire. Finalement, je pense que vous avez raison : Aïcha ne peut rien contre moi et je doute qu'elle ait même l'idée d'aller se plaindre !

Mais, dès que Kirsten eut disparu, le sourire de Saint-Victis s'effaça brusquement et une lueur de contrariété passa dans ses yeux bleus métal.

Il y avait quand même une chose qui le tracassait depuis la veille au soir. Une chose qu'il n'avait dite à personne, pas même à Kirsten.

Après l'incident avec Aïcha, il avait eu beau fouiller partout, il avait été incapable de remettre la main sur son godemiché Footix. Ce qui, en temps ordinaire, n'aurait eu strictement aucune importance.

Mais là, à quelques jours du déclenchement de l'Opération Zéro, cet objet a priori innocent pouvait se transformer en une véritable bombe à retardement.

— Alors ça, c'est pire que tout ! murmura Kirsten d'une voix blanche, avant de se laisser tomber sur la chaise derrière elle. Tout est foutu, non ?

L'homme assis en face d'elle, dans la petite cuisine d'un deux pièces HLM de Villeneuve-la-Garenne, la toisa de son regard noir et répondit d'une voix très calme :

— Rien n'est foutu, comme tu dis ! C'est simplement un imprévu qu'il faut prendre en compte dès maintenant, voilà tout.

Kirsten Århus releva la tête et dévisagea son interlocuteur d'un œil incrédule.

Houari ben Tlelis était un Algérien d'une cinquantaine d'années, au visage en lame de couteau dans lequel brillaient deux petits yeux noirs qui crépitaient d'une extraordinaire intelligence et d'une volonté implacable.

Aussi bien dans son pays qu'en France, il passait, aux yeux de ceux qui croyaient le connaître, pour un riche industriel ne s'intéressant qu'à ses affaires et ne s'occupant surtout pas de politique.

Il ne devait pas y avoir plus d'une cinquantaine de personnes dans le monde – dont Kirsten Århus et Bertrand de Saint-Victis – pour savoir qu'en réalité, Houari ben Tlelis était l'un des fers de lance du GIA, le Groupement Islamiste Armé qui, depuis plusieurs années, mettait l'Algérie à feu et à sang au nom d'Allah.

Et ils étaient encore bien moins nombreux à savoir que cet homme au physique insignifiant (à l'exception de ses yeux) était le maître d'œuvre de l'Opération Zéro.

Pour la bonne raison que quasiment personne ne connaissait l'existence de ce projet qui, s'il réussissait, allait rester dans les mémoires, d'après ben Tlelis lui-même, comme le chef-d'œuvre noir du terrorisme international de tous les temps.

Mais pour l'instant, c'était une nouvelle plutôt catastrophique qu'il venait d'annoncer à Kirsten : Aïcha, la jeune prostituée échappée la veille au soir de la propriété d'Abdel-Dawàdimi, avait été retrouvée morte quelques heures plus tôt, au bord de l'autoroute A6. Et la police enquêtait sur ce très étrange décès.

— Un simple imprévu ? répéta Kirsten en fixant ben Tlelis de ses grands yeux émeraude. Tu as de ces mots ! Et si les flics, après avoir interrogé le cheik ou je ne sais qui, parviennent à remonter jusqu'à Bertrand, qu'est-ce qu'on va faire ? L'éliminer ?

Elle avait dit ça très tranquillement, comme s'il s'agissait d'une simple option parmi d'autres.

C'est que, pour Kirsten Århus, la vie de Bertrand de Saint-Victis ne représentait pas grand-chose. Contrairement à ce que croyait l'ancien lieutenant de parachutistes, leur rencontre, deux ans plus tôt, n'avait pas été le fruit du hasard.

Elle avait été, au contraire, minutieusement programmée par Houari ben Tlelis, au moment où il jetait sur le papier les premières bases de l'Opération Zéro.

Opération pour laquelle, il avait absolument besoin des capacités particulières et du réseau de relations d'un homme comme Bertrand de Saint-Victis. Qui, en plus, de par son passé, avait le « profil » idéal pour ce travail.

Malade de haine envers la France dont il pensait qu'elle lui avait volé son honneur, il ne reculerait pas devant le sacrifice de quelques dizaines de milliers de ses enfants...

Houari ben Tlelis ne répondit pas tout de suite à la question de Kirsten. Les yeux dans le vague, la main gauche caressant machinalement son menton approximativement rasé, il réfléchissait.

Oui, décidément, Bertrand de Saint-Victis était un élément irremplaçable dans l'opération qui se préparait. Il aurait même été un élément parfait, sans ses stupides pulsions sexuelles qui le poussaient, de loin en loin, à organiser des soirées comme celle d'hier, chez le cheik. Des soirées qui, en principe, se terminaient bien.

En principe seulement, la preuve...

Houari ben Tlelis releva brusquement la tête et, à son regard fixe, presque minéral, Kirsten comprit qu'il avait arrêté sa décision et que rien ne le ferait revenir dessus.

— Comme je te l'ai dit, Saint-Victis reste une pièce essentielle du dispositif que j'ai imaginé et mis en place. Donc, pas question de s'en passer. Par conséquent, je vais le faire surveiller dès maintenant vingt-quatre heures sur vingt-quatre afin d'assurer sa protection. Mais surtout, ne lui en parle pas ! Avec son caractère, il serait capable de tout envoyer promener, par simple accès d'amour-propre mal placé. Quant à toi, tu le lâches encore moins que d'habitude. Et tu fais tout pour le dissuader de faire une nouvelle connerie, d'accord ?

— Pas de problème, je repars chez lui immédiatement, affirma-t-elle en se levant.

Kirsten se planta devant Houari ben Tlelis resté assis et écarta posément les pans de sa robe fendue, à quelques centimètres de ses yeux.

— Tu as envie de me baiser avant que je file ? demanda-t-elle avec une simplicité parfaite.

— Pas maintenant, répondit l'Algérien sur le même ton, en jouant négligemment du bout des doigts avec les boucles d'or de sa toison intime. J'attends encore du monde, ce matin.

— Tant pis, dit Kirsten en laissant retomber sa jupe, ce sera peut-être pour demain. À propos de demain : tu seras toujours ici ou tu comptes changer encore de planque ?

— Je reste là, répondit ben Tlelis. L'endroit est sûr. Et puis, Villeneuve-la-Garenne n'est pas très loin de l'endroit qui nous intéresse, n'est-ce pas ?...

Dès que la Danoise eut quitté le deux pièces, le visage de Houari ben Tlelis redevint dur et fermé.

Il n'avait pas tout dit à Kirsten pour ne pas la faire paniquer inutilement. En réalité, il se sentait très inquiet des conséquences de la mort d'Aïcha.

— Pourquoi est-ce que cet imbécile est allé se commettre dans cette partouze idiote, précisément en ce moment ? grommela-t-il pour lui-même en arabe. Pas étonnant que les Français aient perdu la guerre d'Algérie, avec des types pareils !

La guerre d'Algérie, Houari ben Tlelis avait le sentiment de l'avoir gagnée, lui. À onze ans, dans le faubourg de Constantine où il était né, il transportait déjà des grenades sous sa djellaba de gamin, afin de les faire passer aux combattants du FLN.

Et pourtant, lui aussi, comme Saint-Victis, il avait l'impression d'avoir été trahi. Il avait risqué sa vie des dizaines de fois pour pouvoir grandir et vieillir dans un pays libre et fier.

Mais cette liberté et cette fierté avaient été confisquées très vite. Et justement par ces hommes du FLN qui avaient incarné pour lui le plus pur des idéaux.

Alors, revenu de ses illusions, Houari ben Tlelis s'était lancé dans les affaires et y avait réussi au-delà de ses espérances. En se jurant que plus jamais il ne ferait de politique.

C'est alors que le GIA était entré dans sa vie et il avait repris les armes. Pour se venger et venger son pays bafoué. Pour faire payer dans le sang et les larmes ceux qui avaient trahi l'Algérie de son rêve d'adolescent.

Houari ben Tlelis soupira profondément et se leva de sa chaise de bois bancale.

L'heure n'était pas aux souvenirs, encore moins aux apitoiements.

Il fallait qu'il organise dès maintenant la protection rapprochée de cet obsédé sexuel de Saint-Victis. Et qu'il donne une consigne très simple à ceux

qu'il allait charger de l'assurer.

La consigne de tuer immédiatement toute personne qui fourrerait son nez d'un peu trop près dans les affaires de l'ancien parachutiste.

CHAPITRE IV



— Vous voulez vraiment que j'entre là-dedans ? s'indigna Patricia Argostolidès en désignant la façade dégoulinante de néons multicolores du sex-shop Les folies d'Anita, situé à quelques mètres de la place Pigalle.

Boris Corentin ôta les mains de ses poches et dévisagea sa toute nouvelle coéquipière d'un œil mi-amusé, mi-sévère :

— Écoutez, Patricia, il faut que vous vous mettiez une chose très simple dans la tête. Et ce, une bonne fois pour toute : vous êtes à la Brigade Mondaine. MONDAINE ! Ça signifie, entre autres, que vu la nature de notre boulot et le genre de détraqués qu'on s'efforce de mettre à l'ombre, vous aurez plus souvent l'occasion d'enquêter dans des sex-shops, des bordels clandestins ou des partouzes huppées que dans des couvents de Carmélites. Est-ce que je me suis fait bien comprendre ?

À cause du ton volontairement sarcastique de sa flèche, le visage de Patricia s'empourpra violemment et Boris crut qu'elle allait se mettre en colère. Au contraire, il la vit faire un gros effort sur elle-même et le sang se retira tout aussi brusquement de sa figure. Elle parvint même à sourire et dit

d'un ton qui se voulait détaché :

— Vous avez raison, je suis parfaitement stupide. Eh bien, dans ce cas, allons-y !

Et, d'un geste large et résolu, elle écarta l'épais rideau grenat qui masquait l'entrée et plongea en enfer, sous le regard amusé et admiratif à la fois de Boris Corentin.

« C'est bien, songea-t-il en la suivant, elle ne manque pas de caractère, la belle Hellène ! »

L'intérieur de la boutique, longue et étroite, ressemblait à celui de n'importe quel sex-shop. À savoir que partout où pouvait porter le regard, on découvrait des corps nus, des sexes et des bouches en pleine action, tant sur la couverture des revues que sur la jaquette des vidéos. Il y avait aussi des accessoires en tous genres, de la lingerie érotique, des gadgets sado-maso, et toutes sortes d'autres choses qui semblaient prouver qu'en matière de sexe l'imagination humaine n'avait pas encore rencontré ses limites.

Au fond de la boutique, un escalier desservait l'étage et une pancarte en carton indiquait qu'il menait aux cabines individuelles de projection vidéo.

Sous l'œil légèrement goguenard de Boris, Patricia fonça droit vers le petit comptoir, la nuque raide et les yeux fixes pour s'efforcer d'en voir le minimum.

Derrière le comptoir en question se tenait une femme blonde et frisée d'une bonne quarantaine d'années. Quoiqu'un peu lourd, son corps était appétissant et son visage fin et régulier conservait de nombreux vestiges d'une beauté qui, dix ou quinze ans plus tôt, avait dû être exceptionnelle.

Elle était occupée à faire des comptes et ne consentit à relever la tête que lorsque les deux policiers furent juste devant elle. Dès qu'elle posa ses grands yeux sombres sur Corentin, son visage s'éclaira d'un large sourire ravi.

— Boris ! S'exclama-t-elle d'une voix gourmande. Quelle magnifique surprise ! Tu t'es enfin décidé à venir me demander en mariage ?

Tout en parlant, elle avait contourné sa caisse. Un peu médusée, Patricia la vit se jeter au cou de Corentin, plaquer son corps lourd contre le sien et écraser ses lèvres rouges sur sa bouche.

— Eh, doucement, Christelle ! dit Boris en riant. Tu ne vois pas que je suis accompagné ?

Christelle s'écarta de lui et dévisagea Patricia d'un regard de maquignon.

— Bravo Boris ! Finit-elle par dire. Je vois que tu as toujours aussi bon goût en matière de femme. Évidemment, contre une jeunesse pareille, je ne peux pas lutter ! Décidément, toi et moi, on réussira jamais à monter dans le même train...

Elle se tourna vers Patricia et lui raconta posément :

— Boris et moi, on s'est connus quand je m'expliquais sur les contre-

allées de l'avenue Foch. Quand je faisais la pute, si vous préférez. Notre premier contact date du jour où ce salaud m'a embarquée pour racolage ! Et puis, au fil des rencontres, on est devenus potes, tous les deux. C'est-à-dire que lui m'aimait bien, alors que moi j'étais tombée raide dingue amoureuse de ce grand flic à gueule d'ange ! Pourtant, malgré mes efforts, il n'a jamais cédé à mes charmes pas plus qu'il ne s'est vautré dans mon lit, d'ailleurs ! J'espère que vous avez – ou que vous aurez – plus de chance que moi de ce côté-là...

Patricia rougit légèrement et évita de regarder Boris qui, de son côté, s'amusait comme un petit fou.

— Enfin, bref, reprit Christelle du même ton insouciant, c'est quand même grâce à lui que j'ai compris assez vite que je n'étais pas faite pour vendre mon cul ! Donc, j'ai raccroché et, pour ne pas changer trop brutalement d'horizon, je me suis tournée vers le petit commerce tendance porno, voilà !

Elle regarda Corentin avec un sourire plein de tendresse, voilé par un soupçon de nostalgie :

— À part ça, mon grand, qu'est-ce que je peux faire pour toi ? Parce qu'évidemment, c'est pas pour mes beaux yeux, ni pour le reste, que tu es là, n'est-ce pas ?

— Pas seulement, répondit galamment Boris en lui rendant son sourire. Le lieutenant Argostolidès et moi enquêtons sur une affaire un peu particulière et je me suis dit que tu pourrais peut-être nous éclairer de tes lumières commercialo-érotiques, si je puis m'exprimer ainsi...

Il fit un petit signe de tête à Patricia qui, aussitôt, farfouilla dans son petit sac à dos de cuir rouge pour en sortir le godemiché Footix qu'elle posa sur la caisse.

— Est-ce que ce truc-là te dit quelque chose ? demanda Boris Corentin.

— Tout à fait, répondit Christelle sans hésiter. Je peux même te dire que c'est fabriqué et distribué par une société qui s'appelle Coquina et qui, comme son nom l'indique, est spécialisée dans les articles porno.

La même déception se peignit sur les traits de Corentin et de Patricia.

— Donc, n'importe qui peut se le procurer n'importe où... soupira cette dernière.

— Eh bien, justement, pas du tout, mademoiselle ! rétorqua Christelle. Figurez-vous que les petits malins qui ont eu l'idée de « surfer sur la vague du Mondial », comme on s'exprime maintenant, se sont dit que s'ils sortaient leur truc pendant la Coupe du monde, ils risquaient fort de se retrouver avec les organisateurs et les sponsors officiels sur le poil. Donc, pour limiter la casse...

— Ils ont décidé de ne le commercialiser qu'une fois le Mondial terminé ! S'exclamèrent en même temps Boris et Patricia.

— Bravo ! Rigola Christelle. Je vois qu'on n'est pas trop rouillé des

ménages, chez les flics français !

— Cette société Coquina, fit Corentin d'une voix pressante, tu peux m'en dire un peu plus ?

Christelle revint derrière sa caisse et entreprit de farfouiller dans les dossiers et les classeurs qui s'empilaient sous le comptoir.

— C'est une petite boîte, d'après ce que je sais. Ils font du coup par coup, si tu veux. Et je ne pense pas qu'ils aient un réseau de distribution très important. Attends, je pense que je dois avoir gardé là le dernier courrier que le patron m'a envoyé il y a quatre ou cinq semaines. Justement pour m'avertir du lancement de leur trouvaille Spécial Mondial. Bon sang, mais où est-ce que j'ai pu fourrer cette lettre, moi ? Ah, la voilà ! Tiens, elle est même signée par le P-DG en personne. Un aristo, apparemment...

— Son nom ? demanda Corentin.

— Il s'agit d'un certain Bertrand de Saint-Victis, répondit calmement Christelle.

Il était tout juste sept heures du soir lorsque Boris et Patricia franchirent le porche de l'immeuble un peu sordide où la société Coquina avait ses locaux, rue Boulle, une petite artère située derrière la Bastille, dans le XI^{ème} arrondissement.

— Allons-y, soupira Corentin avec un peu d'agacement : on a déjà assez perdu de temps comme ça...

Depuis leur visite au sex-shop tenu par Christelle, Patricia et lui avaient joué de malchance.

D'abord, lorsqu'ils avaient téléphoné chez Coquina, une secrétaire leur avait appris que M. de Saint-Victis ne passait jamais au bureau avant trois heures de l'après-midi. Et, naturellement, elle avait catégoriquement refusé de donner son numéro privé.

Numéro que Corentin avait trouvé assez rapidement par ses propres moyens... mais pour s'apercevoir qu'il sonnait dans le vide.

Enfin, quand vers trois heures et demie, il avait enfin réussi à avoir Bertrand de Saint-Victis en ligne, celui-ci, à la limite de la grossièreté, avait refusé tout net de les recevoir avant sept heures du soir, sous prétexte qu'il était débordé. Ce qui, après tout, était possible.

— On n'a strictement rien de concret à lui reprocher, avait patiemment expliqué Boris à Patricia qui piaffait d'impatience et d'indignation. Conclusion, on peut difficilement forcer sa porte. Et on n'a aucune chance de se faire délivrer la commission rogatoire qui nous permettrait de l'interroger contre son gré...

Boris et Patricia grimpèrent l'escalier miteux et sentant le renfermé jusqu'au troisième étage, comme il était indiqué sur la plaque apposée sous le porche.

Perplexes, ils se retrouvèrent face à deux portes en vis-à-vis, dont aucune ne portait la moindre indication. Corentin allait se résoudre à frapper au hasard quand celle de droite s'ouvrit sur un homme blond d'une soixantaine d'années, dont le côté droit du visage était barré d'une fine et longue cicatrice.

D'emblée, Boris se dit qu'il avait déjà vu ce type-là quelque part. Mais où ? Et quand ? Il décida de remettre la question à plus tard et s'avança vers l'inconnu avec un sourire engageant :

— Vous êtes monsieur de Saint-Victis, peut-être ? Je suis le commandant Corentin, et voici le lieutenant Argostolidès qui m'assiste.

Sans dire un mot, Bertrand de Saint-Victis s'effaça pour les laisser entrer dans un bureau un peu sombre et passablement en désordre.

— Je vous préviens que j'ai très peu de temps à vous consacrer, dit-il d'une voix coupante, après avoir refermé la porte.

— Nous allons essayer d'être brefs, monsieur, répondit Corentin sur le même ton. Néanmoins, nous prendrons le temps qu'il faudra !

Il fit signe à Patricia de sortir la pièce à conviction de son sac à dos qu'il brandit sous le nez de son interlocuteur :

— Est-ce que cet objet vous dit quelque chose, monsieur de Saint-Victis ?

La paupière droite de son interlocuteur se mit à papilloter à toute vitesse.

— Où est-ce que vous l'avez trouvé ? demanda le P-DG de Coquina, au lieu de répondre à la question posée. Normalement, aucun de ces objets n'est encore en circulation.

— C'est bien pour ça que nous sommes ici, répondit Boris Corentin d'une voix douceuse. Vous avez une explication à nous proposer ?

— Hélas oui ! Soupira Saint-Victis. Le vol, tout simplement. Depuis une semaine, ça fait au moins le quinzième qu'on me fauche dans mes ateliers de fabrication du rez-de-chaussée. Franchement, je ne sais plus quoi faire... Mais ça ne me dit pas pourquoi vous vous intéressez tant à ce gadget. C'est un sponsor de la Coupe du monde qui s'est plaint ou quoi ?

Boris Corentin eut un petit sourire froid :

— Non, non, rassurez-vous, personne ne s'est plaint. Pas encore, en tout cas. Vous pouvez continuer votre petit commerce tranquillement, monsieur de Saint-Victis ! D'ailleurs, nous n'allons pas abuser de votre patience...

Cinq minutes plus tard, Boris et Patricia se retrouvaient sur le trottoir de la rue Boule.

— Vous croyez qu'il dit la vérité ? demanda la jeune femme, les yeux levés vers Boris.

— Difficile à dire, murmura celui-ci, tandis qu'ils marchaient côte à côte vers leur voiture de service. En tout cas, c'est une chose plausible. Et si cette histoire de vol est vraie, ça veut dire qu'on n'a plus beaucoup de moyens pour remonter la piste de notre pièce à conviction.

— Par contre, si Saint-Victis nous a raconté des bobards... commença Patricia.

— Dans ce cas, enchaîna Boris, il nous reste à le prouver, ce qui ne sera pas forcément plus facile.

Ils étaient arrivés à la hauteur de la R21, garée presque à l'angle du boulevard Richard-Lenoir.

— Bon, eh bien, ça suffit pour aujourd'hui ! Décréta Boris avec un grand sourire. Je vais vous déposer chez vous, si vous voulez...

— Pas la peine, répondit Patricia, j'habite à un quart d'heure d'ici à pied, vers la République. Ça me fera du bien de marcher un peu.

— Vous vivez seule ? demanda Corentin d'un ton qui se voulait dégagé.

Patricia plongea son regard émeraude dans le sien, avec un petit sourire un brin provocant :

— Je ne vis pas avec un homme, si c'est bien ça que vous vouliez savoir, commandant Corentin ! Mais il se trouve que, pour toute la durée de la Coupe du monde, j'héberge un ami brésilien de mon frère. Et si je ne me dépêche pas, il va se retrouver à la porte, vu qu'il n'a pas la clé ! On se dit à demain ?

— Avec plaisir, murmura Boris. Quant à ma question sur la manière dont vous vivez, elle était de pure forme, vous savez...

— menteur ! lança Patricia en éclatant de rire. En tout cas, j'espère que c'est un mensonge...

Boris la regarda s'éloigner d'une démarche délicieusement chaloupée. En se disant que s'il avait insisté un peu, ils auraient très bien pu terminer la nuit ensemble.

Il grimpa dans la voiture de service sans le moindre regret : ce soir, il avait rendez-vous avec Ghislaine Duval-Cochet, son amante de toujours, son « double féminin » comme il aimait l'appeler. Elle l'avait averti un peu avant midi qu'elle était rentrée plus tôt que prévu de New York et qu'elle allait consacrer son après-midi à lui concocter un petit dîner aux chandelles dans son duplex de Neuilly.

— Un dîner... et plus si entente ! avait-elle cru bon de préciser d'une voix un peu plus rauque.

Un programme qui convenait parfaitement à Boris. Même sans le dîner...

Corentin coupa le contact le long du trottoir du boulevard Maurice-Barrès, en bordure du jardin d'Acclimatation de Neuilly et descendit de voiture. Une brise légère agitait mollement la cime des marronniers qui bordaient la route parfaitement rectiligne et il flottait dans l'air tiède un léger parfum de fleurs.

L'immeuble moderne dont Ghislaine Duval-Cochet occupait le dernier étage n'était qu'à une cinquantaine de mètres et, de là où il se trouvait, Boris pouvait voir la baie vitrée du salon éclairée.

Il se mit en marche sans se soucier du bruit de moteur qui enflait dans son

dos.

Il passait beaucoup de voitures sur le boulevard Maurice-Barrès qui reliait directement Neuilly à la porte Maillot et celle-ci n'était pas différente des autres...

Boris était encore à une petite dizaine de mètres de l'entrée de l'immeuble de Ghislaine quand la voiture arriva à sa hauteur.

Presque à son insu, il nota que le moteur descendait en régime, signe que le véhicule ralentissait.

Alors, sans même qu'il en ait totalement conscience, son instinct de combattant aguerri joua à plein et une petite lumière rouge se mit à clignoter dans son cerveau.

Instinctivement, il s'immobilisa et se tourna vers la chaussée.

Juste à temps pour voir la gueule noire du silencieux d'un fusil à lunette dépasser de la vitre arrière à demi baissée.

D'une détente prodigieuse, Boris plongea en avant, derrière une Range Rover en stationnement.

La première balle fit voler en éclat l'écorce de l'arbre devant lequel il se trouvait une fraction de seconde plus tôt. Juste à l'endroit où était sa tête.

Avec la rapidité d'un fauve traqué, Boris se releva et, accroupi derrière la carrosserie du 4x4, sortit son arme de service de son étui.

Au même moment, une deuxième balle tirée de la voiture pulvérisa le pare-brise de la Range. Celui-ci vola en éclats avec un fracas énorme.

Aussitôt, Boris entendit, venant de la voiture de ses agresseurs, un juron proféré en arabe.

Dans la même seconde, il y eut un grand crissement de pneus sur l'asphalte chaud.

Le chauffeur venait d'enfoncer brutalement la pédale d'accélérateur et la voiture bondit en avant, en direction de la porte Maillot.

Boris jaillit de derrière sa cachette avec l'espoir de noter le numéro d'immatriculation. Mais la voiture était déjà trop loin et il put juste constater qu'il s'agissait d'une Mercedes noire de grosse cylindrée, munie de plaques françaises.

Avec des gestes précis, il remit son revolver dans son étui et regarda la Mercedes rapetisser rapidement avant de disparaître complètement.

D'ores et déjà, une chose lui paraissait certaine : personne ne sachant qu'il devait rendre visite à Ghislaine ce soir, ceux qui avaient cherché à le supprimer l'avait forcément suivi depuis son départ de la rue Boule.

Ce qui amenait immédiatement une question pour le moins dérangeante.

Comment ces tueurs savaient-ils que son enquête allait l'amener précisément dans cette rue du XI^e arrondissement ?

Mais évidemment, la principale interrogation n'était pas là. Ce que se demandait Boris Corentin en pénétrant dans l'immeuble de Ghislaine était à la fois plus simple et plus compliqué. En tout cas, infiniment plus lourd de conséquences.

Qui avait décidé de le descendre ?

Et pourquoi ?

Patricia et Jorge arrivèrent au sixième étage aussi essoufflés l'un que l'autre.

— Je croyais que la France était un grand pays moderne, bougonna le garçon avec un accent brésilien à couper au couteau. Vous n'avez pas encore inventé les ascenseurs ?

— C'est fait exprès pour se maintenir en forme, répondit Patricia en syllabes courtes et hachées.

Soudain, une expression d'intense accablement se peignit sur son visage.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? demanda Jorge d'un ton un peu inquiet.

— Une tuile, soupira Patricia. La tuile majeure même : j'ai oublié de prendre du pain !

— Tu veux que je redescende en chercher ? proposa le Brésilien avec un manque d'enthousiasme qu'il ne cherchait même pas à dissimuler.

— Non, tu ne sauras pas où aller ! répondit Patricia avec un sourire résigné. Comme disait ma grand-mère : quand on n'a pas de tête, il faut avoir des jambes ! Sauf qu'elle, elle le disait en grec...

Elle sortit un porte-clés en cuir rouge de la poche de son jean et le tendit à Jorge :

— Tiens, entre et sers-nous deux whiskies bien tassés. J'en ai pour cinq minutes...

Patricia se mit à dévaler l'escalier à toute vitesse. En espérant arriver à la boulangerie avant la fermeture.

Elle atteignait le palier du quatrième quand ça se produisit.

Une énorme explosion fracassa les oreilles de Patricia qui se figea sur place. Ça venait d'au-dessus de sa tête.

Dans la seconde suivante, elle vit de gros morceaux de plâtre et de bois dégringoler à quelques centimètres d'elle en direction du rez-de-chaussée.

Le cœur battant à tout rompre, la poitrine serrée par un atroce pressentiment, elle remonta les marches à toute vitesse, malgré le tremblement de ses jambes.

Quand elle arriva en vue du palier du sixième étage, le sien, elle crut qu'elle allait se mettre à hurler.

C'est la porte de son appartement que l'explosion venait de souffler, avec une violence telle qu'un gros pan du mur avait été arraché en même temps qu'elle.

Jorge gisait à l'autre bout du palier, le corps recroquevillé sur lui-même dans une mare de sang et les cheveux en feu.

Mais le détail atroce dont Patricia n'arrivait pas à détacher ses yeux révoltés par l'horreur était ailleurs.

Bizarrement, la poignée de la porte ainsi que la serrure étaient restées en place malgré l'explosion.

Dans la serrure se trouvait encore la clé que Jorge y avait enfoncée pour ouvrir.

Et, au bout, il y avait le bras arraché du jeune Brésilien, dont les doigts serraient toujours le porte-clés de cuir rouge.

CHAPITRE V



— Tu vois l'armoire de service, là, à droite de l'écran ?

Avec une grimace résignée, Aimé Brichot se pencha vers l'écran vidéo pour mieux voir l'endroit que lui désignait le commandant Philippe Giraud, l'un des membres importants du SPSM.

Il était plus de huit heures du soir et Brichot avait l'impression de se transformer rapidement en rat, ou en taupe, ou en n'importe quelle autre

bestiole cavernicole : depuis midi, il n'avait pas quitté le local de surveillance situé dans les sous-sols de la station de métro Strasbourg-Saint-Denis et mis à la disposition de la brigade anti pickpockets par la RATP.

Huit heures sans voir la lumière du jour et sans respirer autre chose qu'un air filtré, c'était dur.

— Oui, je la vois, ton armoire, répondit-il dans un soupir, et alors ?

— Alors depuis une heure, il y a deux de mes gars planqués dedans. Par les grilles d'aération, ils guettent le tireur qu'ils ont repéré. Prêts à lui sauter dessus pour le prendre la main dans le sac... au propre comme au figuré ! Tu vois, c'est ça le boulot qui t'attend jusqu'au lendemain de la finale : de la patience, encore de la patience, toujours de la patience !

— C'est gai ! Ronchonna Aimé Brichot qui aurait donné cher pour retrouver son bureau des Affaires Recommandées.

Mais en même temps, il était bien obligé de reconnaître que ça avait un côté excitant, pour un flic hors pair comme lui, de découvrir de l'intérieur un aspect nouveau du métier qu'il avait choisi.

— Allez, fais pas la tête ! Rigola le commandant Giraud avec lequel Aimé avait sympathisé d'entrée. Tu vas vite t'apercevoir que le métro est un univers fascinant quand on en maîtrise les règles du jeu. C'est encore mieux que dans Subway tiens !

Philippe Giraud redevint sérieux :

— De toute façon, dis-toi bien une chose : sans votre renfort à tous, les gars des autres services, il serait impossible de maîtriser la situation face à un déferlement de hooligans déchaînés par exemple. Donc, c'est plutôt... Ah, mais au fait, j'allais complètement oublier !

Le commandant ouvrit un tiroir sur sa gauche et en sortit un briquet jetable rose qu'il tendit à Aimé Brichot avec un large sourire :

— Tiens, c'est un cadeau de la maison !

Brichot le regarda avec des yeux éberlués :

— C'est quoi, ce gag ? En plus, je ne fume pas...

— Ça tombe bien, répliqua Philippe Giraud : ce truc-là ne donne pas de feu non plus ! Il s'agit du dernier cri en matière d'électronique flicarde, figure-toi. Dès que tu appuies sur la mollette censée libérer le gaz sur un briquet ordinaire, celui-ci envoie un signal d'alerte qui, de balise en balise, est relayé jusqu'au QG pour indiquer ta position exacte. Et comme chaque briquet envoie un signal différent de tous les autres, non seulement on sait où tu es, mais on est sûr que c'est bien toi.

— C'est génial ! fit Aimé Brichot, sincèrement admiratif. Et on s'en sert quand de ce gadget ? Pas pour un oui pour un non, j'imagine...

— Non, évidemment ! approuva Philippe Giraud. Ce truc a été mis au point notamment pour faire face aux descentes des bandes de hooligans. Ou,

bien sûr, en cas de menace terroriste extrêmement précise et urgente. C'est un moyen d'appeler du renfort aussi discrètement que possible, sans griller ton éventuelle couverture. Pigé ?

— J'ai tout pris en notes là-dedans, fit Brichot en désignant son crâne dégarni.

Il empoigna le « bidule » électronique que lui tendait le commandant Giraud. En se disant que, tout de même, on n'allait pas se prendre pour James Bond à cause de quelques matches de foot.

Au moment où le briquet magique atterrissait dans sa poche gauche, son téléphone portable se mit à sonner dans la droite. Aimé Brichot fut un peu surpris d'identifier la voix éraillée de Charlie Badolini.

Dix secondes plus tard, il coupait la communication avec un sourire radieux. Ce que le commissaire divisionnaire lui avait dit tenait en une poignée de mots, mais ils avaient fait un plaisir fou à Aimé :

— C'est vous, Brichot ? Je vous attends d'ici un quart d'heure dans mon bureau. Vous réintégrez les Affaires Recommandées à partir de maintenant.

Une demi-heure après, mis au courant des événements survenus une heure plus tôt, Aimé Brichot arborait la même mine consternée que Charlie Badolini et Patricia Argostolidès. Boris Corentin, lui, avait plutôt l'air sombre et préoccupé. Et pas du tout parce qu'il avait raté le dîner aux chandelles prévu par Ghislaine...

— J'ai beau tourner et retourner ça dans ma tête, soupira finalement Brichot en remontant pour la dixième fois ses lunettes sur son nez, je ne comprends pas pourquoi on a essayé de vous tuer tous les deux. C'est complètement dingue, cette histoire !

Tandis que son coéquipier parlait, Boris s'était mis à observer Patricia du coin de l'œil, avec une certaine admiration.

Malgré la vision épouvantable qu'elle avait subie moins d'une heure auparavant, malgré le fait qu'elle avait elle-même frôlé la mort, elle faisait preuve de beaucoup de maîtrise de soi. Elle serrait les dents pour tenir bon, et elle y parvenait.

— C'est pratiquement la première fois de toute ma carrière que je vois des malfrats s'en prendre directement à des policiers, marmonna Charlie Badolini qui, du coup, avait encore intensifié son rythme tabagique.

— C'est peut-être parce qu'il ne s'agit pas de malfrats, patron, fit doucement Corentin.

Trois paires d'yeux convergèrent vers lui. Avec des points d'interrogation dans les prunelles.

— Ce que je veux dire, reprit Boris, c'est qu'il ne s'agit peut-être pas de malfrats ordinaires.

— Pas ordinaires ? Que voulez-vous dire ? Questionna Patricia d'une voix

encore mal assurée.

Boris Corentin haussa les épaules :

— Il m'est difficile d'être plus précis. Moi aussi, je patauge, figurez-vous ! Simplement, je dis qu'il est possible que, sans le savoir, Patricia et moi ayons mis le nez dans une affaire beaucoup plus importante qu'elle ne nous est apparue de prime abord. Or, quand est-ce que le grand bintz s'est déclenché ? Juste après notre visite à la société de Bertrand de Saint-Victis. Donc, c'est de là qu'il faut repartir.

Charlie Badolini et Aimé Brichot eurent la même moue dubitative.

— Ça me paraît bien tiré par les cheveux, tout ça, Boris, dit le commissaire divisionnaire. En admettant que Saint-Victis soit pour quelque chose dans l'espèce de partouze qui semble bien s'être déroulée hier soir dans la propriété du cheik Abdel-Dawàdimi, en admettant encore que ce soit lui qui ait fourni la drogue dont le médecin légiste a retrouvé tout à l'heure des traces importantes dans l'organisme d'Aïcha Emsallem, ce ne serait quand même pas des raisons suffisantes pour se mettre à flinguer des policiers à tout va !

— Sauf s'il existe un autre motif que nous ne connaissons pas encore, répliqua Boris. Un motif qui, lui, serait suffisamment important pour justifier une prise de risques pareille.

— Bon, admettons, trancha Charlie Badolini. Dans ce cas, qu'est-ce que vous proposez comme plan d'action ? C'est qu'à partir de maintenant, il s'agit d'être particulièrement prudent, hein !

— En effet, approuva Corentin, il faut y aller avec des pincettes, même. Dans un premier temps, il est important d'établir si Saint-Victis nous a menti ou non lorsqu'il a affirmé que des godemichés lui avaient été volés. En d'autres termes, est-ce qu'il n'aurait pas, au contraire, commencé à les écouler discrètement ? Auquel cas, il serait déjà plus facile de savoir à qui et, ensuite, de remonter la filière. Je pense que Mémé va pouvoir entrer efficacement en scène...

— De quelle façon ? demanda Brichot qui ne cessait de tortiller la pointe de sa moustache.

— En allant voir Saint-Victis et en te faisant passer pour un gros propriétaire de sex-shops belge ou suisse ou ce que tu voudras. Et tu lui proposes d'acheter cinquante de ses engins, en les payant de la main à la main. Qu'est-ce que tu en penses ?

Aimé Brichot consulta rapidement sa montre et se leva de son fauteuil :

— Il est huit heures et demie et la rue Boule n'est qu'à un quart d'heure d'ici. Avec un peu de chance, Saint-Victis sera encore à son bureau. Je file !

— Prenez une voiture de service, vous gagnerez du temps, lui cria Charlie Badolini alors qu'il était déjà à la porte. Et tenez-moi au courant, hein !

Quand Aimé Brichot fut sorti, Boris se leva à son tour, imité par Patricia.

— Vous avez une idée de l'endroit où vous pourriez passer la nuit ? demanda-t-il à la jeune femme.

— Pas de problème, assura-t-elle avec un petit sourire pâlot. J'ai téléphoné tout à l'heure à une copine pour qu'elle m'héberge. C'est dans le XIII^e...

— Parfait, je vous y dépose en voiture, fit Corentin en se dirigeant vers la sortie.

— Et vous, Boris ? demanda soudain Charlie Badolini. Il est fort possible que vos tueurs sachent où vous habitez...

Boris Corentin eut un sourire de carnassier :

— Eh bien, s'ils savent où j'habite, ils n'ont qu'à venir m'y chercher : maintenant que je suis prévenu, je me sens tout prêt à les recevoir !

Aimé Brichot coupa le contact de son téléphone portable et démarra sa Renault Nevada de service.

Il venait de rendre compte de sa mission à Charlie Badolini et il avait ensuite passé un petit coup de fil à Boris Corentin pour le mettre au courant du résultat de sa visite chez Saint-Victis.

Résultat nul, en quelque sorte.

Bertrand de Saint-Victis avait parfaitement « mordu » à son personnage de gros propriétaire belge de sex-shops, désireux de se procurer avant tout le monde les fameux godemichés Footix dont il avait entendu parler.

Mais le patron de la société Coquina s'était montré intraitable :

— Je ne peux pas me permettre de faire ce que vous me demandez, monsieur De Potter, avait-il dit fermement à Aimé Brichot. Même si vous me proposiez le double du prix et que vous me régliez en dollars américains, ma réponse serait toujours non : je ne peux pas me permettre le moindre dérapage commercial et je tiens à ce que mes activités restent juridiquement inattaquables.

Donc, a priori, Saint-Victis avait dit la vérité à Boris : le godemiché retrouvé auprès du cadavre d'Aïcha ne pouvait pas provenir d'un stock déjà vendu.

Restait à savoir s'il avait vraiment été volé dans l'atelier de fabrication... ou utilisé par Saint-Victis lui-même.

Aimé Brichot démarra en souplesse et commença de remonter le boulevard Richard-Lenoir en direction de la Bastille. De là, il filerait par les quais jusqu'à la porte de Bercy. Ensuite, un petit « coup » de périphérique et il arriverait au Kremlin-Bicêtre où Jeannette et les enfants devaient l'attendre avec une certaine impatience.

Tout à ses projets de retrouvailles familiales, Aimé Brichot ne remarqua

pas la grosse Mercedes noire qui, à quelques mètres en arrière, lui emboîtait la marche...

CHAPITRE VI



— Franchement, il y a des moments où je me demande si, malgré votre brillante intelligence, vous n’êtes pas complètement demeuré !

Bertrand de Saint-Victis tressaillit sous l’insulte proférée d’un ton très calme par Houari ben Tlelis, planté au milieu de son propre salon. Sa paupière droite se mit à s’agiter comme un papillon de nuit affolé par une lumière trop brutale.

— Je ne vous permets pas de me parler comme ça ! Rugit-il en se retournant vers lui, les poings serrés. Après tout vous n’êtes qu’un...

Il se tut brusquement et passa rapidement la main dans ses cheveux blonds.

— Un sale bougnoule, c’est ça ? demanda ben Tlelis sans la moindre trace d’émotion. Mais dites-le donc, ça vous soulagera ! Je sais très bien ce que vous pensez des Arabes, ne vous inquiétez pas. Et je vais vous dire une chose, Saint-Victis : je m’en fiche absolument. Toute votre quinquallerie nazie ne m’impressionne pas. Si j’éprouvais, comme vous, le besoin d’humilier mon adversaire, je vous dirais bien que malgré toute votre morgue d’aristocrate français, c’est quand même vous qui avez perdu la guerre d’Algérie. Et moi

qui l'ai gagnée...

— Vous n'avez rien gagné du tout ! Grinça Saint-Victis. Si vous aviez vraiment gagné, vous ne seriez pas ici ! Et vous n'auriez pas besoin de moi !

— C'est un peu vrai, reconnut placidement Houari ben Tlelis. Il est exact que, sans vous, l'Opération Zéro deviendrait presque impossible à mener à bien. Raison de plus pour ne pas nous disputer comme des anciens combattants à la limite du gâtisme.

La voix de l'Algérien se fit brusquement plus dure, presque sifflante :

— Raison de plus, surtout, pour ne plus commettre la moindre imprudence ! À cause de votre stupide soirée chez Abdel-Dawàdimi, nous avons frôlé la catastrophe et j'ai été obligé de prendre de très gros risques pour vous couvrir.

— Quel genre de risque ? demanda Saint-Victis d'un ton ironique.

Houari ben Tlelis faillit lui parler du double attentat qu'il avait organisé en urgence pour tenter de supprimer les deux policiers qui étaient venus l'interroger au siège de sa société. Ainsi que de celui qui se préparait en ce moment même. Mais comme, par malchance, les deux premiers avaient échoué, il préféra glisser sur le sujet...

— Peu importe, trancha-t-il. Ce que je suis venu vous dire est extrêmement simple : la mort malencontreuse de cette fille fait que nous ne pouvons plus nous permettre le moindre faux pas. Si au moins vous n'aviez pas eu la bêtise d'apporter avec vous cet engin grotesque...

Bertrand de Saint-Victis se sentit blêmir. Lorsque les deux policiers de la Brigade mondaine étaient sortis de son bureau et que ben Tlelis lui avait téléphoné de sa voiture pour lui demander ce qu'ils voulaient, il avait bien été obligé de lui parler du godemiché Footix. Et, au fond de lui, le brillant combattant qu'il était resté était bien obligé de s'avouer que l'engueulade qu'il avait dû affronter était parfaitement méritée...

— Bref, reprit ben Tlelis, à partir de maintenant, et jusqu'au jour J de l'Opération Zéro, je vous interdis formellement la moindre escapade, qu'elle soit érotique ou n'importe quoi d'autre. Vous ne bougez plus de chez vous et vous ne recevez personne, c'est bien clair ? Vous vous faites ou-bli-er !

L'Algérien et l'ancien parachutiste se mesurèrent du regard pendant quelques secondes. D'interminables secondes.

Puis, comme s'ils avaient compris instinctivement qu'aucun d'eux ne l'emporterait sur l'autre dans cette lutte silencieuse mais implacable, ils détournèrent la tête exactement en même temps.

Sans ajouter un mot, ben Tlelis pivota sur lui-même et sortit à grandes enjambées du salon, en laissant négligemment la porte ouverte derrière lui.

Dès qu'il fut seul, Saint-Victis se dirigea vers la chaîne laser dissimulée dans l'une des boiseries des murs et engagea un disque dans le chariot.

Presque aussitôt, le premier accord, intensément dramatique et tendu, de l'ouverture du Don Giovanni de Mozart emplit la pièce.

Saint-Victis alla se planter face au portrait hiératique de son père en grand uniforme nazi et leva vers lui des yeux flamboyants de haine.

— Ce misérable bicot paiera pour l'affront qu'il vient de faire à notre nom ! Gronda-t-il entre ses dents. Je vous fais le serment qu'il paiera, Père ! Tous ces sous-hommes, ces abjectes larves rampantes relèvent la tête parce qu'on a fait de nous des vaincus ! Ils ont fait de l'armée française un sujet de risée et de honte ! Une propagande monstrueuse a démolì l'idéal qui vous animait et qui m'anime encore ! Cette grandiose idée d'une race pure qui aurait édifié mille ans de Reich en détruisant à grande échelle la vermine humaine !

Bertrand de Saint-Victis reprit son souffle. Sa respiration était devenue sifflante et son teint s'empourprait à toute vitesse, tandis que sa paupière droite ne cessait plus de clignoter.

— Mais la vengeance approche, Père ! reprit-il d'une voix de plus en plus forte et haut perchée. Notre vengeance à tous les deux ! Dans quelques jours, la France, ce pays ignoble et bas, comprendra ce qu'il en coûte d'humilier les Saint-Victis ! Mais en attendant...

Les yeux hors de la tête, Saint-Victis se détourna du portrait et se précipita vers le téléphone portable qu'il avait abandonné sur la table basse en verre fumé.

Il allait voir, ce salopard de ben Tlelis ! Comment ? Sous prétexte qu'ils étaient en affaires ensemble, il se permettait de lui donner des ordres ? À lui, Bertrand de Saint-Victis, dont l'un des ancêtres, Amaury de Saint-Victis, avait été l'aide de camp du duc d'Aumale et, à ce titre, avait participé à la prise de la Smala d'Abdel-Kader en 1843 ? Quoi ? Ce descendant de sauvages, et sauvage lui-même, osait lui interdire de sortir de chez lui ? Eh bien, il allait voir !

Saint-Victis composa de mémoire le numéro de téléphone de Dietrich Muhlen. On décrocha à la troisième sonnerie.

— Allo, j'écoute ! dit une voix jeune, à l'accent germanique prononcé.

— Dietrich ? C'est moi, Bertrand, dit Saint-Victis dans l'allemand parfait qu'il avait hérité de sa mère. Est-ce que tu peux me trouver du matériel pour ce soir ? Disons... d'ici deux heures ?

— C'est un peu court comme délai, répondit son interlocuteur. Mais puisque c'est pour toi, je vais voir ce que je peux faire. À l'endroit habituel ?

— C'est ça, l'endroit habituel. À tout à l'heure, Dietrich. Et dis bien aux kameraden qu'ils seront les bienvenus à cette petite sauterie !

Saint-Victis raccrocha et se laissa tomber dans le fauteuil le plus proche, juste au moment où Leporello, le valet de Don Giovanni, attaquait la reprise

de sa première aria :

Voglio fare il gentiluomo, e non voglio piu servir ;

— Cette vermine de ben Tlelis va comprendre ce que ça veut dire : faire le gentilhomme et ne plus servir ! grogna Saint-Victis, les yeux fixes. Il va voir ce qui arrive quand on prétend m'interdire quelque chose !

Saint-Victis eut un ricanement sec en imaginant la tête de l'Algérien s'il pouvait deviner ce qu'il s'apprêtait à faire. Dans deux heures, il allait retrouver Dietrich et ses camarades. Tous de fervents admirateurs du Führer, des nazis purs et durs, décidés à tout faire, tout risquer, pour assurer la suprématie de la race aryenne dans le monde.

Et là, tous ensemble, ils s'occuperaient à leur façon du « matériel » que Saint-Victis avait commandé.

C'est-à-dire de l'une de ces filles arabes que Dietrich avait le chic pour attirer hors de leurs banlieues pourries en leur faisant miroiter un gros paquet de billets de banque.

Et dans l'esprit enfiévré de Saint-Victis, les choses étaient parfaitement claires : celle de ce soir, quelle qu'elle soit, allait payer le prix fort pour l'affront qu'Aïcha avait osé lui faire subir.

— Vous n'allez quand même pas sortir regarder un film à l'autre bout du Kremlin-Bicêtre à une heure pareille ! Enfin, il est plus de neuf heures !

Jeannette Brichot se tourna vers son mari avec un air légèrement agacé :

— Écoute, Mémé, tu ne vas pas jouer les maris et les pères grincheux ! Les enfants ont très envie de voir Toy Story et il se trouve que Sylvie a la cassette jusqu'à demain matin seulement. Ensuite, elle n'habite pas à l'autre bout du Kremlin-Bicêtre, comme tu dis, mais à trois pâtés de maisons d'ici. Et enfin, je te signale que c'est les grandes vacances et que, pour une fois, ils peuvent bien se coucher un peu plus tard que d'habitude.

— Allez, papa, sois cool, dis oui ! supplia Colette.

— C'est vrai, quoi, sois cool ! Appuya Rose, sa sœur jumelle.

— Cool, cool ! Je vous en ficherais des « cool », moi ! grommela Aimé Brichot en retenant un sourire. Bon, allez, ça va, je cède sous la pression du nombre : filez le regarder, votre film !

Il avait à peine prononcé le dernier mot que les jumelles étaient déjà sur le palier, suivies par le petit Charles qui glapissait littéralement d'excitation.

Jeannette noua ses bras autour du cou d'Aimé et appuya son corps pulpeux contre le sien, d'une façon un peu trop insistante pour être honnête.

— Je te promets que si tu ne dors pas à notre retour, je t'offre une séance de ciné à ma façon, lui chuchota-t-elle à l'oreille. Une séance classée X !

Aimé voulut la retenir par la taille mais Jeannette fut plus rapide et lui échappa en riant.

Quand elle eut refermé la porte de l'appartement, Brichot alla s'accouder à la fenêtre pour regarder sa petite famille partir.

Il enregistra deux choses quasi simultanément.

Que les jumelles venaient de déboucher de l'immeuble sur le trottoir.

Qu'au même moment, à une cinquantaine de mètres derrière elles, une voiture quittait sa place de stationnement et se mettait à rouler très lentement dans leur direction.

Une grosse Mercedes noire.

Visiblement occupée par quatre hommes.

— Bon Dieu, c'est pas vrai ! Rugit Brichot en se ruant vers la porte.

Au passage, il attrapa son revolver à la patère de l'entrée, dissimulé sous son veston, et se précipita dans l'escalier, les tripes nouées par une angoisse atroce.

Une Mercedes noire : la même voiture que celle dont les occupants avaient tiré sur Boris après sa visite chez Saint-Victis.

Et lui aussi, il revenait de chez Saint-Victis...

Aimé Brichot ne sut jamais comment il avait fait pour ne pas se casser la figure dix fois durant sa descente des quatre étages qui le séparaient de la rue.

Au moment où il débouchait sur le trottoir, la Mercedes était en train de s'arrêter à hauteur de Jeannette et des enfants qui ne s'étaient aperçus de rien.

À dix mètres devant lui, comme dans une vision de cauchemar, Aimé Brichot vit la portière arrière droite s'entrouvrir.

— Police ! hurla-t-il en braquant son arme en direction de la lunette arrière. Ne faites plus un geste ou je tire !

Il avait à peine fini sa phrase que la portière claqua. Puis, dans un hurlement de pneus martyrisés, la Mercedes démarra de toute la puissance de ses chevaux et partit en zigzaguant légèrement vers le bout de la rue.

Aimé Brichot dut faire un violent effort sur lui-même pour ne pas vider son chargeur sur les deux silhouettes massives qu'il voyait se découper à travers la lunette arrière.

Sur ces types qui avaient été sur le point de s'en prendre à ce qu'il avait de plus précieux au monde : sa femme et ses enfants.

Lorsque la Mercedes disparut de son champ visuel, Aimé Brichot laissa retomber son bras le long de son corps. Et s'aperçut qu'il transpirait à grosses gouttes.

Qu'est-ce qui se passait ?

Quel vent de folie et de mort s'était mis à souffler sur sa vie ? Sur celle de Boris ? De Patricia ?

Dans quel monstrueux engrenage avaient-ils mis le doigt, tous les trois, sans le savoir, pour s'attirer d'aussi sanglantes représailles ?

Et qui était cet ennemi implacable et sans visage qui paraissait tout connaître de leurs vies et semblait capable de les frapper où et quand il le voulait ?

CHAPITRE VII



Djamila Feruch traversa la petite pièce presque entièrement vide de meubles, se planta devant la grande glace murale, s'observa longuement de la tête aux pieds.

Et elle se trouva parfaitement désirable.

Sans se poser de questions superflues, elle avait revêtu la tenue que son client lui avait donnée en arrivant ici, dans ce pavillon un peu miteux de la banlieue ouest, coincé entre une voie rapide et la ligne du RER, au bout d'une sorte de terrain vague. Avec, en paysage de fond, la forêt de béton, d'acier et de verre constituée par les tours de La Défense.

Mais Djamila se fichait éperdument du décorum. Elle était là pour gagner trois mille francs, de la façon la plus simple qui soit à ses yeux.

En laissant un homme qu'elle ne connaissait pas encore disposer comme il l'entendrait de son corps pendant une heure, ni plus ni moins. Tels étaient les termes de l'accord qu'elle venait de passer avec Dietrich, ce jeune Allemand

au regard dur et au crâne rasé qu'elle connaissait très vaguement.

Par simple plaisir, Djamila s'offrit une nouvelle inspection de détail en face de la glace murale.

Elle portait une longue tunique de dentelle transparente, très ample, simplement nouée autour du cou par un fin ruban de soie bleue. À travers le tissu, on distinguait très bien les pointes fardées de rouge sombre de sa poitrine lourde, la couleur délicatement cuivrée de son ventre plat, ainsi que l'efflorescence noire et bouclée qui s'épanouissait entre ses cuisses pleines.

Djamila était particulièrement contente du voile, également de dentelle blanche, qui ceignait ses cheveux noirs frisés pour retomber devant son visage aux lèvres épaisses et rouges et aux paupières lourdement fardées. Elle trouvait que ça lui donnait l'air d'une princesse des Mille et Une Nuits.

C'est ça : elle, la petite « Beurette » de dix-neuf ans qui n'était pratiquement jamais sortie de son Montreuil natal, elle s'était brusquement transformée en Shéhérazade.

Une Shéhérazade qui s'apprêtait à se livrer pour de l'argent aux caprices sexuels d'un homme inconnu.

Dans son dos, la porte s'ouvrit et la glace renvoya à Djamila l'image de Dietrich, une canette de bière à la main. Il s'avança jusqu'à elle, un sourire égrillard sur ses lèvres minces et pâles.

— Tu es très bandante comme ça ! Lui souffla-t-il. Notre ami va sûrement beaucoup apprécier...

Il posa sa main sur ses fesses rondes pour les peloter sans douceur excessive. Djamila se laissa faire avec beaucoup de complaisance. Dietrich lui plaisait plutôt. Avec son crâne rasé et ses manières un peu brusques, elle trouvait qu'il avait un côté « brute virile » assez excitant.

Les doigts de l'Allemand avaient quitté sa croupe pour contourner ses hanches et venir explorer, toujours à travers la dentelle, le buisson ardent de son intimité.

Avec un léger soupir, Djamila écarta les cuisses pour lui faciliter le passage.

Mais au moment où elle commençait à s'exciter vraiment, Dietrich retira brusquement ses doigts et lui donna une claque sèche sur les fesses :

— Allons-y ! On aura tout le temps de s'amuser tout à l'heure, toi et moi. Pour l'instant, il ne faut pas faire attendre notre ami.

Et, sans ménagement, il la poussa devant elle en direction de la porte restée entrouverte.

Une fois dans le long couloir violemment éclairé, Djamila perçut des chants étouffés, quelque part dans la maison. Des chants bizarres. Ça ressemblait à des chœurs d'hommes, mais très peu mélodieux. Plutôt cadencés, comme s'ils étaient destinés à favoriser le pas d'une armée en

marche.

Dietrich toujours derrière elle, elle arriva au bout du corridor, devant une double porte fermée. Les chants étranges venaient de derrière les panneaux de bois épais.

— Ouvre-la, ordonna Dietrich. Et entre !

Djamila abaissa docilement la poignée de métal et poussa doucement le battant. Ce qu'elle découvrit alors lui laissa le souffle coupé.

La pièce où elle venait de pénétrer était une sorte de grand salon rectangulaire éclairé par une cinquantaine de bougies disposées un peu partout sur des candélabres d'argent. Les fenêtres étaient entièrement masquées par des tentures écarlates. Mais ce qui avait flanqué un véritable coup au cœur de Djamila, c'était la décoration de ces tentures qui tombaient du plafond en plis lourds.

Chacune d'elle était agrémentée, en son milieu, d'un gros rond blanc dans lequel, telle une inquiétante araignée noire, s'inscrivait un symbole que, malgré son jeune âge, Djamila identifia au premier coup d'œil. Et qui fit naître un début de panique dans son cerveau.

Ce symbole, c'était la svastika, choisie comme emblème par le parti national-socialiste allemand et toujours vénéré par ceux qui continuaient d'admirer Hitler et de se réclamer de sa personne.

Les tentures rouges étaient décorées de croix gammées.

Simultanément, Djamila comprit que la musique bizarre qu'elle avait perçue dès le corridor devaient être des chants de guerre nazis.

— Eh, c'était pas prévu tout ça ! C'est quoi, ce cirque ? protesta Djamila en amorçant un demi-tour vers Dietrich.

Mais l'Allemand ne la laissa pas achever son mouvement. D'un geste brutal, il la propulsa par les épaules jusqu'au milieu de la pièce.

— Pas un mot ! Gronda-t-il. À partir de maintenant, tu n'as plus droit à la parole ! Tu n'es plus qu'un petit animal dont la destinée est d'obéir aveuglément à son maître. Et de subir tout ce qu'il voudra te faire...

Au même moment, Djamila prit conscience de la présence des trois autres garçons, avachis dans les fauteuils et canapés qui meublaient l'étrange salon. Tous avaient le crâne rasé, le visage dur et une bière à la main. Une bière qui ne devait pas être la première, à en juger par leurs regards troubles et leurs sourires béats qui n'exprimaient rien d'autre qu'une niaise férocité.

Ils étaient vêtus de la même manière que Dietrich : tee-shirt à la gloire du groupe de hard-rock AC-DC, pantalon de treillis kaki et grosses chaussures montantes en cuir noir et à lacets.

Cette fois, Djamila sentit la panique lui tordre les tripes. Elle avait accepté de passer une heure avec UN homme. Pas de servir de poupée gonflable à quatre brutes nazies avinées.

Elle allait se tourner vers Dietrich pour lui dire qu'elle voulait partir et qu'il pouvait garder son argent lorsqu'une petite porte latérale qu'elle n'avait pas encore remarquée s'ouvrit brusquement.

Un homme d'une soixantaine d'années, au visage barré d'une fine et longue cicatrice se tenait dans l'embrasure, droit et raide.

Il était vêtu d'un uniforme noir et coiffé d'une casquette de même couleur ornée d'une tête de mort. Ses pieds et ses mollets étaient enfermés dans de hautes bottes noires impeccablement lustrées. Au bras droit, il portait un brassard rouge décoré d'une croix gammée dans un rond blanc. Sa main agitaït mollement contre sa cuisse une fine cravache de cuir fauve.

Cet uniforme, Djamila l'avait déjà vu souvent.

Au cinéma ou à la télé.

Dans des films qui se passaient pendant la Seconde Guerre mondiale.

C'était l'uniforme des officiers de la Gestapo.

À ce moment, les yeux noirs de Djamila croisèrent le regard bleu clair de cet homme au déguisement sinistre. Ce qu'elle y lut faillit la faire hurler de terreur.

Une haine froide, réfléchie, implacable. L'homme s'avança à l'intérieur du salon et Djamila sut qu'elle venait de pénétrer en enfer. Dans son enfer.

En s'efforçant de donner à sa démarche une certaine raideur militaire, germanique, Bertrand de Saint-Victis s'avança vers la jeune Arabe qui le dévisageait d'un air de profonde terreur, ce qui fit naître un picotement d'excitation le long de sa colonne vertébrale.

Le « matériel » déniché par Dietrich lui semblait tout à fait satisfaisant.

Saint-Victis se planta devant Djamila qui tremblait maintenant de tous ses membres et vrilla son regard métallique dans ses grands yeux sombres.

— À genoux, chienne ! Aboya-t-il. Prosterne-toi et lèche mes bottes !

Tétanisée par le ton incroyablement brutal de Saint-Victis, Djamila resta rigoureusement immobile, la bouche entrouverte sous son voile de dentelle et les yeux écarquillés.

Avec une rapidité sidérante, Saint-Victis leva le bras droit et abattit sa cravache en diagonale sur le corps sans défense.

Djamila poussa un hurlement terrible et tomba à genoux en sanglotant.

L'extrémité de cuir dur avait cinglé son mamelon gauche, faisant gicler le sang.

— Voilà ce qui arrive aux larves de ta race quand elles n'obéissent pas aux Seigneurs ! Rugit Saint-Victis, encouragé par les rires gras des quatre brutes au crâne rasé qui continuaient d'écluser bière sur bière. Et maintenant, relève-toi !

Malgré la douleur atroce qui lui cisailait la poitrine, Djamila s'empressa

d'obéir. Décidée à tout endurer plutôt que de devoir subir un nouveau coup de cravache.

Saint-Victis lui arracha le voile qui masquait son visage. Puis, il empoigna la tunique par le col et la déchira du haut en bas.

Quand Djamila fut entièrement nue, il promena négligemment le bout de sa cravache sur ses seins volumineux et sur son ventre frissonnant de dégoût.

— Écarte les cuisses ! ordonna-t-il.

Djamila s'exécuta aussitôt. Elle ne put réprimer un petit sursaut lorsqu'elle sentit le cuir froid pénétrer d'un seul coup au cœur de son intimité.

— Ne sois pas trop déçue, ricana Saint-Victis en maniant la cravache avec brutalité à l'intérieur des chairs tendres : ceci n'est qu'un hors-d'œuvre. Le plat de résistance, ce sont ces quatre garçons qui vont te le servir. Mais je ne suis pas sûr que le traitement te plaise : ils ont tendance à être un peu brutaux, quand ils ont bu. De toute façon, tu ne mérites pas autre chose...

Saint-Victis ressortit la cravache du ventre de Djamila qui retint de justesse un soupir de soulagement. Il se recula d'un pas et promena le cuir sur le visage de l'adolescente, déformé par la peur.

— Observez bien ce faciès répugnant ! clama-t-il à l'adresse des quatre néo-nazis. Regardez ces lèvres épaisses et sans grâce, ces yeux noirs et cette peau marron : comment de telles ignominies peuvent-elles prétendre à être traitées comme des humains, alors que tous les rapproche du singe ? Peut-on une seule seconde comparer cette grotesque guenon avec la pure beauté blonde des femmes aryennes ? Ce ne sont là que de petits animaux à forme humaine que Dieu a mis sur terre pour nous servir d'esclaves. Et, éventuellement, pour ceux qui ont le cœur bien accroché, d'objets disponibles pour assouvir nos instincts sexuels les plus primaires. Eh bien, mes chers kameraden, puisqu'objet il y a, qu'est-ce que vous attendez pour vous en servir ?

Aussitôt, les yeux agrandis par la terreur, Djamila vit deux des quatre néo-nazis se lever en titubant légèrement, dégrafer leurs pantalons de treillis pour en extraire leurs sexes en pleine érection, avant de s'avancer vers elle, la bave aux lèvres.

Avec tout de même un certain soulagement, elle se dit qu'elle allait sans doute passer un sale quart d'heure, mais qu'au moins elle se retrouvait en terrain connu : celui du sexe.

Et tout valait mieux que la morsure de la cravache...

Bertrand de Saint-Victis se laissa tomber dans un profond fauteuil de cuir pour jouir confortablement du spectacle. Hans et Karl-Heinz s'étaient emparés à pleines mains du corps nu de Djamila et l'avait forcée à se mettre à quatre pattes sur la moquette gris foncé.

Aussitôt, Hans s'agenouilla devant elle et, l'empoignant durement par ses

cheveux frisés, la força à engloutir son membre dressé entre ses lèvres fardées. Il s'enfonça jusqu'à la garde dans sa bouche, faisant jaillir des larmes de ses yeux.

Dans le même temps, Karl-Heinz s'était lui aussi agenouillé, mais derrière Djamila, tout contre sa croupe ronde et profondément fendue.

Ses ongles longs et sales s'enfonçant dans la peau satinée, il écarta les deux fesses fermes à pleines mains. De sa place, Saint-Victis vit nettement apparaître le petit anneau brun et plissé niché tout en haut de cette vallée soyeuse et parfumée. Il fut parcouru d'un frisson délicieux en entendant le cri de souffrance de Djamila.

Le membre long et épais de Karl-Heinz venait de violer sauvagement l'entrée fragile de ses reins.

Saint-Victis eut un mince sourire en pensant à Houari ben Tlelis.

« Voilà ce que j'en fais, de tes ordres, espèce de raton puant ! L'insulta-t-il mentalement. Personne ne peut empêcher un Saint-Victis de faire ce qui lui plaît, et surtout pas un sous-homme de ton espèce ! Et tout à l'heure, quand ces braves petits gars se seront bien assouvis en elle, je la tuerai de mes propres mains ! Comme on supprime un petit animal nuisible et répugnant. Et là non plus tu ne pourras rien contre moi. Et tu le sais bien... »

Hans venait de jouir en éructant entre les lèvres de Djamila. Aussitôt, il se releva avec certaine difficulté et fut remplacé par Peter qui attendait son tour en se masturbant lentement pour entretenir sa formidable érection.

Bertrand de Saint-Victis cessa de s'intéresser au spectacle. Par rapport à la fin qu'il avait décidée, tous ces petits amusements de gamins en rut manquaient vraiment trop de sel à son goût.

L'éorgement final qu'il avait prévu allait avoir beaucoup plus de piment et d'allure.

Pour Saint-Victis, c'était clair : cette fille allait payer un peu en avance pour tout le mal que ceux de sa race lui avait fait. Pour l'humiliante défaite qu'il lui avait infligée en 1962, avec l'écœurante complicité des hommes politiques français. Et même de la quasi-totalité du peuple de France. Peuple avachi, sans idéal, incapable de reconnaître et d'admirer les héros de sa trempe.

Saint-Victis eut un rictus halluciné et sa paupière droite se mit à papilloter à une vitesse folle.

Les Français aussi allaient payer leur dette à la famille de Saint-Victis.

Tout au moins les quelques dizaines de milliers de supporters de football qui avaient déjà leur billet d'entrée au Grand Stade de Saint-Denis pour assister à la finale France-Brésil du dimanche 12 juillet.

C'est-à-dire dans deux jours très exactement.

Dans un tout petit peu moins de quarante-huit heures, le Stade de France

serait rempli par quatre-vingt mille spectateurs inconscients de ce qui les attendaient. Plus le président de la République, le Premier ministre et une belle brochette de personnalités diverses.

Tous, à la seconde où lui, Bertrand de Saint-Victis, déclencherait la mise à feu de l'Opération Zéro, tous allaient connaître l'apocalypse.

Et tous allaient mourir dans les terribles souffrances de l'agonie.

CHAPITRE VIII



Aimé Brichot raccrocha son téléphone de bureau et se tourna vers Boris Corentin et Patricia Argostolidès avec une moue dépitée :

— Le cheik Abdel-Dawàdimi est reparti pour le golfe Persique hier matin, avec toute sa smala. La propriété est vide, et fermée à double tour jusqu'à sa prochaine visite en France.

Corentin haussa les épaules et souffla un petit nuage de fumée blonde vers le plafond :

— Ça n'a pas beaucoup d'importance, en fait. Je suis persuadé qu'il n'a rien à voir dans tout ça. Je veux dire : dans la mort d'Aïcha Emsallem...

Le rapport complet d'autopsie était arrivé une heure plus tôt dans le bureau des Affaires Recommandées. Les conclusions du médecin légiste étaient catégoriques : Aïcha Emsallem souffrait, sans doute sans le savoir, d'une malformation cardiaque congénitale. Ce problème, plus l'abus d'ecstasy

et de poppers, ajouté à la grosse chaleur qui régnait la nuit de sa mort, avait suffi à provoquer l'arrêt de son cœur.

— Rien à voir, c'est vite dit ! s'exclama Patricia qui avait posé négligemment une fesse sur le coin du bureau de Corentin. Si, comme le pense le capitaine Marchant, le prince a organisé une espèce de partouze ce soir-là, sur le thème du football, il est quand même responsable des substances illicites que ses « invités » ont ingurgité chez lui, non ?

— Responsable, sûrement, lui répondit Corentin avec un léger sourire. Mais coupable, ça... Et coupable de quoi, d'abord ? De la mort presque naturelle d'Aïcha Emsallem ? Ou bien d'avoir, pour des raisons mystérieuses, décidé de me canarder au fusil à lunette, de faire exploser votre appartement et de s'en prendre à la famille Brichot ? Non, franchement, je n'y crois pas un seul instant...

Corentin se tourna vers Brichot :

— À propos, Mémé, comment elle va, ta petite famille ?

— Ils sont arrivés dans le Berry il y a une heure, tout va bien, le rassura son coéquipier. J'ai mis trois copains d'enfance au courant de ce qui se passait et je peux te dire que si le moindre inconnu se pointe au village dans les jours qui viennent, il ne pourra pas remuer le petit doigt sans que tout le monde lui tombe sur le poil !

— Parfait ! fit Boris, soulagé. Pour revenir à nos moutons, je pense qu'il faut reprendre tout depuis le début et fouiller dans plusieurs directions à la fois. C'est notre seule chance de trouver pourquoi, tout d'un coup, on est devenus la cible de tueurs hyper-déterminés. Il faut dénicher LE détail qui nous a échappé.

— C'est quoi, tes directions ? demanda Brichot en repliant soigneusement la petite peau de chamois avec laquelle il venait de nettoyer ses verres de lunettes.

— Dans un premier temps, il faut reprendre ce que j'appellerais la piste du godemiché Footix. C'est-à-dire, en clair, mener une enquête de fond sur le personnage de Bertrand de Saint-Victis. Et, cette fois, ne plus le lâcher. Je pense que tu pourrais t'occuper de lui, Mémé, puisque tu as déjà une couverture auprès de lui.

— Si tant est qu'elle n'est pas déjà mitée, ma couverture ; ce dont je doute un peu compte tenu de la tentative d'agression contre ma petite « famille », comme tu dis. Mais, OK, je m'occupe de lui, approuva Brichot. Et toi ? Je suppose que tu vas t'adjoindre les services de Patricia, pour continuer à la former ?

Brichot avait dit ça d'un ton très légèrement ironique qui n'échappa pas à Patricia, laquelle rosit légèrement et baissa les yeux.

Boris prit le temps de la regarder avant de répondre à son coéquipier. Elle avait troqué son jean de la veille contre une jupe bleu ciel qui s'arrêtait bien

avant le genou. Au-dessus, elle portait un chemisier blanc dont les trois premiers boutons étaient défaits ce qui, à chaque mouvement qu'elle faisait, offrait aux regards la naissance de ses seins généreux emprisonnés dans un mini soutien-gorge de satin blanc.

— Je pense que M^{lle} Argostolidès a en effet encore deux ou trois choses à apprendre à mes côtés, répondit Boris imperturbable.

Patricia releva la tête et lui adressa un regard un peu trop brillant.

— Deux ou trois seulement ? murmura-t-elle avec un léger sourire du coin des lèvres.

— Tout ça ne me dit pas sur quoi vous allez bosser, grogna Aimé Brichot.

— C'est pourtant simple, répondit Corentin, en écrasant son mégot dans le cendrier vide devant lui. Si, le soir de la mort d'Aïcha, il y a bien eu une soirée privée à la propriété du prince Abdel-Dawàdimi, elle ne devait pas être la seule fille requise pour les « menus plaisirs » des invités, on est d'accord ?

— Pigé ! fit Brichot en approuvant de la tête.

— Je suis peut-être idiote, moi, intervint Patricia, mais je ne vois pas ce qu'on va faire...

Boris se leva et se dirigea vers la porte du bureau en faisant signe à Patricia de le suivre :

— Nous, on va aller tirer quelques sonnettes judicieusement choisies pour essayer de retrouver les autres filles qui ont servi de pâture aux bas instincts des invités du cheik. Allez, en route, lieutenant Argostolidès !

Cette fois-ci, Patricia n'eut aucune hésitation et, Corentin sur ses talons, s'engouffra résolument à l'intérieur du sex-shop de la place Pigalle.

En les voyant entrer, la blonde et pulpeuse Christelle écarquilla des yeux ébahis :

— Boris ? Deux visites en deux jours ? Mais, ma parole, tu as enfin compris que j'étais bel et bien la femme de ta vie ! Ah, au fait : pour le mariage, j'aimerais autant une petite cérémonie toute simple, avec juste quelques intimes, si tu n'y vois pas d'inconvénients...

— Je serais ravie d'être votre témoin ! lui assura Patricia en entrant dans le jeu.

Boris les dévisagea l'une après l'autre d'un air faussement sévère :

— Dites donc, les filles, quand vous aurez fini de vous payer ma tronche, vous me le ferez savoir ! Et dites-vous bien que celle qui me traînera devant monsieur le maire ne doit même pas encore être une lueur de désir dans le regard de son père !

Il s'approcha et prit les deux femmes par les épaules, une à chaque bras, et les serra contre lui. Avec la nette impression qu'aucune des deux ne faisait seulement semblant de résister, au contraire.

— Franchement, reprit Boris d'un ton enjôleur, pourquoi est-ce que je devrais me limiter à une seule, alors que vous êtes si nombreuses à être irrésistiblement désirables ?

— Ah, c'est bien les mecs, ça ! s'exclama Christelle en se dégageant de l'étreinte de Boris et en prenant Patricia à témoin. Incapables de résister à un beau p'tit cul qui se trémousse dans leur champ visuel ! Bon, à part ça, mon grand : qu'est-ce qu'il y a encore pour ton service ?

Elle avait bien insisté sur le « encore », mais en mettant suffisamment de tendresse dans l'intonation pour faire passer l'ironie. Boris le lui expliqua brièvement, sans entrer dans les détails.

Quand il se tut, Christelle resta quelques instants silencieuse, les sourcils froncés, sa main droite caressant machinalement son menton.

— Des soirées comme ça, ça doit se préparer un petit bout de temps à l'avance, finit-elle par dire. Les bonshommes pleins aux as, du genre de ton cheik Ad-el-Machin, sont des clients extrêmement pointilleux, exigeants, des maniaques du détail. Donc, ils font appel à ce qui se fait de mieux sur la place de Paris, forcément. Pour être sûrs d'être servis de façon irréprochable.

— Et alors ? fit Boris d'un ton un peu impatient.

— Alors, je ne vois que trois « fournisseurs » qui ont ce genre de profil, répondit Christelle : Edouard le Mondain, la grande Gisèle et Madame de.

— Madame de ? répéta Patricia sans comprendre.

— On l'appelle comme ça parce qu'elle tient absolument à faire croire qu'elle sort d'une famille noble, expliqua Christelle avec un petit sourire ironique. Mais comme tout le monde sait bien qu'elle s'appelle Morin, on se fout d'elle en l'appelant Madame de. Remarquez, je ne lui jette pas la pierre : moi, je me fais appeler Christelle depuis toujours, alors que mon vrai prénom c'est Monique !

— Eh bien, il ne nous reste plus qu'à aller rendre visite à ces trois intéressants spécimens d'humanité... soupira Boris Corentin en se dirigeant vers la sortie.

— Selima ? Elle est avec un client, elle va redescendre dans une minute. Vous la reconnaîtrez facilement : elle a un body en lamé bleu et doré...

Boris remercia poliment la jeune Ghanéenne à moitié nue qui se tenait dans une encoignure de porte, au bout de la rue Saint-Denis, côté Strasbourg.

— C'est un spectacle auquel je pense que je ne m'habituerai jamais, soupira Patricia tandis qu'ils s'éloignaient de quelques mètres.

— Mais si, vous verrez ! répondit Boris d'un ton insouciant. Au bout de quelques semaines, vous ne les remarquerez même plus. D'ailleurs, la rue Saint-Denis n'est plus qu'un pâle reflet de ce qu'elle était encore il y a une dizaine d'années. Sur le plan de la prostitution, je veux dire...

Patricia et lui n'avaient pas eu besoin de rendre visite à Madame de, la

proxénète aux aspirations nobiliaires : leur deuxième contact, avec Gisèle Bichoux, dite « la grande Gisèle », avait porté ses fruits.

Oh, bien sûr, il avait fallu que Boris Corentin se fâche un peu pour qu'elle accepte de coopérer. Mais quand on fait profession de proxénète et qu'on a en face de soi un super-flic de la Brigade Mondaine, on sait très bien qu'on n'est pas du côté du manche et qu'il vaut mieux se montrer conciliant.

— Selima R'Mel, avait fini par soupirer la grande Gisèle à regret. C'est une Tunisienne de vingt-cinq ans. Je la fais travailler de temps en temps. Parce qu'elle met du cœur à l'ouvrage et que rien ne la rebute. L'autre soir, elle faisait partie des filles qui sont allées à la « soirée football » chez le cheik...

Soudain, Boris posa sa main sur l'avant-bras de Patricia qui, surprise, eut un léger sursaut :

— Regardez à droite, je pense que c'est elle...

Effectivement, à une vingtaine de mètres d'eux, une fille assez grande, d'un type maghrébin prononcé, venait de sortir d'un corridor d'immeuble.

Sa poitrine plutôt menue était dissimulée sous un body en lamé bleu et doré.

En bas, elle portait une jupe de cuir noir qui ne descendait pas plus bas que la naissance de ses fesses rondes et proéminentes.

Escorté de Patricia, Boris Corentin s'approcha d'elle, un sourire engageant aux lèvres :

— Vous êtes bien Selima, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit-elle avec un grand sourire commercial. On se connaît ?

— Pas encore, répondit Corentin, imperturbable. Mais justement, j'aimerais bien qu'on passe un moment ensemble...

La Tunisienne observa Patricia de la tête aux pieds et son sourire s'accentua encore :

— En principe, je fais pas les couples. Mais comme vous avez l'air sympa tous les deux, si madame a envie de me brouter la chatte, ce sera juste deux cents de plus.

Patricia vira instantanément au rouge tomate et parut chercher désespérément par quel moyen elle pourrait rentrer sous terre pour disparaître définitivement.

— Nous voulons juste bavarder un peu, répondit Boris en se retenant de rire comme il pouvait.

Et, pour faire bonne mesure, il lui montra discrètement sa plaque de commandant de police.

— C'est bien ma veine ! Soupira la prostituée en levant les yeux au ciel. Ça fait trois fois que ça tombe sur moi cette semaine... Si ça continue, je

laisse béton le trottoir et je me lance dans l'humanitaire : c'est mal payé, mais au moins on est bien considéré !

— Rassurez-vous, Selima, intervint Patricia qui se remettait de ses émotions et commençait à trouver la Tunisienne plutôt sympa, on n'est pas là pour vous embarquer, on a juste quelques petites questions à vous poser...

Selima hésita quelques secondes avant de désigner le corridor sombre et malodorant d'où elle venait tout juste de sortir :

— On n'a qu'à monter dans mon studio, on sera plus tranquille. Mais je vous préviens : c'est au sixième sans ascenseur !

Une fois en haut, Boris Corentin eut la satisfaction de constater qu'il respirait pratiquement normalement, alors que Patricia, pourtant plus jeune que lui, était écarlate et soufflait comme un phoque.

— Comment vous faites pour grimper tout ça sans dommage ? lui demanda-t-elle lorsqu'ils furent entrés dans le studio de Selima, minuscule et surchauffé.

— Je soigne ma forme physique, figurez-vous ?

— Ah oui ? fit Patricia avec une petite moue provocante. Et vous pratiquez quel genre d'exercices ?

— Je me tiens à votre disposition pour une démonstration quand vous voulez, répondit Boris en plongeant ses yeux dans les siens.

Selima se planta à côté d'eux, les poings sur les hanches et un petit sourire ironique aux lèvres :

— Dites donc, vous deux : si c'est juste pour baiser ensemble que vous êtes montés, il va falloir me payer la location de la chambre !

Nouveau fard de Patricia...

— On n'est pas vraiment venus pour ça, affirma Corentin sérieusement en s'appuyant au rebord de la fenêtre qui donnait, six étages plus bas, sur une cour minuscule et très sombre. Mais pour que vous nous parliez de la soirée qui s'est déroulée avant-hier chez le prince Abdel-Dawàdimi.

— Ah bon, c'était un Arabe le type qui a organisé tout ce cirque ? fit Selima qui avait l'air sincèrement étonnée.

Et elle raconta à Boris et à Patricia tout le déroulement de la soirée à laquelle elle avait participé, ainsi qu'une dizaine d'autres filles.

Lorsqu'elle mentionna le godemiché Footix dont s'était affublé l'arbitre, Boris et Patricia sursautèrent en même temps et échangèrent un rapide coup d'œil. Patricia, qui ouvrait déjà la bouche pour demander des précisions, comprit au regard de sa flèche que ce n'était pas encore le moment. Qu'il ne fallait pas risquer de braquer Selima dès le début de son récit, mais au contraire la « laisser venir » en douceur...

— Ce qui m'a frappée le plus, conclut la Tunisienne un peu plus tard, c'est qu'il n'y avait pas une seule Européenne parmi les filles : que des Blacks

et des Arabes comme moi. Curieux, non ? Si c'est vraiment un cheik qui a organisé et payé cette connerie, il aurait plutôt dû choisir des Nordiques, je trouve : les hommes arabes adorent ça, en principe, les fofoufoues blondes...

C'était exactement ce qu'était en train de se dire Boris Corentin. Et ça confirmait ce qu'il pensait depuis quelque temps : que le prince Abdel-Dawàdimi était sans doute le commanditaire et le financier de la soirée, mais sûrement pas son organisateur.

— Est-ce qu'il s'est passé quelque chose de particulier avec Aïcha Emsallem ? demanda-t-il à la prostituée.

Selima le dévisagea d'un air étonné :

— C'est bizarre que vous me demandiez ça, parce que justement, oui, il s'est passé un turbin avec elle. Remarquez, je saurais pas trop vous dire quoi, parce qu'à ce moment-là, j'étais occupée à sucer un Allemand gigantesque dans l'autre moitié du terrain. En plus, il avait une queue énorme, vous auriez dû voir ça !

Tête de Patricia...

— Bref, enchaîna Selima du même ton parfaitement naturel, à un moment, j'ai vu Aïcha arracher le gode de l'arbitre, puis lui balancer un méchant coup de pompe droit dans les couilles, avant de se mettre à courir comme une malade. J'en jurerais pas, mais juste avant de se prendre la savate, j'ai bien eu l'impression que l'arbitre menaçait Aïcha avec un couteau. Mais encore une fois, j'étais loin...

Boris Corentin se décida à poser la question qui lui brûlait les lèvres depuis un petit moment :

— Cet arbitre, Selima, il ressemblait à quoi, exactement ?

— Un type d'une soixantaine d'années, répondit-elle aussitôt. Blond avec un visage assez dur. Le genre qui fait pas de cadeaux aux filles à partir du moment où il les a payées, voyez. Pas vilain, comme mec, d'ailleurs, malgré la cicatrice qui lui barrait la joue droite...

Sans avoir besoin de se regarder, Boris et Patricia surent à la même seconde qu'ils n'étaient pas venus pour rien. Le portrait que Selima venait de leur tracer de l'arbitre, plus ou moins directement responsable de la mort d'Aïcha Emsallem, correspondait à celui d'un homme qu'ils connaissaient déjà fort bien.

Bertrand de Saint-Victis.

— Très bien, fit Boris en décollant son dos de la fenêtre, je pense que ce sera tout, Selima. Il nous reste à vous remercier pour votre aide...

— Ben, de rien, fit-elle avec un grand sourire. Tâchez de vous en souvenir la prochaine fois où vos collègues me feront des soucis...

— On y pensera à l'occasion, dit Corentin sans se compromettre davantage.

Lui et Patricia se dirigeaient déjà vers la porte lorsque Selima se planta devant eux, une petite lueur trouble dans le regard.

— Dites donc, murmura-t-elle d'une voix changée, un peu plus rauque, puisque vous êtes montés jusqu'ici, ça ne vous dirait pas de profiter de l'occasion ?

Boris déclina gentiment la proposition et Selima parut très déçue.

— Bon, tant pis, soupira-t-elle. C'est dommage, parce que je vous trouvais bien à mon goût, tous les deux...

Elle dévisagea Patricia avec des yeux brillants et murmura d'une voix de gorge suave et tentatrice :

— Surtout toi, ma chérie...

Patricia fut si stupéfaite qu'elle ne trouva même pas de mots pour répondre à ce « compliment » si inattendu. Et elle était toujours muette quand Corentin et elle remirent le pied sur le trottoir de la rue Saint-Denis.

— J'ai l'impression que vous avez fait une conquête, finit par observer Boris.

— Je m'en serais bien passée ! répliqua Patricia sans oser le regarder.

— C'est la première fois qu'une fille vous drague ? demanda Corentin.

— À vrai dire, non. Mais ça ne m'était pas arrivé depuis mes années de pensionnat, quand j'étais en seconde dans un lycée de province. Et ça m'a fait vraiment drôle, vous savez...

Corentin ne répondit rien. Il était déjà en train de se repasser mentalement le film de leur entretien avec Selima. Ce qu'elle leur avait dit du rôle de Bertrand de Saint-Victis dans la disparition d'Aïcha était évidemment très intéressant, capital même.

Seulement, Corentin continuait à trouver que quelque chose ne collait pas. En fait, que rien ne collait vraiment depuis le début.

Car enfin, il y avait apparemment eu une dispute, et même un début de bagarre entre Saint-Victis et Aïcha.

Mais rien de plus.

Il ne l'avait pas blessée – le médecin légiste l'aurait vu –, il l'avait encore moins tuée, puisque, d'après Selima, il était resté sur le terrain bien après la fuite d'Aïcha.

Dans ces conditions, rien, absolument rien ne pouvait expliquer de façon logique pourquoi Patricia, Aimé Brichot et lui avaient été soudain pris pour cible par des tueurs, vraisemblablement professionnels.

Rien, sauf une chose. Une chose extrêmement inquiétante que Boris Corentin tournait sans relâche dans sa tête.

Là, sous leurs yeux qui ne voyaient pas, il se préparait un événement énorme.

Un événement d'une envergure tellement monstrueuse que ses auteurs n'avaient pas hésité à commanditer froidement un carnage de policiers uniquement pour continuer à tisser leur toile dans l'ombre.

Seulement, pour l'instant, elle restait totalement invisible, cette toile.

Alors que, peut-être, sans même s'en rendre compte, ils étaient déjà englués dans ses fils et qu'il était peut-être trop tard pour s'en échapper.

Boris Corentin avait la sensation désagréable que la menace se rapprochait d'eux, sournoisement, silencieusement.

Telle une tarentule velue descendant lentement sa toile pour aller dévorer la mouche capturée.

CHAPITRE IX



— Quand l'Opération Zéro sera terminée, je te jure que je l'égorgerai de mes propres mains. Je veux voir la mort passer dans ses yeux. Et je veux aussi que la dernière vision qu'il emporte dans la tombe, ce soit mon visage. Cette gueule de bougnoule qu'il méprise tellement !

Kirsten Àrhus passa ses bras autour du cou de Houari ben Tlelis et lui sourit pour tenter de calmer la rage froide qui l'avait empoigné lorsqu'elle l'avait mise au courant de la soirée que s'était offert Bertrand de Saint-Victis, malgré ses ordres formels.

Et surtout de la façon dont elle s'était terminée pour la malheureuse fille qui était tombée entre les mains de l'ancien officier parachutiste.

— Je t'assure que j'ai tout tenté pour le dissuader, murmura Kirsten en appuyant son ventre contre celui de l'Algérien. Mais c'est un peu de ta faute, aussi : Bertrand déteste qu'on lui donne des ordres. Surtout quand ils viennent...

— D'un Arabe, oui, je sais ! la coupa sèchement ben Tlelis. Seulement, il se trouve que c'est moi qui ai monté toute l'Opération Zéro, c'est moi qui en ai eu l'idée, moi qui la commandite et moi qui la dirige, un point c'est tout ! Et si cet imbécile de Saint-Victis fait encore des siennes, ne serait-ce qu'une toute petite fois, je te jure que je le fais éliminer immédiatement !

Kirsten ne répondit rien. Elle savait bien que ben Tlelis bluffait, qu'il parlait sous le coup de la colère. Il ne pouvait pas se permettre de tuer Bertrand, à moins de renoncer à son gigantesque attentat au Stade de France, le soir de la finale du Mondial.

Car même si l'Algérien était effectivement le patron de toute cette machination, c'était bel et bien Bertrand de Saint-Victis qui en détenait la clé essentielle.

Au propre comme au figuré.

Kirsten se plaqua encore plus étroitement contre le corps nerveux de Houari ben Tlelis. Ses seins volumineux, nus sous le fin chemisier orange qu'elle portait, s'écrasèrent contre sa poitrine.

La Danoise retint un sourire de triomphe en sentant le sexe de l'Algérien s'ériger puissamment contre son ventre. Elle glissa sa main entre leurs deux corps et empoigna la verge qui enflait à toute vitesse, à travers le tissu du pantalon.

— Tu veux que je fasse quelque chose pour te détendre ? murmura-t-elle d'une voix rauque, en accentuant la pression de ses doigts sur le membre devenu énorme.

Pour toute réponse, Houari ben Tlelis posa sa main maigre sur la tête de blonde de Kirsten et appuya vers le bas avec force et autorité.

La jeune femme reçut le message cinq sur cinq. Docilement, elle se laissa tomber à genoux et ses doigts habiles s'attaquèrent à la grosse fermeture à glissière du pantalon distendu.

Elle eut un certain mal à extraire le sexe de Houari du slip bleu ciel qui le contenait à grand-peine. Mais lorsque la matraque de chair brune et noueuse jaillit à l'air libre comme un ressort bandé à se rompre, Kirsten ne put retenir une sorte de ronronnement de gorge devant ce superbe morceau d'homme pointé droit sur ses lèvres humides.

Les yeux mi-clos, elle ouvrit la bouche et engloutit la verge puissance et chaude jusqu'au fond de sa gorge. Elle enroula sa langue autour de la hampe frémissante comme un véritable fourreau vivant.

Tout en suçant avidement le phallus rigide qui palpitait en elle, Kirsten se dit qu'en aidant Houari ben Tlelis à se détendre, elle œuvrait en fait pour le plein succès de l'Opération Zéro.

Et que, donc, des dizaines de milliers de vies humaines étaient peut-être suspendues à la réussite ou à l'échec de la fellation à laquelle elle se livrait goulûment.

Boris Corentin referma la porte de son studio et se retourna vers Patricia Argostolidès qui se tenait immobile au centre de la pièce, les bras le long du corps et la respiration un peu oppressée.

Tous les deux savaient très bien pourquoi ils étaient là, rue de Turbigo, dans la « tanière » de Boris. Et le fait de le savoir, sans qu'il se soit encore rien passé, chargeait l'air entre eux d'une sorte de tension électrique, comme

si un violent orage allait éclater dans les minutes suivantes.

Curieusement, malgré cette espèce de pudeur timide qui la poussait à rougir dès qu'elle se trouvait confronté à des propos ou à une situation teintés d'érotisme, c'est tout de même Patricia qui avait fait le premier pas décisif, alors qu'ils sortaient de la brasserie où ils avaient avalé un dîner rapide et sans grand intérêt.

— C'est sans doute le contrecoup de l'explosion d'hier et de la mort de Jorge, avait-elle murmuré sans oser regarder Boris en face, mais j'éprouve comme une espèce d'angoisse à l'idée de me retrouver toute seule dans l'appart' de ma copine...

Boris n'avait même pas pris la peine de répondre. Il s'était contenté d'entourer ses épaules de son bras et de l'entraîner vers la rue de Turbigo toute proche. Tout de suite, Patricia s'était laissée aller contre lui et avait doucement posé sa tête sur son épaule.

Ils n'avaient pas prononcé la moindre parole jusqu'à ce qu'ils se retrouvent seuls, face à face, au centre du studio de Boris.

— Tu veux boire quelque chose ? demanda celui-ci.

— Non, répondit simplement Patricia en lui jetant un regard crépitant d'érotisme.

Boris n'eut qu'à faire deux pas en avant pour que Patricia soit dans ses bras.

Et l'orage qui couvait se déclencha avec la violence d'une tornade tropicale.

Les lèvres pulpeuses de Patricia s'écrasèrent avec violence contre celle de Boris qui lui rendit son baiser avec une fièvre au moins égale.

En même temps, ses mains arrachaient littéralement le chemisier et le soutien-gorge de la jeune femme. Il emprisonna ses seins lourds dans ses paumes ouvertes, faisant rouler entre ses doigts les mamelons bruns déjà érigés par le désir qui les avait empoignés ensemble.

Quand leurs lèvres se séparèrent enfin, Patricia poussa un long gémissement rauque et renversa la tête en arrière pour offrir sa gorge aux morsures affolantes de Boris. Oubliant toute pudeur, les doigts de la jeune femme s'attaquèrent fébrilement au jean de son partenaire.

Patricia poussa un petit cri de surprise quand elle constata l'énormité de la chose qu'elle venait de saisir. Un cri qui se termina en un râle, lorsque Boris, après avoir retroussé sa jupe et arraché son minuscule slip, plongea ses doigts au cœur de son intimité brûlante et moite.

— Prends-moi ! supplia-t-elle d'une voix mourante. Viens tout de suite, j'ai trop envie de te sentir en moi.

Boris la ceintura entre ses bras puissants, la souleva du sol sans le moindre effort apparent et la plaqua contre le mur du studio.

Instinctivement, Patricia releva sa jambe gauche aussi haut qu'elle le pouvait et la passa dans le dos de Boris. Celui-ci fléchit légèrement les genoux, jusqu'à ce que l'énorme champignon qui couronnait son membre entre en contact avec la forêt noire et dense qui ombrait le ventre palpitant de Patricia.

Puis, d'une poussée lente mais irrésistible, il pénétra en elle, millimètre par millimètre, de toute sa formidable longueur.

Boris en eut le souffle coupé. Patricia était d'une étroitesse délicieuse, et chaude comme l'enfer. Il avait l'impression affolante d'avoir plongé dans un fourreau de lave en fusion.

Patricia, dont le corps tremblait entre ses bras comme celui d'une possédée – ce qu'elle était, d'une certaine manière –, Patricia râlait sans interruption. La jupe remontée sur les hanches, elle ruisselait littéralement d'amour et de plaisir, sous les coups de boutoir de son partenaire.

Sa tête dodelinait de droite et de gauche de plus en plus violemment, à mesure que son plaisir montait en puissance. Elle avait planté ses ongles dans les épaules de Boris, sans que ni lui ni elle ne s'en rendent compte.

Patricia hurla littéralement lorsque Boris, dans un dernier coup de reins sauvage, explosa en elle, en déclenchant son propre orgasme par la seule force de son jaillissement.

Tous les deux auraient été incapables de dire combien de temps ils restèrent là, immobiles, soudés l'un à l'autre contre le mur, attendant que les vagues du plaisir qui venait de les faucher ne refluent lentement avant de s'apaiser tout à fait.

— Mais... C'est pas croyable ! murmura soudain Patricia, les yeux écarquillés par la surprise.

Brusquement, au plus profond de son ventre encore palpitant, elle venait de sentir le sexe de Boris s'ériger de nouveau. Plus lentement que la première fois mais avec la même intensité affolante et délicieuse.

C'est précisément à ce moment-là que, sur le lit où il l'avait négligemment jeté, le portable de Corentin se mit à sonner.

— Ne réponds pas ! supplia Patricia en s'accrochant à lui comme une naufragée à sa bouée de sauvetage.

Corentin s'écarta doucement et elle poussa un petit gémissement de frustration en le sentant se retirer de son ventre encore affamé de jouissance.

— Un bon flic ne doit jamais laisser sonner son téléphone sans répondre, dit-il avec un petit sourire en se dirigeant vers le lit, le sexe toujours érigé à l'horizontale.

Il prit la communication et reconnut aussitôt la voix éraillée de Charlie Badolini.

Et, dans la seconde suivante, il comprit que la pause érotique avec Patricia

était terminée pour ce soir.

— Boris, disait le commissaire divisionnaire, je sais qu'il est un peu tard, mais je pense que ça peut avoir un rapport avec votre enquête : les gars du Ciat du XVI^e arrondissement viennent de retrouver une fille égorgée en bordure du bois de Boulogne. Une jeune prostituée maghrébine : une certaine Djamila Feruch. Elle a été violée de partout, puis égorgée.

— Vous avez bien fait de m'appeler, patron, affirma Corentin, le front barré par un pli soucieux. Vous savez à quoi je pense, monsieur le divisionnaire ?

— Laissez-moi deviner, fit Charlie Badolini à l'autre bout du fil. Vous vous dites que ce serait bien que je vous obtienne une commission rogatoire pour avoir enfin une conversation très sérieuse avec votre Bertrand de Saint-Victis.

— On ne peut rien vous cacher, patron ! Vous pouvez m'avoir ça assez vite ?

— Si je dérange le juge Ferry à une heure pareille, il va être de très mauvais poil, nota Badolini.

— Il le sera encore plus si les prostituées maghrébines continuent de mourir sans qu'on fasse rien, le contra Corentin d'une voix ferme.

— Vous avez raison. De toute façon, en réalité, je me fous des humeurs du juge Ferry ! Je m'en occupe et je vous tiens au courant.

— Merci, patron, fit Boris avant de couper la communication et de se retourner vers Patricia.

Visiblement, elle avait elle aussi compris que l'heure des plaisirs érotiques était révolue, puisqu'elle s'était déjà rhabillée.

— Une prostituée vient d'être retrouvée assassinée, une Arabe, lui apprit Boris d'un ton grave.

— C'est ce que j'avais cru comprendre, oui. Tu crois que ça pourrait être Saint-Victis ?

Corentin ne prit même pas la peine de noter qu'après leur brève mais fougueuse étreinte de tout à l'heure, Patricia avait adopté d'instinct le tutoiement avec lui.

— Évidemment, ça peut être n'importe qui d'autre, répondit-il. Mais ça peut aussi être lui. D'ailleurs, après ce que nous a appris Selima et compte tenu du meurtre de ce soir, il est plus que temps d'avoir une conversation sérieuse avec ce monsieur. Mais avant...

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Patricia en le voyant saisir son portable. Tu appelles qui ?

— Mémé, indiqua Boris. Je te rappelle que je l'ai chargé d'enquêter sur Bertrand de Saint-Victis. La moindre des choses, c'est de le mettre au courant des derniers développements. Et de lui signaler d'attendre la commission

rogatoire avant d'entreprendre quoi que ce soit...

Corentin laissa sonner presque dix fois dans l'appartement du Kremlin-Bicêtre avant de couper. Aimé Brichot n'était pas chez lui.

À tout hasard, Boris essaya à leur bureau commun des Affaires Recommandées, au cas où que son coéquipier ait décidé de faire des heures sup'.

Personne non plus à la Brigade Mondaine.

Il restait le portable, dont Boris composa aussitôt le numéro.

Mais là non plus, Aimé Brichot ne décrocha pas. Et il n'avait même pas fait basculer sa ligne sur la messagerie vocale, ce qui était contraire à toutes ses habitudes.

— Je n'aime pas beaucoup ça, murmura Boris en reposant son téléphone sur le lit. Je n'aime pas ça du tout, même...

CHAPITRE X



Au moment où il allait sortir de sa voiture de service, Aimé Brichot avisa son téléphone portable sur le siège passager. Il faillit le prendre, mais il se ravisa au dernier moment et le laissa en place.

Pour ce qu'il s'apprêtait à faire, il ne pouvait pas prendre le moindre risque. Et surtout pas celui d'entendre une sonnerie intempestive se déclencher au mauvais moment.

Il ferma la portière à clé et se dirigea d'un pas rapide vers l'entrée de la rue Boule.

Là où se trouvaient les bureaux et les ateliers de la société Coquina, dirigée par Bertrand de Saint-Victis.

Une heure plus tôt, Aimé Brichot était encore assis à son bureau, dans les locaux de la Brigade Mondaine.

Plongé dans le dossier de Saint-Victis.

L'homme qu'il avait découvert dans ces quelques feuillets dactylographiés était très différent du simple marchand d'articles pornographiques auquel Corentin et lui pensaient avoir affaire.

Brillant élève de l'école Polytechnique, Bertrand de Saint-Victis avait ensuite demandé à intégrer Saint-Cyr.

Il en était sorti à la fin des années cinquante, quatrième de sa promotion. Remarquable lieutenant de parachutistes, artificier hors pair, meneur d'hommes d'une redoutable efficacité : Bertrand de Saint-Victis avait des états de services brillantissimes.

En tout cas jusqu'au mois de janvier 1962. Date à laquelle, en poste en Algérie, il avait plongé dans le militantisme en devenant un membre actif de l'OAS. Radié des cadres de l'armée à titre définitif, il avait ensuite plongé pour un temps dans une clandestinité dont le rapport ne disait pas grand-chose, mais qui paraissait fort trouble, pour le moins.

En découvrant ce passé inquiétant, Aimé Brichot s'était immédiatement dit que la personnalité de Saint-Victis pourrait bien constituer un début d'explication aux attentats dont Boris, Patricia et sa propre famille avaient failli être victimes.

Mais surtout, à ses yeux, ça pouvait également donner raison à Corentin qui, depuis le début, pensait qu'ils avaient sans le savoir mis le nez dans une affaire beaucoup plus importante qu'une simple « partie fine » ayant mal tournée...

Aimé Brichot s'arrêta un instant avant de pénétrer sous le porche de l'immeuble qui abritait les locaux de la société Coquina.

Il avait longuement hésité avant de venir rendre cette deuxième visite à Bertrand de Saint-Victis. D'abord parce qu'il ne savait pas trop lui-même ce qu'il en attendait précisément. Et ensuite parce que, logiquement, en accord avec les procédures policières normales, il n'aurait pas dû venir seul.

D'un autre côté, Boris et Patricia étaient « grillés » auprès du suspect, puisqu'ils lui avaient rendu visite en tant que policiers.

Alors que lui, Aimé Brichot, bénéficiait a priori de la couverture De Potter, le faux tenancier de sex-shops belges. Ce qui pouvait s'avérer très utile...

Après avoir une ultime fois pesé le pour et le contre, Aimé Brichot

s'engagea sous le porche sombre et malodorant. Il allait s'engouffrer dans l'escalier de gauche, lorsqu'un grincement, dans la cour intérieure chichement éclairée, attira son attention. À une dizaine de mètres devant lui, il vit s'entrouvrir la porte métallique des ateliers Coquina et un homme se glisser à l'extérieur.

Il faisait trop sombre pour que Brichot distingue son visage. Par contre, il le vit refermer soigneusement la porte à double tour et glisser la clé dans une lézarde du mur, à environ un mètre quatre-vingts du sol grossièrement pavé.

Aimé eut juste le temps de se renfoncer dans la cage d'escalier pour ne pas être vu par l'homme qui sortit dans la rue Boule d'un pas lourd et traînant.

« Il ferait quoi, Boris, à ma place ? Songea Brichot quand il fut de nouveau seul. Evidemment, il profiterait de l'aubaine pour aller jeter un coup d'œil dans ces fameux ateliers ! Et moi, je protesterais que c'est illégal et, en plus, pas du tout raisonnable. Alors, il sourirait de toutes ses dents, mon Boris, et il le ferait quand même... Eh bien, pour une fois, on va inverser les rôles, tiens ! »

Et, en rasant les murs noircis, Aimé Brichot se dirigea vers la porte des ateliers. Il récupéra la clé sans problème et se glissa à l'intérieur d'une grande salle rectangulaire, faiblement éclairée par trois veilleuses murales.

L'endroit sentait le caoutchouc et la poussière. C'était encombré de cartons et de caisses de toutes les tailles. Au fond, il y avait une sorte de cage de verre qui devait servir de bureau au contremaître ou quelque chose comme ça. Aimé Brichot décida de commencer par là.

Il avait parcouru environ la moitié de la distance lorsque ses yeux tombèrent sur une caisse dont le couvercle était soulevé. Brichot l'ouvrit un peu plus pour voir ce qu'il y avait dessous. Il découvrit exactement ce qu'il s'attendait à trouver.

La caisse en bois était pleine à ras bord de godemichés Footix, chacun dans son étui de plastique transparent scellé, tous rigoureusement semblables à celui trouvé dans les bras d'Aïcha Emsallem.

Aimé Brichot referma le couvercle et reprit sa marche dans la pénombre, en direction de la cage de verre.

La petite pièce vitrée ne contenait pas grand-chose : un bureau sans tiroirs et vide de tout papier, dossier, etc. Une armoire métallique grise fermée par un cadenas et un portemanteau en bois auquel pendait une blouse bleue plutôt informe.

Déçu, Aimé Brichot allait ressortir lorsque son œil fut attiré par un carton de forme rectangulaire, à demi dissimulé entre le mur et l'armoire métallique.

Il s'approcha et s'accroupit, pour constater que le carton en question n'était pas fermé. Sur l'un des deux rabats supérieurs, une main avait tracé au feutre noir, en lettres capitales, une inscription curieuse, composée de deux

mots : OPÉRATION ZERO.

Sans trop s'attarder à essayer de comprendre ce que ça pouvait bien signifier, Aimé Brichot ouvrit complètement le carton et faillit pousser un cri de surprise en voyant ce qu'il contenait.

Des poupées.

Plus exactement, des animaux en peluche d'une trentaine de centimètres de longueur et ressemblant vaguement à des coqs hilares.

Des mascottes Footix, l'emblème de cette Coupe du monde de football.

La seule petite différence entre celles qui se trouvaient sous ses yeux et celles qu'Aimé Brichot avait déjà eu l'occasion de voir à la télé ou à la devanture des grands magasins, c'est que les premières avaient toutes le ventre ouvert sur environ cinq centimètres de long.

En écartant les bords de l'une de ces étranges entailles, Aimé Brichot découvrit une petite cavité ménagée dans la bourre du Footix qu'il tenait en main.

Et soudain, parce qu'il venait de faire un rapprochement fortuit entre ces mascottes « éventrées » et un détail qu'il avait lu dans le dossier de Bertrand de Saint-Victis, un voile se déchira devant les yeux d'Aimé Brichot et la lumière se fit dans son esprit.

Une lumière terrifiante.

Quand il se releva, il avait le teint blême et ses jambes flageolaient quelque peu.

— Bon sang, c'est pas possible ! murmura-t-il machinalement. J'espère que je me trompe ! Il faut absolument que je me trompe, sinon...

Il allait faire demi-tour pour se ruer hors de l'atelier et prévenir Boris Corentin le plus vite possible, lorsqu'une voix qu'il connaissait le cloua sur place :

— Je crains au contraire que vous n'ayez vu parfaitement juste, monsieur le flic !

Le temps de se retourner et Brichot se retrouva nez à nez avec Bertrand de Saint-Victis qui le dévisageait d'un œil ironique, le bras appuyé contre le montant de la porte.

— Car bien entendu, vous n'êtes ni propriétaire de sex-shops, ni même Belge...

— Vous ne pouvez guère me le reprocher, répondit Brichot d'une voix parfaitement calme. Je ne suis pas le seul, dans cette pièce, à être différent de celui que je prétends être...

— C'est vrai, reconnut Saint-Victis avec un rictus mauvais. Mais moi, si j'ai dû dissimuler celui que je suis vraiment, c'est parce que la France m'a rejeté ! Cette France que vous croyez bon de défendre...

Sa paupière droite s'était mise à clignoter et Saint-Victis parut faire un effort violent avant de réussir à se calmer.

— Mais laissons ces vieilles histoires de côté pour le moment, dit-il d'une voix redevenue maîtresse d'elle-même. De toute façon, lorsque l'Opération Zéro aura réussi, ça n'aura plus aucune importance.

— Qu'est-ce que... commença Aimé Brichot.

Saint-Victis leva la main pour l'interrompre :

— Rassurez-vous, je vais tout vous raconter depuis A jusqu'à Z. Vous allez voir, c'est encore plus terrifiant que tout ce que vous auriez pu imaginer. À tel point que si vous pouviez avertir les autorités françaises de ce qui se prépare, vous deviendriez à coup sûr une sorte de héros national.

Bertrand de Saint-Victis poussa un gros soupir et sourit presque gentiment à Aimé Brichot :

— Malheureusement, vous allez rater cet enviable destin. Dans la mesure où vous ne ressortirez jamais vivant de cet endroit.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda Patricia d'une voix tendue, en s'installant dans la voiture de service.

— On file au quai des Orfèvres, répondit Boris Corentin en démarrant en trombe. D'après ce que m'a dit Rabert, il y a une minute au téléphone, Mémé a travaillé assez tard à son bureau : on trouvera peut-être un indice concernant l'endroit où il a décidé d'aller...

Depuis deux heures, Corentin avait la désespérante sensation que tout était en train de lui filer entre les doigts. Que la situation lui échappait inéluctablement.

D'abord, alors même que le juge avait finalement accepté de leur délivrer une commission rogatoire, Patricia et lui avaient dû constater que Bertrand de Saint-Victis était introuvable. Il n'était pas à ses bureaux de la rue Boule où ils s'étaient rendus en premier lieu. Il n'était pas non plus à son domicile de Saint-Cloud.

Il y avait pire : à cette dernière adresse, une domestique hors d'âge leur avait appris d'une voix chevrotante que « monsieur » était parti en voyage pour quelques jours et qu'elle ne savait ni où le joindre ni même quand il rentrerait exactement.

— En voyage, en voyage... grommela Corentin, tandis que la voiture s'engageait sur la voie Georges-Pompidou à la hauteur du quai d'Issy. Il est en cavale, oui !

Patricia jugea préférable de ne rien ajouter. Depuis près de deux heures, Boris était incroyablement sombre. Et elle savait très bien pourquoi.

Parce que son vieil ami Aimé Brichot restait étrangement introuvable et

que cela l'inquiétait beaucoup plus qu'il ne voulait bien l'admettre.

Aussi vite que le permettait le filtrage à l'entrée de l'immeuble, ils s'engouffrèrent sous le porche du 36, quai des Orfèvres et s'immobilisèrent dans la cour. Boris jaillit de la voiture et après un second contrôle d'identité, fonça vers le grand escalier, sans même se préoccuper si Patricia suivait sa cadence.

Dès qu'ils arrivèrent aux Affaires Recommandées, Corentin se dirigea droit vers le bureau d'Aimé Brichot qui, heureusement, avait l'habitude de ne jamais fermer ses tiroirs à clé.

Rejoint par Patricia, il inspecta rapidement le dessus du bureau, mais ne découvrit rien, aucun papier, aucune note, qui aurait pu le mettre sur une piste quelconque.

Il ouvrit le premier tiroir de droite et poussa une brève exclamation joyeuse en découvrant une chemise marron sur laquelle était dactylographié le nom de Bertrand de Saint-Victis. Il le brandit en direction de Patricia :

— C'est là-dessus que Mémé bossait ce soir, quand Rabert l'a vu en dernier, à tous les coups. Il étudiait le dossier qu'il s'est constitué sur notre bonhomme. Voyons voir ce qu'il y a là-dedans...

Il s'assit dans le fauteuil d'Aimé Brichot, tandis que Patricia tirait une chaise et se plaçait à côté de lui. Ou plutôt : contre lui...

— Écoute ça ! s'exclama soudain Boris après une minute de lecture silencieuse. Polytechnicien et Cyrard, Saint-Victis est un ancien lieutenant de paras qui a été limogé de l'armée en 1962, après avoir fricoté salement avec l'OAS. Il a même dû s'exiler pour éviter la prison, parce qu'on le soupçonnait fortement d'avoir trempé dans l'opération Squal. C'est pour ça que j'ai eu l'impression de le connaître, la première fois où on est allé à son bureau : j'avais dû voir sa photo dans un livre sur l'OAS ou quelque chose comme ça...

— L'opération Squal ? répéta Patricia qui ne comprenait rien à tout ça.

— Tu es excusable de ne rien en connaître, sourit Boris, dans la mesure où tout a été tenu secret à l'époque. En mars 1962, peu avant la signature des accords d'Évian, l'OAS avait prévu de faire sauter le palais du Gouvernement, à Alger, pour faire capoter le « processus de paix », comme on ne disait pas encore à l'époque. L'opération Squal a été démantelée in extremis par les services secrets aidés des réseaux parallèles gaullistes.

Boris parcourut les lignes suivantes de la « bio » de Saint-Victis et hocha la tête.

— C'est bien ce que je pensais, dit-il à Patricia. En quittant la France, notre homme a filé tout droit en direction du Portugal de Salazar qui était à l'époque l'une des plaques tournantes du « marché aux mercenaires ». Saint-Victis a dû tremper dans pas mal de coups fourrés et foireux, si tu veux mon avis. Il n'a été amnistié par la France qu'en 1971, c'est-à-dire une fois de

Gaulle disparu et Pompidou installé au pouvoir. Après, on n'entend plus vraiment parler de lui, mais il semble qu'il ait beaucoup voyagé jusqu'au milieu des années quatre-vingts, notamment en Amérique Latine et en Afrique Noire. Tu vois ce que ça signifie ?

— Qu'il a continué à participer à des coups d'État, des assassinats politiques, des traques aux opposants, et autres joyeusetés du même genre, répondit Patricia d'un ton amer.

— Exactement ! confirma Boris d'un ton de plus en plus sombre. Ce qui veut dire que le client est sérieux. Très sérieux, même...

Après un moment de silence tendu, Boris fit pivoter son fauteuil et plongea son regard intense dans celui de Patricia :

— Tu sais quoi ? Je trouve que notre affaire s'éclaire d'un jour tout à fait nouveau. Et plutôt inquiétant.

— Explique-toi... murmura la jeune femme, presque intimidé par l'espèce de volonté farouche qui, depuis quelques instants, émanait de toute la personne de Corentin.

— À mon avis, Saint-Victis prépare un très gros coup. Quelque chose dont on n'a même pas idée. Là-dessus vient se greffer l'incident – entre guillemets – de la partouze-foot de l'autre soir. Pour moi, les deux choses n'ont strictement rien à voir entre elles.

— Mais alors, comment tu expliques que...

— Attends, laisse-moi finir ! Elles n'ont rien à voir l'une avec l'autre, seulement il n'empêche que, du fait de la mort accidentelle d'Aïcha Emsallem, les flics – en l'occurrence nous deux d'abord – mettent brusquement leur nez dans les affaires de Saint-Victis. Du coup, il panique. Lui ou ses complices, peu importe. En tout cas, il y a panique : ils ne savent plus ce qu'on cherche, sur quel coup on est, jusqu'où on risque de remonter la piste.

— D'où les attentats à mon appart' et contre toi ! s'exclama Patricia en s'animant brusquement. Et aussi la tentative d'agression contre la famille d'Aimé Brichot, puisque lui aussi est allé voir Saint-Victis. Il a – ou ils ont – voulu nous supprimer pour couper toutes les pistes.

Boris Corentin hocha la tête affirmativement et s'abîma dans un silence lourd. L'idée qui venait de poindre dans son cerveau était tout sauf réjouissante.

En étudiant le dossier, Aimé Brichot était très certainement arrivé aux mêmes conclusions que lui. Et il était possible qu'il ait voulu vérifier quelques détails auprès de Saint-Victis, en profitant de sa couverture de pornocrate belge.

Évidemment, c'était d'une grande imprudence, dans la mesure où l'attentat manqué contre sa famille aurait dû lui confirmer ce qu'il pensait

d'ailleurs plus ou moins : à savoir que la couverture en question était sérieusement mitée.

Mais Boris Corentin était bien placé pour savoir que, parfois, dans le feu de l'action, la hâte qu'un bon policier éprouve à vérifier tel ou tel point, à faire la lumière sur tel ou tel recoin obscur, tout cela peut l'emporter sur la plus élémentaire prudence.

Or, puisqu'Aimé ne répondait plus à aucun appel depuis plus de trois heures maintenant, ça pouvait vouloir dire qu'il s'était effectivement fait piéger par Saint-Victis.

Si c'était vraiment le cas, Corentin ne se faisait pas trop d'illusions, surtout en repensant à la rapidité foudroyante avec laquelle leurs adversaires avaient réagi la première fois qu'ils s'étaient sentis menacés.

À l'heure qu'il était, Aimé Brichot devait déjà être mort.

Une mort qui, si par malheur, devait se confirmer dans les heures à venir changerait à tout jamais la vie de Boris Corentin.

« Mon vieux Mémé, songea Boris avec une sorte de désespoir farouche, si jamais tu es encore en vie, je t'en supplie, accroche-toi ! Accroche-toi de toutes tes forces... laisse-moi le temps d'arriver jusqu'à toi ! »

CHAPITRE XI



Devant la glace murale de son minuscule studio, Selima vérifia sa tenue

d'un œil critique.

Son abbeyya gris était boutonné jusqu'au ras du cou et le mellafah de mousseline noire dissimulait impeccablement la masse de ses cheveux noirs bouclés.

Selima fit la grimace. Évidemment, quand on est habituée aux minijupes à ras des fesses et aux bodies moulants qui dessinent la poitrine plus qu'ils ne la cachent, se retrouver « bâchée » de cette manière, ça fait tout drôle.

Mais, bon : c'était les désirs du client et il n'y avait pas à discuter. D'autant qu'il avait accepté de payer le prix fort, ce mystérieux « Squalé » : trois mille francs pour une heure, c'était au-dessus des tarifs habituels de Selima et elle n'avait pas l'intention de faire la fine bouche.

N'empêche que ses copines de trottoir allaient drôlement se foutre de sa gueule quand elles la verraient sortir dans une tenue pareille.

Selima ferma soigneusement le verrou de son studio et attaqua la descente de ses six étages.

Elle s'était mise au racolage par minitel quelques mois plus tôt, sur les conseils de son amie Virginie qui, elle, avait complètement abandonné le trottoir pour ne plus travailler que sur rendez-vous pris grâce à cette petite merveille informatique.

Selima, pour l'instant, menait encore les deux de front. Mais si ça continuait à bien marcher au minitel, elle laisserait tomber la rue, elle aussi.

L'homme qui avait choisi « Le Squalé » comme pseudo, elle l'avait dragué sur 3615 sexy, un serveur dont le nom avait au moins le mérite de la clarté.

Évidemment, elle avait été plutôt surprise des exigences du Squalé.

— Je veux que tu t'habilles en musulmane traditionnelle, lui avait-il demandé par l'intermédiaire de l'écran. Mais avec de la lingerie de pute en dessous. Et surtout que tu sois très soumise, attentive à me satisfaire en tout point, comme une vraie femelle arabe.

Selima avait assez peu apprécié le terme de « femelle » employé par Le Squalé. On avait beau se prostituer, ça n'empêchait pas d'avoir des idées bien arrêtées sur l'émancipation des femmes et un sens aigu de sa dignité.

C'est même sur ce petit coup de colère qu'elle avait décidé de forcer la note et de réclamer trois mille francs. Dans le genre : ça passe ou ça casse.

Le Squalé avait répondu « OK » sans discuter et lui avait donné rendez-vous une heure plus tard, dans un rez-de-chaussée de la rue Doudeauville, au fin fond du XVIIIème arrondissement. Selima n'avait eu que le temps d'aller emprunter une tenue adéquate à sa copine Nabila qui s'habillait à la mode traditionnelle lorsqu'elle allait voir ses parents, quelque part en grande banlieue nord.

Selima sortit du métro Château-Rouge dix minutes avant l'heure du

rendez-vous. En se disant qu'au moins, dans ce quartier à forte population maghrébine, personne ne trouverait à redire à son accoutrement.

Tout en descendant la rue Doudeauville en direction des voies de chemin de fer de la gare du Nord, Selima se demandait sur quel genre de gugusse elle allait tomber.

Car Le Squalle lui avait précisé pour finir que lui aussi serait « déguisé » de façon un peu spéciale et qu'elle ne devait ni s'en étonner ni s'en formaliser, puisque tout ça « n'était qu'un jeu », selon sa propre expression.

Quand elle arriva devant le numéro de la rue que le Squalle lui avait indiqué, Selima crut qu'il y avait une erreur. L'immeuble de trois étages était manifestement vide d'occupants et promis à une démolition prochaine, à en juger par les fenêtres murées de gros parpaings grisâtres.

En soupirant, Selima se dit qu'à tous les coups elle était tombée sur un petit plaisantin de mauvais goût qui lui avait fait traverser tout Paris pour rien. Si ça se trouve, même, il habitait quelque part dans le coin et il était à sa fenêtre en train de se foutre de sa gueule...

Sans y croire, elle tourna la poignée de la porte d'entrée et fut très surprise de la voir s'ouvrir sans difficulté. Elle pénétra dans un couloir étroit, envahi de poussière et de gravas, qui puait la pisse de chat.

« Rez-de-chaussée, fond de cour, à gauche », avait dit Le Squalle. Selima alla donc jusqu'au bout du couloir en se pinçant le nez. Effectivement, elle trouva une autre porte aux carreaux cassés qui donnait sur sorte de petite cour carrée et très sombre.

Avec, sur la gauche, une porte entrouverte.

De plus en plus intriguée, Selima marcha jusque-là et l'ouvrit en grand.

— Vous pouvez entrer, dit une voix masculine plutôt agréable, à l'intérieur. Et prenez soin de refermer derrière vous, s'il vous plaît.

Selima obéit, puis inspecta la pièce chichement éclairée par l'unique fenêtre donnant sur la cour et entièrement vide de meubles. Lorsque ses yeux se posèrent sur l'homme qui se tenait debout dans le coin le plus sombre, ses yeux s'écarquillèrent de stupeur et elle crut qu'elle basculait dans une sorte de cauchemar.

Ce type qui se faisait appeler Le Squalle sur le serveur minitel, elle le connaissait.

C'était celui qui avait fait office d'arbitre lors de la fausse partie de foot à laquelle elle avait participé, trois jours plus tôt. Sauf que, cette fois-ci, il n'était pas habillé en arbitre.

Il avait revêtu l'uniforme d'un officier SS.

L'estomac noué, Selima voulut faire demi-tour et sortir d'ici. Mais le temps qu'elle amorce son mouvement, Saint-Victis était sur elle et l'empoignait durement par un bras.

— Eh bien ! Gronda-t-il tout près de son visage. On est à peine arrivé et on veut déjà me fausser compagnie ? Pour qui tu te prends, espèce de chienne ?

Saint-Victis lui lâcha le bras. Avant que Selima ait le temps de comprendre ce qui se passait, il la gifla à toute volée, avec une telle force que Selima en fut déséquilibrée et que sa tête heurta violemment le mur crasseux.

Elle n'eut pas le loisir de crier ou de chercher à fuir, Saint-Victis était déjà sur elle. Sa paupière droite clignait à toute vitesse et son visage était déformé par un rictus dégageant une telle haine que Selima sentit une vague de terreur incontrôlable la submerger.

Saint-Victis tira sur les deux pans de son abbeyya avec une telle brutalité que quatre ou cinq boutons sautèrent en même temps, laissant apparaître la poitrine ferme de Selima, emprisonnée dans un mini soutien-gorge de dentelle noire qui laissait les mamelons apparents.

Saint-Victis saisit les tendres bourgeons de chair brune entre ses doigts et les tordit si cruellement que Selima ne put retenir le hurlement qui lui montait aux lèvres.

— Tu peux crier tant que tu voudras, espèce de larve ! Éructa Saint-Victis. Il n'y a personne pour t'entendre, ici. Et puis, quelle personne sensée irait se soucier que je massacre une Arabe de plus ou de moins, hein ?

Lâchant le sein droit qu'il torturait, Saint-Victis plongeait ses doigts dans le slip noir de Selima et les enfonça brutalement dans son intimité, déclenchant un nouveau cri de douleur chez sa victime.

— C'est ça, crie ! Supplie-moi de t'épargner ! Tu n'arriveras à rien, misérable vermine à forme humaine. Les femelles de ton espèce sont faites pour être exterminées, comme des blattes !

À ce moment, la porte s'ouvrit avec fracas et Saint-Victis lâcha sa proie pour se retourner.

Malade de terreur, Selima se laissa glisser contre le mur et se recroquevilla sur le sol jonché de gravas.

Elle éprouva un intense soulagement en voyant entrer une femme blonde, très belle et très élégante dans son tailleur vert anglais.

— Je vous en supplie, madame ! Implora-t-elle d'une voix entrecoupée de sanglots. Sauvez-moi ! Il va me tuer...

À travers les larmes qui lui brouillaient le regard, Selima vit la blonde marcher droit sur son bourreau et le gifler de toutes ses forces.

— Ça suffit, maintenant ! hurla-t-elle avec une pointe d'accent nordique. Bertrand, réveille-toi !

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde ! Gronda Saint-Victis, les deux poings serrés.

— Mais ça me regarde, figure-toi ! cria-t-elle, folle de rage. Tu es en train

de tout foutre par terre avec tes conneries, tu te rends compte de ça ? Ben Tlelis me l'a encore répété ce matin : à la prochaine bavure de ta part, il annule toute l'Opération Zéro. Tu le connais, non ? Tu sais ce que ça signifierait pour toi ?

Saint-Victis se tut et baissa légèrement la tête. Sa paupière droite clignait sans discontinuer.

Bien sûr qu'il savait ce que ça signifiait. Quand un homme comme Houari ben Tlelis était obligé de renoncer à une opération de cette envergure parce qu'elle devenait trop dangereuse, il faisait le ménage derrière lui avant de se replier.

C'est-à-dire qu'il enverrait ses tueurs lui faire la peau à lui, Bertrand de Saint-Victis.

L'ancien mercenaire ne s'en offusquait pas : il ferait exactement la même chose à la place de l'Algérien. C'était la règle, dans ce genre de boulot.

Il s'en offusquait d'autant moins qu'il se fichait de mourir. Et, à choisir, il préférerait finir sous les balles ou le couteau d'un tueur, d'un « frère d'armes », plutôt que de crever bêtement d'un cancer sur un lit d'hôpital.

Mais mourir sans s'être vengé de la France, de ce pays abject qui lui avait volé son honneur après avoir détruit celui de son père, ça non, c'était au-dessus de ses forces. Donc, il fallait que l'Opération Zéro ait lieu comme prévu.

— C'est bon, finit-il par laisser tomber d'une voix lasse. Admettons que j'ai déconné. Donnez son fric à cette pute et qu'elle se barre. Moi aussi, j'ai envie de le tirer, ce feu d'artifice du 12 juillet, figurez-vous ! Je vais leur préparer une fête nationale à ma façon, à tous ces veaux avachis dans leur confort, vous allez voir !

— Bon ! Je préfère te voir comme ça ! Soupira Kirsten, soulagée.

Elle fit signe à Selima de la rejoindre, ce que la Tunisienne s'empressa de faire. Gentiment, Kirsten l'aïda à rafistoler tant bien que mal son abbeyya, mis à mal par la furie de Saint-Victis.

Elle ouvrit le sac de cuir qui pendait à son épaule gauche et en sortit une liasse de billets de deux cents francs qu'elle tendit à Selima sans même vérifier la somme :

— Tiens, prends ça en guise de dédommagement et rentre chez toi. Et dis-toi bien que plus vite tu oublieras cet épisode et mieux ça vaudra. Pour tout le monde...

Kirsten avait insisté sur les derniers mots en donnant un ton un peu plus lourd à sa voix. Selima reçut parfaitement le message.

— J'ai déjà oublié, assura-t-elle avec un pâle sourire.

Puis, sans demander son reste et en évitant de croiser le regard de Saint-Victis, elle se dépêcha de filer.

C'est seulement quand elle se retrouva sur le trottoir de la rue Doudeauville, entourée de la présence rassurante des passants, que ses jambes cessèrent de trembler.

Sans réfléchir à ce qu'elle faisait, Selima entra dans le café le plus proche, se laissa tomber sur une chaise près de la vitrine et commanda un double whisky sans glace. Elle ne prit même pas garde à la réprobation muette du serveur maghrébin qui lui apporta son verre d'alcool avec une moue de profond mépris. Selima en avala la moitié d'un coup et se sentit mieux.

Elle eut quand même un petit sursaut de crainte en voyant, de l'autre côté de la rue, Kirsten et Saint-Victis sortir de l'immeuble où elle avait failli passer un très sale quart d'heure. Lui avait quitté son costume de nazi, qui devait se trouver plié dans le paquet qu'il serrait sous son bras.

Ils montèrent dans une grosse voiture gris métallisé qui démarra aussitôt.

Mais pas assez vite quand même pour que Selima n'ait pas le temps de noter mentalement son numéro d'immatriculation.

CHAPITRE XII



— Entrez ! fit Corentin d'une voix sèche.

La porte du bureau des Affaires Recommandées s'ouvrit pour laisser passer le visage rubicond de Gérard Bourgeon, le gardien de la paix qui filtrait les visiteurs avant le passage du sas vitré qui permettait d'accéder aux locaux

de la Brigade Mondaine.

— Commandant, j'ai là une jeune personne qui désirerait vous parler. Une certaine Selima R'Mel, ou quelque chose comme ça. Elle prétend que vous...

— C'est bon, fais-la venir tout de suite, le coupa Boris en quittant son fauteuil, imité par Patricia qui, momentanément, occupait le bureau d'Aimé Brichot.

— Qu'est-ce qu'elle peut bien avoir à te dire ? murmura la jeune femme.

Boris eut un petit sourire tendrement ironique :

— Elle veut peut-être me demander ta main ! Vu l'effet que tu lui as fait hier, ça ne m'étonnerait qu'à moitié. D'ailleurs, je pense que vous formeriez un beau couple, toutes les deux...

— Espèce de crétin ! murmura Patricia en écrasant ses seins volumineux contre le torse de Boris pour lui donner un rapide baiser.

Elle eut juste le temps de s'écarter de lui avant que Selima n'entre. Corentin constata avec soulagement qu'elle ne s'était pas cru obligée de venir avec sa tenue « professionnelle », mais qu'elle s'était contentée d'un jean, d'un tee-shirt très sage et d'un blouson de toile beige.

Par contre, il remarqua aussi que la jeune Tunisienne avait l'air tendu, inquiet même.

— Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas, Selima ? demanda-t-il en lui indiquant le fauteuil qui trônait devant son bureau.

— Il m'est arrivé un drôle de truc, il y a un peu plus d'une heure. J'ai beaucoup hésité avant de venir vous en parler, mais finalement il m'a semblé que c'était mieux...

Et d'une seule traite, elle expliqua à Boris et Patricia comment elle s'était retrouvée en présence de Saint-Victis en grand uniforme de la Gestapo et comment « une dame blonde à l'accent nordique » l'avait tirée de ses griffes d'extrême justesse.

— Patricia, appelle le service des immatriculations et demande-leur de nous trouver en urgence le proprio de cette voiture gris métallisé, fit Corentin dès que Selima eut terminé son histoire. Et envoie immédiatement une équipe rue Doudeauville. À mon avis, ils ne trouveront rien, mais on n'a pas le droit de négliger la piste pour autant.

Patricia était déjà dans le couloir.

Boris posa le menton sur ses deux mains jointes et fronça les sourcils. Il préférerait ne pas effrayer inutilement Selima, mais il était probable qu'elle aurait finie égorgée elle aussi, tout comme Djamila Feruch, retrouvée la veille au soir à l'orée du bois de Boulogne.

Mais ce qui l'intriguait le plus, c'était les propos que Saint-Victis et cette femme blonde avaient échangés en présence de la Tunisienne.

Qu'est-ce que c'était que cette « Opération Zéro » ? Et qu'est-ce que

Saint-Victis avait voulu dire en parlant d'un « feu d'artifice du 12 juillet » ?

Patricia réapparut en moins de deux minutes, les yeux brillants d'excitation. Pour sa première enquête au sein de la Brigade Mondaine, elle se trouvait particulièrement servie...

— J'ai lancé les recherches, annonça-t-elle. Ça ne devrait pas être très long...

— Parfait ! fit Boris en se levant pour contourner son bureau. Je file chez Baba pour le tenir au courant des derniers développements. Attendez-moi là, toutes les deux : j'en ai pour une minute...

Dès qu'il fut sorti, Selima quitta sa chaise et, un sourire engageant aux lèvres, s'avança vers Patricia qui se jeta, comme une noyée à sa bouée, sur la dernière édition du Nouveau Code de Procédure pénale qui traînait sur le bureau d'Aimé. Heureusement la sonnerie du téléphone de Boris lui permit assez vite d'échapper à cette lecture édifiante. Elle se précipita pour décrocher, en faisant semblant de ne pas remarquer l'œil vaguement ironique de Selima.

Elle nota vite fait sur l'éphéméride de Corentin ce que son correspondant lui disait.

Boris fit son entrée dans le bureau au moment précis où Patricia reposait le combiné sur son support.

— C'était le service des immatriculations, le renseigna-t-elle. La voiture est une Volvo 960 appartenant à une ressortissante danoise du nom de Kirsten Århus. J'ai aussi son adresse parisienne. Elle habite Neuilly...

— Dans ce cas, on y va tout de suite, décréta Corentin en attrapant son blouson de toile à la patère.

Boris coupa le contact de sa voiture de service à une dizaine de mètres de la petite maison individuelle censée être occupée par Kirsten Århus, rue de Chanzy, à Neuilly.

Avant de quitter le quai des Orfèvres, il avait pris soin de faire demander par Charlie Badolini une commission rogatoire au juge Ferry. Il ne s'agissait pas que la Danoise leur file entre les doigts comme semblait l'avoir fait Bertrand de Saint-Victis.

Car, évidemment, la visite effectuée rue Doudeauville n'avait strictement rien donné : l'immeuble était en effet sur le point d'être démoli et personne, dans les alentours, ne semblait s'être aperçu du passage de Saint-Victis dans le deux pièces du rez-de-chaussée.

— J'espère qu'elle est chez elle... murmura Patricia.

Plongé dans des pensées plutôt sombres, Boris ne prit pas la peine de répondre qu'elle y était certainement, puisqu'il venait de repérer sa Volvo grise juste devant la porte.

Il pensait à Aimé Brichot. Son plus fidèle ami, son cher vieux Mémé. Et il

se demandait, sans beaucoup d'espoir, s'il le reverrait vivant un jour.

« Mémé, si jamais il t'est arrivé une tuile, lui jura-t-il mentalement, je te promets que je ferai payer le responsable. Et au prix fort. Et puis, je te promets aussi que je ne laisserai pas tomber tes gosses, jamais... »

Son serment accompli, Boris Corentin reporta son attention sur la porte en fer forgé et verre dépoli de la maison de Kirsten Århus.

Au moment où ses yeux se posaient dessus, la porte en question s'ouvrit. Pour laisser passer une femme blonde très élégante.

— C'est sûrement elle ! Souffla Patricia, très excitée. Et j'ai l'impression qu'elle n'est pas toute seule.

Effectivement, juste derrière la blonde, Boris vit apparaître un homme de type arabe, habillé avec une certaine recherche. Ils discutèrent encore quelques secondes, puis la Danoise monta dans la Volvo gris métallisé, tandis que l'homme s'éloignait à pied en direction de l'avenue Charles-de-Gaulle.

— Il va sûrement prendre le métro ou le bus, dit précipitamment Boris à Patricia. Suis-le, moi je m'occupe de cette Kirsten Århus, puisqu'elle est en voiture. On maintient le contact : un appel toutes les demi-heures. Et pas d'imprudences, hein !

Patricia le rassura d'un sourire et descendit de la voiture. Aussitôt, Corentin démarra rapidement car la Volvo s'éloignait déjà en direction des quais de la Seine.

Ils roulèrent à peine plus de dix minutes. Quelque part à la limite entre Asnières et Gennevilliers, Corentin vit la Volvo obliquer dans ce qui semblait être une cour d'usine à l'abandon. Il dépassa l'entrée et s'arrêta une vingtaine de mètres plus loin, devant un abribus, faute de place autorisée.

Lorsqu'il passa la tête à l'intérieur de la cour, il vit Kirsten Århus disparaître derrière la porte métallique d'un grand bâtiment rectangulaire dont la plupart des carreaux étaient cassés et les autres recouverts d'une épaisse couche de poussière brune.

En rasant le mur d'enceinte, protégé partiellement des regards par des amas de vieux pneus, il parvint à son tour jusqu'à l'entrée du bâtiment et entendit des voix étouffées provenant de l'intérieur.

Une voix de femme et plusieurs d'hommes, pour être tout à fait précis.

D'un coup d'œil, Corentin repéra la carcasse d'une camionnette qui achevait de rouiller le long du mur. En trois mouvements, il se retrouva accroupi sur le toit. En priant pour ne pas passer à travers la tôle à moitié rongée.

Corentin déplia avec précaution sa silhouette athlétique, jusqu'à ce que ses yeux arrivent au ras de la fenêtre dénuée de carreau.

Kirsten était là, entourée par quatre hommes jeunes au crâne rasé. Boris fut stupéfait de constater que l'un d'eux arborait fièrement la croix gammée

qu'il avait fait tatouer sur son biceps droit.

Des néo-nazis...

Comme pour confirmer cette découverte, l'un des quatre s'adressa à Kirsten Àrhus en allemand, langue que Boris comprenait un peu.

— On entre à quelle heure ? Venait-il de demander.

— Ni trop tôt ni trop tard, répondit la Danoise, en allemand elle aussi. Il faut que vous soyez dans le gros de la foule, au moment où le service d'ordre aura le plus à faire. Et surtout, n'oubliez pas de vous déguiser en bleu-blanc-rouge. Vous avez tous vos billets, au moins ?

— Jawohl ! Opinèrent les quatre types en même temps, en effectuant le salut hitlérien, le bras droit tendu au-dessus de leur tête rasée.

Est-ce que ce monstrueux geste provoqua quelque chose à l'intérieur du cerveau de Boris Corentin ? Un déclic ? Une étincelle ?

Toujours est-il que, brutalement, il comprit tout. Et que la réalité qui lui apparut d'un seul coup faillit lui faire pousser un cri d'horreur.

En prenant garde de ne pas faire de bruit, il descendit du toit où il s'était juché et s'appuya le dos au mur, cœur battant et jambes flageolantes.

L'association s'était faite toute seule dans son esprit : néo-nazis allemands = hooligans = Coupe du monde de football. Et là, d'un coup, les différentes pièces du puzzle s'assemblaient sans problème.

Ce mystérieux « feu d'artifice du 12 juillet » dont Saint-Victis avait parlé devant Selima devenait tout à fait clair. Le 12 juillet, c'était le jour de la finale France-Brésil au Stade de France.

Et pour un spécialiste en explosifs tel que Saint-Victis, le « feu d'artifice » ne pouvait être qu'un attentat.

Un monstrueux attentat perpétré dans l'enceinte même du stade, au moment du match, en présence de quatre-vingt mille spectateurs. C'est-à-dire quatre-vingt mille victimes et aucun survivant. Zéro ! C'était donc ça la signification de l'Opération Zéro... Une opération d'une telle envergure qu'elle avait justifié, aux yeux des terroristes, le triple attentat contre Patricia, la famille Brichot et lui-même.

En rasant de nouveau le mur derrière les empilements de pneus, Corentin ressortit de l'enceinte pour ne pas se faire bêtement repérer.

Il était temps : au moment où il se faufilait à l'extérieur, il vit Kirsten Àrhus qui surgissait du bâtiment et se dirigeait vers sa Volvo.

Corentin foncea coudes au corps vers sa propre voiture. Il ne s'agissait pas de perdre la Danoise maintenant.

En arrivant en vue de l'abribus devant lequel il s'était garé en catastrophe, il crut que son cœur allait s'arrêter de battre.

Deux bus bondés de la RATP étaient stationnés entre sa voiture et la me et

déversaient leur cargaison de voyageurs.

En l'empêchant complètement de se dégager.

Boris fonça vers le premier chauffeur :

— Démarrez, vite ! Il faut absolument que je récupère mon véhicule !

L'autre le toisa d'un regard mauvais :

— Y fallait pas vous garer là ! Maintenant, il faut attendre que tout le monde soit descendu...

— Police ! gronda Corentin en exhibant sa plaque. Dégagez, et vite !

— Bon, bon, ça va, fit le chauffeur. Mais faudrait pas vous croire tout permis quand même, hein ! De toute façon, il faut quand même que j'attende que cette brave dame ait fini de descendre. Parce qu'en cas d'accident, c'est moi qui suis responsable, pas vous...

La brave dame en question devait avoir quatre-vingts ans bien sonnés et c'était un vrai miracle si elle tenait encore sur ses jambes.

Il lui fallut près de trente secondes pour arriver à descendre sur la première marche du bus.

Au moment où elle y parvenait enfin, Boris Corentin, la rage au cœur, vit sortir la Volvo grise de la cour de l'usine désaffectée.

Quand enfin la vieille dame eut atteint le trottoir et que le bus démarra, la voiture de Kirsten Àrhus disparaissait au loin, en direction de la place Voltaire. Boris fonça sur sa radio de bord pour lancer un avis de recherche en urgence.

Mais il savait bien que dans une agglomération de plus de dix millions d'habitants, ils n'avaient pratiquement aucune chance d'intercepter la Volvo grise avant un bout de temps.

Si jamais Kirsten Àrhus ne retournait pas dans sa maison de Neuilly, ils perdraient le seul fil ténu qui les reliait encore à Bertrand de Saint-Victis.

Et pendant ce temps-là, le monstrueux compte à rebours de l'Opération Zéro se poursuivait inexorablement.

En s'installant au volant de sa voiture, Boris Corentin songea que ça ne lui laissait guère le temps de réfléchir aux moyens d'empêcher cette ignoble boucherie.

Puisqu'on était le 11 juillet.

Et que le coup d'envoi de cette finale France-Brésil tant attendue allait être donné dans un tout petit peu plus de vingt-quatre heures.

CHAPITRE XIII



Boris Corentin consulta sa montre pour la dixième fois, au moins, depuis une demi-heure.

Si toute la France s'était réveillée dans la fièvre d'un triomphe possible à l'issue de la finale, en cette matinée du 12 juillet, Boris Corentin, Patricia Argostolidès, Charlie Badolini et quelques autres vivaient cette journée historique dans l'angoisse la plus totale.

Il était déjà plus de midi et ils étaient toujours au point mort.

Deux heures plus tôt, une cellule de crise avait été constituée dans le bureau même de Badolini, à sa demande expresse. Outre Boris et Patricia, elle réunissait les principaux responsables de la sécurité du Stade de France, qu'ils soient policiers ou membres des instances footballistiques.

Boris Corentin avait déployé tout son sens de la persuasion pour leur exposer la situation telle qu'il l'avait reconstituée pièce après pièce.

Lorsqu'il en était arrivé à parler d'attentat possible au Stade de France, ce soir, au cours de la finale France-Brésil, le représentant des RG s'était autorisé un petit sourire supérieur.

— Mon cher Corentin, avait-il laissé tomber d'une voix un peu dédaigneuse, croyez bien que si une opération d'une telle envergure avait été mise sur pied, nous en aurions automatiquement eu vent il y a déjà un bout de temps. Nous avons bétonné de tous les côtés, noyauté tous les milieux à risques, tous les groupuscules douteux. Et je peux vous affirmer qu'il ne se passera rien ce soir à Saint-Denis. À part la victoire de l'équipe de France que nous souhaitons tous, naturellement !

— De toute façon, avait renchéri l'un des responsables de la sécurité du stade, même si une opération avait été préparée, elle échouerait. Pour la bonne

et simple raison que nous avons mis en place un dispositif aux mailles tellement serrées que personne ne pourra pénétrer dans l'enceinte sans avoir été fouillé. Par conséquent, pas le moindre gramme d'explosif ne pourra entrer dans le stade ce soir, c'est une certitude absolue !

Bref, la cellule de crise convoquée par Charlie Badolini avait été un échec. Même l'identification de Houari ben Tlelis grâce à la filature de Patricia, la veille, et les soupçons pesant sur lui quant à ses sympathies pour le GIA, n'avaient pas suffi à inquiéter tous ces responsables.

Le fait que l'Algérien ait brusquement décollé de Roissy en direction de Genève par le dernier vol du soir ne leur avait pas davantage paru louche.

Ils n'étaient pas inquiets non plus de la volatilisation de Bertrand de Saint-Victis et de celle de Kirsten Århus, la Danoise n'ayant pas reparu à son domicile de Neuilly depuis que Corentin avait perdu sa trace, devant l'usine désaffectée d'Asnières.

— Maintenant qu'on possède leur signalement précis à tous les deux, vous pensez bien qu'ils ne pourront pas approcher à moins de cinq cents mètres du stade sans se faire alpaguer, avait conclu le type des RG d'un ton catégorique.

Après le départ de tous ces hommes trop sûrs d'eux et de leur efficacité, Boris et Patricia étaient donc restés seuls dans le bureau de Charlie Badolini. Et chacun ruminait des pensées au moins aussi sombres que celles des deux autres.

Mais le plus furieux et amer des trois était encore Boris Corentin.

Boris qui avait démarré sa journée par un coup de téléphone très pénible et un mensonge qui lui avait beaucoup coûté.

À huit heures tapantes, il avait été appelé par Jeannette Brichot, depuis le village berrichon où elle et les trois enfants s'étaient réfugiés :

— Boris ? C'est moi, Jeannette. Je n'arrive pas à joindre Mémé depuis hier et je commence à m'inquiéter pour lui...

— Ne vous faites pas de souci, avait répondu Boris d'une voix qu'il espérait convaincante. Mémé est sur une filature importante depuis hier et, dans ces cas-là, on débranche toujours notre portable pour ne pas risquer de se faire repérer bêtement...

Jeannette Brichot avait eu l'air de mordre à l'hameçon. Mais ça n'empêchait pas Corentin de culpabiliser salement.

Qu'est-ce qu'il dirait à la pauvre Jeannette, dans quelques heures ou dans quelques jours, si jamais, comme il le craignait de plus en plus, on retrouvait son mari à l'état de cadavre ?

— Vous savez, finit par dire Charlie Badolini après de longues minutes de silence, je me demande si tous ces gars n'ont pas raison, au fond : on a peut-être paniqué un peu vite. C'est vrai que leur dispositif de sécurité est impressionnant...

Corentin releva brusquement la tête :

— Écoutez, patron, je crois qu'il ne faut pas se bercer d'illusions : Saint-Victis, après avoir été un soldat d'élite, est devenu un spécialiste de la guérilla et des coups tordus en tous genres. Alors, si vraiment il a mis sur pied un attentat pour ce soir, vous pouvez être certain qu'il a trouvé le moyen de le contourner, votre dispositif de sécurité. C'est même par là qu'il a dû commencer !

— Ça paraît plausible, monsieur le divisionnaire, appuya Patricia. Seulement, je vois mal ce qu'on peut faire à nous trois. Puisque personne ne prend cette affaire au sérieux. Et on n'est plus qu'à huit heures du coup d'envoi...

Boris Corentin se leva brusquement de son fauteuil, appuya ses deux poings sur le bureau de Charlie Badolini et le regarda droit dans les yeux :

— Patron, je crois qu'il faut absolument aller faire une visite aux ateliers de la société Coquina, rue Boule. Je suis sûr que tout part de là. Après tout, c'est parce qu'on s'y est rendus la première fois que les tueurs ont essayé de nous descendre, Patricia et moi. Donc, je dois y retourner et trouver absolument une piste, quelque chose...

Corentin prit une profonde inspiration avant de laisser tomber d'une voix vibrante de conviction et d'énergie :

— Mais si je veux être efficace, il faut que vous m'autorisiez à y aller clandestinement.

— Vous voulez dire : par effraction ? Grommela Charlie Badolini en retirant son mégot de cigarette de ses lèvres minces.

— Vous m'avez très bien compris, patron ! Évidemment, en cas de pépin, j'affirmerai avoir agi de mon propre chef, sans en rendre compte à personne.

Le commissaire divisionnaire n'hésita que quelques secondes :

— Vous savez qu'en temps ordinaire, je réproouve totalement ce genre d'actions illégales. Mais d'un autre côté, nous ne sommes pas en temps ordinaire, alors...

— Merci, patron ! fit Corentin avec empressement, en se dirigeant déjà vers la double porte capitonnée.

— Je viens avec toi ! s'exclama Patricia en bondissant hors de son fauteuil.

— Pas question ! L'arrêta fermement Boris. Comme je viens de le dire, ceci est une initiative personnelle et doit le rester. Toi, tu assures la permanence ici !

Le ton catégorique de Boris cloua Patricia sur place et elle baissa le nez, domptée.

Apparemment domptée...

« C'est ça, mon beau flic d'amour ! songea-t-elle, à la fois attendrie et

agacée. Va jouer les super-héros tout seul ! Il n'empêche que moi, la faible femme, je viens peut-être de trouver le moyen de localiser Bertrand de Saint-Victis...

Dès qu'il eut pénétré sous le porche malodorant de l'immeuble de la rue Boule, Corentin se dit qu'il avait sûrement été un peu trop optimiste en espérant découvrir ici quoi que ce soit d'important.

La plaque à l'entrée de l'escalier qui indiquait l'étage des locaux administratifs de la société Coquina avait été enlevée, laissant apparaître un rectangle de mur plus clair.

Quant à la porte du grand atelier, au fond de la cour, elle bâillait en grinçant misérablement.

Cet abandon confirma Boris dans son idée : la société d'articles pornos montée par Saint-Victis était un simple paravent. Une couverture qui, à partir de ce soir, n'aurait plus aucune raison d'être...

Boris Corentin se dirigea d'un pas rapide vers l'atelier. Même s'il n'avait qu'une infime chance de trouver quelque chose d'intéressant dans les locaux désertés, il ne fallait pas la négliger.

À l'intérieur du bâtiment, il tomba tout de suite sur les caisses de godemichés Footix, soigneusement emballés et rangés. En les découvrant, Boris se dit qu'en vrai professionnel, Saint-Victis avait joué le jeu de sa couverture jusqu'au bout, allant même jusqu'à fabriquer des articles qu'il n'écoulerait évidemment jamais. Car à partir de demain, il serait sûrement à l'autre bout du monde, dans un pays sûr pour les terroristes de son espèce...

Corentin se dirigea vers la cage de verre et constata sans trop de surprise que l'armoire métallique avait été entièrement vidée de son contenu, de même que le dessus du bureau.

Il allait ressortir lorsque son œil fut attiré par une tache bleue, sous l'armoire. Il se baissa et plongea la main. Ses doigts rencontrèrent une surface douce et moelleuse, comme rembourrée.

Il ramena l'objet à lui et poussa un petit cri de surprise en découvrant son butin.

C'était une poupée Footix, le coq bleu jaune et rouge, mascotte du Mondial. Mais ce n'était pas tout à fait la mascotte ordinaire.

Celle-ci avait le ventre ouvert sur quelques centimètres, laissant apparaître une petite cavité à l'intérieur du rembourrage.

En observant la mascotte de face, Corentin se dit aussi qu'elle était bizarre, sans parvenir d'abord à comprendre exactement pourquoi.

Au bout de quelques secondes, il trouva.

C'était son « regard ». Le coq n'avait pas le regard inexpressif et

parfaitement symétrique d'une poupée ordinaire. On aurait dit qu'il louchait.

— Bon sang ! s'exclama sourdement Boris. Et si...

Pris d'une soudaine fébrilité, il arracha les deux yeux ronds du coq hilare et poussa un juron à mi-voix.

L'œil droit était une bille de plastique noir et brillant tout à fait ordinaire.

Mais l'œil gauche était différent. Très légèrement différent. À la base de la bille de plastique avait été incrustée un minuscule disque doré, à peine plus gros qu'une tête d'épingle, mais facilement identifiable quand même.

C'était une puce électronique.

Le cœur battant d'excitation, Corentin se releva et s'appuya contre le bureau pour réfléchir à la terrifiante découverte qu'il venait de faire. Car pour lui, presque tout était clair maintenant.

Saint-Victis avait prévu de faire pénétrer ses charges explosives dans le ventre de ses mascottes bricolées. C'est-à-dire dans le seul objet que n'importe quel supporter pourrait faire entrer dans le stade, ce soir, tout en restant totalement insoupçonnable.

Et, à un moment précis, de l'intérieur ou de l'extérieur du stade, Bertrand de Saint-Victis n'aurait plus qu'à déclencher électroniquement la mise à feu.

Boris contempla encore longuement la mascotte sous toutes ses coutures. Il y avait quand même une chose qui ne collait pas.

La cavité ménagée dans le ventre de la mascotte ne faisait pas plus de deux ou trois centimètres de long. Même s'il s'agissait d'un explosif surpuissant, même si une cinquantaine de mascottes explosaient simultanément ce soir, c'était nettement insuffisant pour causer de gros dégâts. Il y aurait quelques blessés, un mort ou deux tout au plus. Bien sûr, c'était grave, mais Corentin imaginait mal un type de la trempe de Saint-Victis se mobiliser et prendre tous ces risques pour blesser une dizaine de supporters.

Alors ?

Il sortit précipitamment de la cage de verre et se dirigea vers la sortie. On réglerait cette question plus tard. Pour l'instant, le plus urgent c'était d'alerter les services de sécurité du Stade de France pour les mettre au courant de ce qu'il venait de découvrir.

Et leur demander de ne laisser aucune mascotte pénétrer dans l'enceinte du stade.

Boris Corentin était environ à mi-chemin lorsqu'il perçut des voix dans la cour intérieure.

Des voix d'hommes qui s'exprimaient en allemand.

Il eut juste le temps de se plaquer contre le mur de droite et de s'accroupir derrière une ancienne porte de bois vermoulu qui avait été abandonnée là.

Il entendit des bruits de pas claquant sur le béton du sol et, aux rares

paroles échangées par les Allemands, qui devaient être au moins quatre ou cinq, il comprit qu'ils effectuaient une sorte de tournée d'inspection, pour voir si rien n'avait été oublié.

Il poussa un soupir de soulagement en entendant les pas se regrouper vers la sortie, puis quitter l'atelier. Malheureusement, son soulagement fut de courte durée.

Car Corentin entendit aussitôt la grosse porte métallique se refermer en grinçant et une clé tourner deux fois dans la serrure.

Le cœur battant, il attendit encore quelques secondes avant de sortir de sa cachette.

Lorsqu'il se redressa enfin, ce fut pour constater qu'il était bel et bien enfermé à double tour dans un local qui, à première vue, ne possédait aucune autre issue. Et, naturellement, il avait laissé son portable dans sa voiture, pour ne pas se faire repérer en cas de sonnerie.

La rage au ventre, Boris Corentin se laissa tomber sur une caisse en bois vide. Il était fait comme un rat.

Et pendant ce temps, le compte à rebours continuait. Dans quelques heures à peine, les mascottes tueuses allaient envahir les gradins du Stade de France...

CHAPITRE XIV



Du bout de l'index, Patricia enfonça la touche Appel/Fin du minitel installé entre les bureaux de Boris Corentin et d'Aimé Brichot.

Lorsque l'écran s'illumina progressivement, elle tapa d'abord 3615, puis le nom du serveur qu'avait évoqué Selima, la prostituée tunisienne.

Une femme nue, approximativement dessinée, apparut sur l'écran, accompagnée sur le côté droit par un certain nombre d'options. Patricia choisit la première, celle qui correspondait au dialogue en direct avec les autres personnes connectées au même moment sur la messagerie rose.

L'écran suivant lui demanda d'entrer son pseudo et de se rédiger – facultativement – un bref curriculum vitae. Après avoir hésité quelques secondes, Patricia se mit à pianoter à deux doigts :

FEMME VOILÉE, méditerranéenne, 22 ans, brune, yeux noirs, peau cuivrée, soumise et docile au mâle, cherche à rencontrer hommes européens sévères mais généreux. Age et physique indifférents.

Après une ultime hésitation, Patricia enfonça la touche Envoi. Son message disparut immédiatement, remplacé par la liste des hommes et des femmes connectés en même temps qu'elle sur 3615 Sexy. Il y avait là une trentaine de pseudonymes que Patricia parcourut avidement. Arrivé au dernier, elle poussa un soupir déçu.

Le Squal ne figurait pas parmi les connectés.

L'idée avait germé dans l'esprit de Patricia au moment où Corentin lui avait intimé l'ordre de l'attendre au bureau, tandis qu'il partait visiter clandestinement les locaux de la société Coquina.

Elle s'était dit que Saint-Victis semblait avoir le plus grand mal à se passer de filles maghrébines à maltraiter, l'expérience de Selima en était la meilleure preuve. Même si ça devait se faire au mépris de toute prudence.

Donc, il était tout à fait possible qu'il ait envie de s'offrir une nouvelle petite séance, à quelques heures de l'attentat qu'il projetait, histoire de se détendre les nerfs avant l'heure H.

Dans ce cas, il ne pouvait qu'avoir l'œil attiré par le message d'une femme voilée. Après, ce serait à elle de jouer le jeu de la prostituée maghrébine qui cherche à lever le client intéressant.

Et si Le Squal voulait vraiment l'avoir pour lui tout seul, cette femme voilée, il serait bien obligé de lui donner rendez-vous à une adresse quelconque...

Ensuite, Patricia n'aurait plus qu'à alerter Boris Corentin sur son portable et à lui annoncer fièrement qu'elle venait de localiser Bertrand de Saint-Victis.

Et là, il serait vraiment épaté et il la regarderait autrement que comme une gamine...

Seulement, pour l'instant, Bertrand de Saint-Victis, alias le Squal ne figurait pas parmi les clients du 3615 Sexy.

« Calme-toi, ma fille, se morigéna Patricia. Si Saint-Victis avait été connecté dès ton arrivée, ça aurait vraiment été trop beau ! Il faut être patiente. Et alors, peut-être que la chance te sourira... »

Boris Corentin s'interrompit un instant pour essuyer la sueur qui coulait de son front vers ses yeux.

Mais aussitôt, les dents serrées, il se remit à son travail. Lequel consistait à affûter une sorte de bâtonnet métallique trouvé dans un coin et à demi rouillé, à l'aide d'un autre morceau de fer plus gros, tordu mais plus résistant.

De l'affûter jusqu'à ce qu'il soit suffisamment fin et pointu pour pénétrer dans la serrure et servir de « sésame » afin d'ouvrir cette maudite porte d'atelier.

Le métal oxydé de son futur outil offrait assez peu de résistance et Corentin était presque certain de parvenir à ses fins et de sortir d'ici.

La question cruciale était : dans combien de temps ? Ce temps qui continuait de s'écouler inexorablement et qui rendait à chaque seconde plus proche l'apocalypse démentielle, quelle qu'elle soit, imaginée par Bertrand de Saint-Victis.

Trois heures. Il restait trois heures à « tuer » avant l'heure H.

Bertrand de Saint-Victis eut un ricanement sec et sa paupière droite se mit à cligner.

— Trois heures à tuer avant de tuer pour de bon ! dit-il à haute voix, bien qu'il fut absolument seul dans le petit appartement du vieux Saint-Ouen qui lui servait de planque.

D'ultime planque.

Dans trois heures, des milliers, des dizaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants se mettraient à souffrir atrocement et à mourir.

Sans même comprendre ce qui leur arrivait.

Le seul regret de Saint-Victis, c'était de ne pas pouvoir signer son chef-d'œuvre. De ne pas pouvoir clamer à la face du monde que c'était lui, l'auteur de cette monstruosité. Mais tant pis : il se contenterait de savourer sa revanche tout seul, confortablement installé à l'autre bout de la planète, sur un moelleux matelas de dollars.

Bertrand de Saint-Victis quitta le fauteuil défoncé où il était assis et se mit à marcher de long en large dans la pièce, juste pour faire jouer ses muscles et ses articulations.

La tension commençait à monter en lui, il la sentait, il la reconnaissait.

C'était exactement la même qui s'emparait de tout son corps lorsque, durant la guerre d'Algérie, il partait dans le djebel algérien pour une opération de « dératisation », ainsi qu'il avait poétiquement surnommé ces massacres

organisés.

La même excitation, aussi, que lorsqu'il nettoyait, avec ses hommes, tout un village angolais au lance-flammes, pour le compte des militaires portugais qui répugnaient à se salir les mains eux-mêmes.

Saint-Victis, lui, n'avait jamais eu peur de se salir les mains lorsqu'on lui confiait une mission. Seul le résultat comptait.

C'est en cela qu'il se sentait le digne fils de son père : lui aussi était allé jusqu'au bout de sa mission, dans le désert gelé de Stalingrad.

Et il savait bien que, cette fois encore, au Stade de France, il ne reculerait pas.

Seulement, avant, il fallait qu'il fasse quelque chose pour calmer cette excitation qui s'emparait de son cerveau, l'enfiévrant autant qu'un alcool fort, alors qu'il, devait garder la tête froide.

Pour ça, il n'y avait qu'un moyen et il le connaissait parfaitement.

Il fallait qu'il trouve une fille. Une « chienne arabe », comme il disait. Pour se défouler sur elle, pour « passer ses nerfs ».

Saint-Victis quitta le salon et se planta devant le meuble à téléphone de la petite entrée.

À côté se trouvait le minitel.

Il se connecta rapidement sur 3615 Sexy, la messagerie rose où, d'après son expérience, les prostituées étaient les plus nombreuses.

Lorsque la liste des personnes connectées apparut, il ne lui fallut pas plus de quelques secondes pour repérer un pseudonyme particulièrement alléchant.

FEMME VOILÉE...

Trois heures.

Aimé Brichot consulta sa montre et un pli amer se forma au coin de ses lèvres.

Il lui restait au maximum trois heures à vivre.

Pour la cinquantième fois au moins, il fit le tour de la pièce souterraine et dénuée de la moindre fenêtre qui lui servait de cachot depuis près de vingt-quatre heures. Une journée et une nuit sans manger ni boire.

— Pourquoi est-ce que je prendrais la peine de vous nourrir et de vous désaltérer, puisque de toute façon vous serez mort avant demain soir ? lui avait signifié Saint-Victis d'un ton presque courtois, en l'enfermant ici, dans cette cave qui se trouvait à au moins cinq mètres de profondeur sous l'atelier où Aimé Brichot s'était fait prendre.

L'ancien parachutiste avait réfléchi une seconde, puis il avait ajouté, presque badin :

— D'ailleurs, c'est une idée, ça : pourquoi me compliquer la vie en envoyant un ou deux de mes hommes vous égorger, alors qu'en vous

abandonnant ici, vous serez mort de soif dans trois ou quatre jours au maximum ? Enfin, je vais réfléchir à la question...

Aimé Brichot se laissa glisser le long du mur de la cave et ferma les yeux pour ne plus voir l'ampoule jaune et nue qui tombait sinistrement du plafond.

Et qui lui faisait l'effet d'être un gros soleil tropical destiné à l'assoiffer encore plus.

Le visage tendre et toujours un peu moqueur de Jeannette passa devant ses yeux, immédiatement suivi par ceux, franchement rieurs, de leurs trois enfants.

Aimé Brichot poussa un grognement de rage et fit un effort terrible de volonté pour les chasser de son esprit.

Il ne devait pas penser à eux.

Sinon, il risquait de se laisser couler à pic dans le désespoir et ce serait la fin.

Les nerfs à vif et tous les muscles tendus, il enfonça brutalement ses deux poings serrés dans les poches de sa veste à carreaux.

Les doigts repliés de sa main gauche entrèrent en contact avec un objet qui semblait être en plastique.

Il les déplia pour s'en saisir. À la même seconde, une lueur d'espoir s'alluma de nouveau dans ses yeux et un pâle sourire se dessina sur ses lèvres qui commençaient à se dessécher.

« Mon vieux Mémé, songea-t-il, tu n'es peut-être pas encore complètement foutu... »

Ce qu'il tenait maintenant contre sa paume, au fond de sa poche, avait la forme, la taille et le toucher d'un briquet jetable.

Mais ce n'était pas un briquet jetable.

C'était le « bidule » électronique que le commandant Philippe Giraud, de la brigade anti pickpockets, lui avait fourni deux jours plus tôt, lors de son bref passage au service de la sécurité du métro.

— Ce truc émet une fréquence unique qui, relayée de balise en balise, arrive jusqu'au QG, lui avait expliqué Giraud. En cas de gros pépin, tu tournes la molette et c'est tout. Nous, on te repère et on arrive en renfort.

Aimé Brichot sortit le faux briquet de sa poche et l'examina sous toutes les coutures.

En se disant que c'était le moment de vérifier si les petits génies bricoleurs de la Préfecture de Police étaient aussi efficaces qu'ils le prétendaient.

La série de lettres grises s'inscrivit à toute vitesse sur un bandeau blanc, tout en haut de l'écran du minitel.

Patricia ne put retenir un cri d'excitation.

Le cœur battant, elle relut deux fois les sept mots imprimés sur l'écran et se mordit la lèvre inférieure en constatant qu'elle n'avait pas la berlue. La phrase était bel et bien là :

Vous avez un message de Le Squal.

Après plus d'une heure d'attente, passée à répondre négativement à des propositions salaces de types sans intérêt pour elle, Patricia venait enfin de décrocher le gros lot.

Bertrand de Saint-Victis était en train de mordre à son hameçon.

Patricia respira un grand coup avant d'enfoncer la touche envoi pour lire le message du Squal et lui répondre.

Elle avait réussi à intéresser le poisson, c'était déjà un grand pas en avant.

Maintenant, il s'agissait de le ferrer en douceur...

Le feu aux tempes, Boris Corentin s'approcha lentement de la porte, son passe-partout improvisé à la main.

Et l'œil braqué sur la grosse serrure qui semblait le narguer.

Il savait très bien que si la tige de métal rouillée ne parvenait pas à crocheter la serrure, ou si elle cassait à l'intérieur, c'était fichu.

Il ne réussirait pas à s'évader d'ici à temps pour tenter d'empêcher la catastrophe qui se rapprochait à chaque seconde davantage.

Il était près de huit heures du soir. Le Stade de France devait commencer à se remplir sérieusement...

D'une main ferme, Corentin introduisit lentement la pointe de fer qu'il avait grossièrement taillée. En tâtonnant délicatement, il chercha le ressort de la serrure, celui qu'il devait faire sauter pour voir la porte s'ouvrir.

Soudain, il sentit une résistance contre son outil, vers le bas et à droite.

C'était le moment de vérité.

D'un mouvement lent et régulier du poignet, il releva son outil de fortune.

Il y eut un petit claquement sec et la résistance cessa au même instant.

Corentin ressortit son passe de la serrure et, la paume légèrement moite, il avança la main droite vers la poignée de la porte.

Qui s'ouvrit sans aucune résistance.

Aussitôt, Boris lâcha son bout de ferraille et traversa la cour intérieure de toute la vitesse de ses jambes. Il n'avait plus une seconde à perdre.

Il était encore à deux mètres de sa voiture de service quand il entendit la sonnerie de son téléphone portable, à l'intérieur.

Il se rua sur la portière, après avoir déverrouillé à distance la

condamnation centrale, et empoigna l'appareil à la volée :

— Corentin, j'écoute !

— Boris ! Enfin ! fit la voix soulagée de Patricia. Mais où est-ce que tu étais passé ?

— Trop long ! lâcha brièvement Corentin. Patricia, écoute-moi bien...

— Non, toi, écoute-moi ! le coupa la jeune femme d'un ton si impérieux que Boris se tut. J'ai réussi à localiser Saint-Victis. Il se planque dans un appartement de Saint-Ouen. Je l'ai piégé au minitel...

— Bravo ! s'exclama Corentin. On va pouvoir le...

— Attends ! l'interrompt une nouvelle fois Patricia. Il n'y est plus. Il y a vingt minutes, il est sorti de son trou, déguisé et maquillé comme un vrai supporter de l'équipe de France : maillot bleu, visage bleu-blanc-rouge, etc. Moi, j'étais en planque à une vingtaine de mètres plus loin, dans un bistrot. Comme tu ne répondais toujours pas, je me suis décidée à le suivre par mes propres moyens. Et maintenant, on est devant l'entrée principale du Stade de France, au pied du grand escalier qui dessert les tribunes hautes. Il n'est pas encore entré dans l'enceinte.

— Génial ! cria Boris dans son téléphone, à la grande surprise d'une « mamie » qui passait juste à côté de lui, tenant en laisse un vieux toutou essoufflé. Tu ne le perds pas de vue et tu ne fais rien avant que j'arrive ! Et surtout, tu fais gaffe qu'il ne te repère pas : n'oublie pas qu'il te connaît...

— Ça va, arrête de me parler comme si tu étais mon père ! rigola Patricia à l'autre bout du fil. À choisir, je te préfère dans un autre rôle. Bon, à tout de suite, alors...

Boris Corentin sauta littéralement au volant de sa voiture et démarra sur les chapeaux de roues. Il décida d'éviter le périphérique nord qui devait être complètement bouché et de passer par l'intérieur de Paris.

Tout en maintenant le volant de la main droite, il attrapa le gyrophare de la gauche et le fixa sur le toit, par la vitre baissée.

Puis, il enclencha la sirène.

Malgré la circulation extrêmement dense, Corentin arriva au parking Est en moins de vingt-cinq minutes. Les membres du service d'ordre lui firent signe que les mille six cents places étaient prises depuis longtemps, mais Boris leur brandit sa plaque de police et ils le laissèrent passer.

Il gara sa voiture le long du premier pilier qu'il rencontra et remonta à l'air libre à toute vitesse.

Au dehors, l'ambiance était indescriptible. Une foule immense, joyeuse, peinturlurée et piaillante. Des hommes, des femmes, des enfants, la plupart en bleu-blanc-rouge et une minorité en jaune et vert : les supporters du Brésil.

Tous chantaient à tue-tête, braillaient des slogans de victoire et s'apostrophaient les uns les autres, sans s'être jamais vus auparavant, comme

si, brusquement, par la magie de cette rencontre historique, ils s'étaient tous reconnus comme les membres éloignés d'une seule et même famille.

Mais Boris Corentin n'avait pas l'esprit à la fête. À chaque fois qu'il voyait passer près de lui un supporter brandissant sa mascotte Footix, il ne pouvait s'empêcher de penser que, peut-être, à l'intérieur de son ventre se cachait l'une des pièces du puzzle infernal.

Il sortit son portable et composa le numéro de Patricia qui répondit aussitôt.

— Je viens d'arriver, lui dit-il. Tu es où exactement ?

— Complètement à droite de la grille d'enceinte quand tu regardes le stade, répondit-elle d'une voix tendue. Mais il y a un problème...

— Ne bouge pas, je suis là dans trente secondes !

C'est effectivement le temps que mit Boris pour opérer sa jonction avec Patricia.

— Où est Saint-Victis ? demanda-t-il immédiatement.

Avec une moue de désespoir, Patricia lui désigna un groupe d'une cinquantaine de supporters hilares qui attendaient de pouvoir passer les contrôles pour pénétrer dans les tribunes.

Tellement grimés et déguisés qu'il était impossible de les distinguer les uns des autres.

— Il s'est glissé au milieu d'eux dès que le groupe est arrivé, expliqua Patricia. Je n'ai pas pu le suivre d'assez près pour ne pas le perdre, sinon il risquait de me repérer.

— Tu as bien fait, dit sombrement Corentin, qui se demandait avec une sorte de rage impuissante comment il allait pouvoir débusquer Saint-Victis dans cette foule compacte.

Qui venait tout juste de commencer à franchir les portillons et s'écoulait lentement à l'intérieur du stade. Dès qu'ils se seraient éparpillés à l'intérieur, il serait trop tard pour faire quoi que ce soit.

— Reste là, j'ai peut-être une idée ! dit soudain Corentin en fonçant se placer de l'autre côté du portillon, juste à côté de l'un des membres du service d'ordre chargé de fouiller les supporters.

Là, il se planta face à la foule compacte et, au fur et à mesure que les propriétaires de billets franchissaient le barrage, il s'efforçait de les regarder dans les yeux, de capter leur regard.

Il en passa une quinzaine sans que Corentin ne dépiste rien d'anormal. Certains lui faisait un petit signe de victoire, d'autres l'ignoraient complètement. Plusieurs femmes lui sourirent d'un air engageant...

Corentin en était à se dire que son idée était stupide lorsque son regard croisa celui d'un supporter masculin au visage généreusement peinturluré de bleu-blanc-rouge.

Boris eut l'impression fugitive que l'homme marquait un imperceptible temps d'hésitation. Mais il avait eu à peine le temps de se dire ça que l'autre avait repris sa marche en avant du même pas nonchalant.

Corentin allait se désintéresser de lui pour s'occuper des suivants lorsque son œil enregistra un minuscule détail.

Sous l'épais maquillage, la paupière droite du supporter s'était mise à cligner.

— Plus un geste ! cria Boris en bondissant en avant, tout en tirant son arme de son étui.

À une vitesse stupéfiante, l'interpellé fit demi-tour sur lui-même et se rua en avant afin de franchir les portillons dans l'autre sens.

Ce fut pour tomber nez à nez avec le canon du revolver de Patricia Argostolidès.

Il esquaissa alors un pas sur le côté droit pour l'éviter. Mais, à cette seconde précise, il reçut les quatre-vingt-cinq kilos de muscles de Corentin sur le dos. Ils s'effondrèrent ensemble par terre, sous les exclamations de la foule qui attendaient de pouvoir entrer dans le stade.

Avant que le fuyard ait pu esquisser un geste de défense, il se retrouva avec les mains menottées dans le dos.

Corentin l'aïda à se relever, le regarda droit dans les yeux et dit d'un ton très calme :

— Monsieur Bertrand de Saint-Victis, vous êtes en état d'arrestation.

Il eut alors la stupéfaction de voir un large sourire ironique se dessiner sur la face bariolée de l'ancien parachutiste.

Sans s'attarder sur cette étrangeté, Boris et Patricia l'entraînèrent aussi vite que possible hors de la vue de la foule qui commençait à siffler et huer les deux policiers, sans savoir évidemment de quoi il s'agissait.

Ils durent parcourir des centaines de mètres de couloirs spacieux et encombrés de supporters avant d'accéder enfin au centre de contrôle et de surveillance, situé niveau 5, en haut de la tribune médiane ouest, à peu près à mi-chemin entre le salon présidentiel Elyseum et le restaurant panoramique de trois cents places surplombant la tribune haute.

Après avoir montré patte blanche aux deux CRS en uniformes qui gardait la porte, Corentin poussa Saint-Victis à l'intérieur du centre de contrôle, grouillant de policiers en manches de chemises, les yeux rivés à la pelouse et aux gradins, soit directement par l'immense baie vitrée panoramique, soit au moyen des dizaines d'écrans de contrôle qui retransmettaient les images prises en permanence par les cent soixante-huit caméras vidéo du Stade de France.

Une fois à l'intérieur, Boris Corentin se planta face à son prisonnier et lui dit :

— Cette fois, tout est fini. Vous avez perdu, monsieur de Saint-Victis !

De nouveau, l'ancien mercenaire eut le même sourire ironique que lors de son arrestation. Et c'est d'un ton parfaitement maître de lui-même qu'il laissa tomber, en regardant Boris droit dans les yeux :

— Tout commence, au contraire, monsieur Corentin ! Et en plus, je vais gagner...

Boris le dévisagea d'un air stupéfait. Comment Saint-Victis pouvait-il faire preuve d'une telle assurance, alors même qu'il venait juste de tomber entre ses mains ?

Mais il eut beau scruter ses traits pour essayer d'y déceler la moindre trace de bluff, de vantardise ultime, il n'y lut que le terrible calme d'un homme absolument sûr de détenir la carte maîtresse du jeu.

Et absolument sûr aussi de pouvoir l'abattre au bon moment pour pulvériser son adversaire.

CHAPITRE XV



Renversé contre le dossier de sa chaise, les bras et les jambes nonchalamment croisés – il avait exigé qu'on lui enlevât ses menottes –, Bertrand de Saint-Victis toisa un à un les membres de la Brigade Antigang et du GIGN qui faisaient cercle autour de lui, avec toujours son horripilant petit sourire ironique au coin des lèvres. Puis, ses yeux revinrent se planter dans ceux de Boris Corentin, debout face à lui, au milieu de la salle de surveillance

et de contrôle du Stade de France.

— J'ai l'impression que vous pataugez salement, non ? dit-il du ton supérieur et méprisant qu'il avait adopté dès le moment de sa capture par Boris et Patricia. C'est très amusant de voir l'élite de la police et de la gendarmerie françaises rester aussi désarmée qu'une bande de gamins face à un seul homme désarmé et impuissant. Vraiment très amusant !

— Il bluffe ! gronda le capitaine Goupil, le responsable du groupe du GIGN. Je suis sûr qu'il ne se passera rien !

Saint-Victis tourna vers lui son regard limpide avec un large sourire :

— C'est un gros coup de poker que vous tentez là, capitaine ! Qui peut se révéler très lourd de conséquences, si jamais vous vous trompez. Demandez donc au commandant Corentin ce qu'il en pense...

Sans regarder ni Saint-Victis ni le capitaine Goupil, Boris laissa tomber d'une voix sombre :

— Je crains malheureusement que ce malade ne bluffe pas...

— Ah, vous voyez ! s'exclama Saint-Victis. Vous devriez l'écouter, vous autres, car il a parfaitement raison : je vous ai dit d'entrée de jeu que ma capture ne changeait rien et que j'allais gagner. Je le maintiens... Et je vous affirme que vous allez bel et bien assister au méga feu d'artifice que je vous ai promis ! Quant à mon arrestation, dites-vous bien que j'avais aussi prévu ce cas de figure et, donc, ajusté mes plans en conséquence. Maintenant, messieurs, c'est à vous de jouer : peut-être, après tout, que vous avez encore une chance de me prendre de vitesse, qui sait ?

Tandis que Saint-Victis s'échauffait à mesure qu'il parlait, Corentin était, lui, redevenu totalement calme. Il observait l'ancien mercenaire avec l'œil froid d'un entomologiste étudiant un insecte inconnu. Ce qui formait un violent contraste avec l'agitation qui, à la suite de la déclaration de Saint-Victis, s'était emparée des types de l'Antigang et du GIGN, ainsi que des autres membres des différents services de sécurité.

— S'il y a vraiment des explosifs dans ce stade, nous les trouverons ! était en train de déclarer le capitaine Goupil en entraînant ses hommes hors du poste de contrôle.

À ce moment précis, une gigantesque clameur monta de tout le stade. Un formidable cri de joie poussé en même temps par près de quatre-vingt mille gorges.

La finale de cette Coupe du monde se déroulait depuis vingt-huit minutes exactement.

Et, sur un corner tiré par Emmanuel Petit, une tête piquée de Zinedine Zidane venait d'envoyer le ballon au fond des filets de Taffarel, le gardien brésilien.

La France menait 1-0.

— Qu'ils savourent leur joie, ces imbéciles ! grommela Saint-Victis avec un petit sourire mauvais. Qu'ils profitent bien de leur triomphe...

Boris Corentin, toujours silencieux, n'entra pas dans son jeu.

Il avait parfaitement compris que, depuis tout à l'heure, Saint-Victis prenait son pied à jouer au chat et à la souris avec eux. Et Boris commençait à voir clair dans son jeu.

De par ses origines, son éducation, et surtout sa formation de polytechnicien, Saint-Victis devait se penser infiniment supérieur au commun des mortels. Inaccessible. Intouchable.

Et sa faiblesse était forcément là, dans cette morgue qu'il affichait depuis plus d'une demi-heure face aux policiers et aux gendarmes qui avaient tenté, en vain, de le faire parler.

Il fallait s'y prendre autrement.

Feindre de jouer avec lui à ce jeu du chat et de la souris qu'il avait choisi.

Mais en s'arrangeant pour transformer le chat en souris et réciproquement.

Corentin attira une chaise à lui et, dossier retourné, s'assit juste en face de Saint-Victis qui restait impassible.

Boris désigna du pouce les policiers qui commençaient à s'affoler sérieusement derrière lui, qui téléphonaient partout, donnaient des ordres contradictoires, couraient dans tous les sens.

— Vous pensez qu'ils ont une chance de trouver les explosifs que vous avez introduits dans le stade ? demanda-t-il d'un ton calme.

— Aucune chance ! répondit aussitôt Saint-Victis avec un grand sourire. Même s'il cherchait pendant un an. Mais rassurez-vous : je ne ferai pas durer le suspense aussi longtemps !

Saint-Victis braqua son regard clair dans les yeux de Boris et son sourire s'élargit encore :

— En fait, je peux même vous dire que vous « gelez » de plus en plus, pour parler comme dans ce jeu auquel on jouait quand on était gamin. Vous vous souvenez, commandant Corentin : « tu gèles... tu brûles... tu chauffes... tu refroidis... ». Toute une époque, n'est-ce pas !

Saint-Victis venait tout juste de se taire quand une deuxième clameur, encore plus puissante que la première, emplit le stade tout entier. Machinalement, Corentin et Saint-Victis tournèrent la tête en même temps vers la vitre panoramique donnant sur la pelouse.

À la quarante-cinquième minute, juste avant la fin de la première période, « Zizou » venait de renouveler l'exploit accompli dix-sept minutes plus tôt.

Sur un nouveau corner, tiré cette fois par Youri Djorkaeff, Zinedine Zidane venait, de la tête, d'envoyer le ballon au fond des filets brésiliens.

Au coup de sifflet de la mi-temps qui suivit presque immédiatement, la

France rentrait au vestiaire sur un score de 2-0 face aux tenants du titre.

— Décidément, cette soirée est un triomphe pour votre pays ! s'exclama Saint-Victis. Dommage que ça ne puisse pas durer très longtemps...

— Pour NOTRE pays, corrigea doucement Corentin.

— Non, commandant, la France n'est plus mon pays ! Cela fait bien longtemps que je ne reconnais plus cette nation d'avachis et de capitulards pour ma patrie.

Boris Corentin se retint à temps de répliquer. Il ne devait surtout pas entrer dans ce jeu-là. C'était exactement ce que Saint-Victis cherchait à faire : l'entraîner sur des chemins de traverse, le perdre.

Il fallait au contraire, et à son insu, le recentrer sur le terrain de son plan machiavélique et, pour y parvenir, s'appuyer sur la connaissance qu'il commençait à avoir du profil psychologique du personnage.

Boris farfouilla dans la poche de son blouson à la recherche d'une cigarette qu'il alluma machinalement.

En dehors du fait qu'il devait se croire plus intelligent que le reste du monde, sa formation de polytechnicien, à laquelle comme tous les anciens élèves de l'X, il devait tenir autant, sinon plus, qu'à la prune de ses yeux, sa formation donc avait certainement suggéré à Saint-Victis une solution à la fois simple et mathématique pour mener à bien son monstrueux projet. Une solution qui devait être évidente, à condition de regarder précisément dans sa direction. Ou alors, de forcer Saint-Victis à l'indiquer, cette direction, en jouant les imbéciles afin de le conforter dans son mépris des autres.

— Vous savez, reprit Corentin, j'ai effectué une petite visite à votre atelier, cet après-midi. Et j'ai trouvé une mascotte avec le ventre ouvert. J'en ai déduit que c'était ça le moyen de faire pénétrer les explosifs à l'intérieur du stade.

— Pas mal raisonné ! apprécia Saint-Victis, d'un ton légèrement condescendant.

— Seulement, enchaîna Corentin en se grattant le sommet du crâne, je ne comprends pas comment vous pouvez introduire suffisamment d'explosifs dans de si petites niches. Même si les mascottes sont très nombreuses...

— Elles ne sont pas très nombreuses, répondit calmement Saint-Victis. Trente-deux très exactement.

— Donc, je ne vois pas... fit Boris en prenant un air volontairement perplexe.

— Sortez un peu de vos ornières de flic borné, mon cher ! s'exclama Saint-Victis dont les yeux brillaient d'une excitation contenue à grand-peine. Vous ne faites pas assez marcher votre cerveau face à un interlocuteur tel que moi !

Boris parvint à ne pas laisser voir la jubilation qui s'était emparée de lui.

Saint-Victis mordait à son hameçon, sans même s'en apercevoir. Comme tous les déments de son espèce, tueurs en série ou autres, il brûlait au fond de lui du désir de mettre les flics sur la bonne piste. Juste pour avoir la satisfaction de les voir patauger alors qu'ils ont le nez sur la solution...

Corentin venait de faire un grand pas en avant : Saint-Victis lui avait avoué implicitement qu'il n'avait pas l'intention de commettre son attentat au moyen d'explosifs.

Mais alors, quoi ?

Qu'est-ce qu'un ancien militaire, polytechnicien de surcroît, pouvait imaginer d'autre ?

« Doucement, songea Boris en tirant sans s'en apercevoir sur sa cigarette, ne pas s'emballer. Ce type est avant tout un mercenaire et un terroriste. D'après ce qu'on sait ou qu'on devine, il a trempé dans la plupart des coups foireux de ces trente dernières années, dans tous les pays à situation explosive : l'Angola, le Chili de Pinochet, l'Argentine de Videla, sans doute aussi la Libye, le Proche-Orient ou l'I...

Boris Corentin se tétanisa.

À la même seconde un sourd grondement et des milliers de sifflets parvinrent des gradins mais il ne les entendit même pas.

De même qu'il ne tourna pas les yeux vers la vitre panoramique pour voir le défenseur français, Marcel Desailly, quitter la pelouse avec un carton rouge, à dix minutes de la fin de la rencontre.

Le nom qui venait de se former dans son esprit, c'était l'Irak. Ce pays dirigé d'une main de fer par Saddam Hussein que l'on soupçonnait, depuis sa défaite dans la guerre du Golfe, de chercher à se constituer en grand secret une arme de remplacement à ses missiles détruits.

À savoir l'arme bactériologique.

Une petite sueur froide inonda brusquement les tempes de Boris Corentin qui fit un violent effort sur lui-même pour garder une apparence de calme absolu.

— Si vous avez renoncé aux explosifs, articula-t-il posément, c'est parce que vous avez trouvé mieux et moins encombrant...

— Bravo ! s'écria Saint-Victis. Vous êtes en progrès, monsieur Corentin !

— À deux ou trois reprises, vous avez parlé du feu d'artifice que vous alliez déclencher, poursuivit Boris, concentré au maximum. Tout le monde a pensé à l'explosion du feu d'artifice qui va effectivement avoir lieu à la fin du match. Mais vous, en réalité, vous faisiez allusion à la fumée d'un feu d'artifice. Une fumée qui se répand partout, que tout le monde, dans ce lieu fermé qu'est le Stade de France, sera forcé de respirer.

Corentin crut voir une lueur de respect passer fugitivement dans les yeux clairs de Saint-Victis.

— Votre raisonnement se tient, dit-il, toujours aussi sûr de lui. Et vous en concluez quoi, monsieur Corentin ?

— Que vous avez prévu d'assassiner froidement tous ces malheureux, soit par le gaz, soit, à retardement, au moyen d'une saloperie de bactérie.

— Et vous penchez pour quelle solution, monsieur le raisonneur ? demanda froidement Saint-Victis.

— Pour la deuxième, répondit Corentin sur le même ton. Toujours à cause du faible encombrement de ce genre de monstruosité. Et aussi parce que ce doit être indétectable par les moyens traditionnels...

— Alors, là, chapeau, commandant Corentin, vous avez tout compris ! sourit Saint-Victis que rien ne paraissait devoir démonter. Vous avez entendu parler de l'anthrax ?

— Le bacille du charbon ? fit Boris qui sentit une boule d'angoisse se former dans son estomac.

— C'est cela même. Au Moyen Âge, on appelait ça la Peste Noire. Au milieu du XIV^e siècle, elle a tué environ les deux tiers des Européens...

Malgré les visions d'horreur qui se bousculaient dans son cerveau, Boris Corentin s'efforçait de rester lucide et froid. Ce n'était pas le moment de se laisser submerger par ses émotions.

— Si mes souvenirs sont exacts, dit-il en fixant son adversaire, l'anthrax met au moins quarante-huit heures avant de tuer : on est loin du feu d'artifice dont vous parliez...

— Et les progrès de la science, vous en faites quoi ? demanda triomphalement Saint-Victis. Figurez-vous que l'un de mes bons amis est un généticien de génie. Il y a quelques années, il a dû quitter l'Allemagne, son pays natal, parce qu'il s'était livré à des manipulations chromosomiques sur des fœtus encore dans le ventre de leur mère.

— Il fabriquait des monstres ? murmura Corentin en réprimant une moue de dégoût.

— Appelez ça comme vous voudrez. Toujours est-il qu'il a rapidement trouvé à mettre ses capacités scientifiques au service d'un gouvernement que je ne nommerai pas, lequel l'a persuadé de se plonger dans l'étude des bactéries et des virus. Et mon ami, tout dernièrement, a trouvé le moyen, en modifiant un seul de ses gènes, de rendre le bacille du charbon cent fois plus virulent qu'à l'état naturel.

Saint-Victis cessa brusquement de sourire et son regard étincela de haine :

— Dans quelques minutes, monsieur Corentin, très précisément au coup de sifflet final, un signal transmis aux puces électroniques fixées dans l'œil gauche des mascottes de ma fabrication déclenchera l'éventration de ces ridicules poupées et l'explosion des flacons qu'elles contiennent. Aussitôt, le bacille se répandra dans l'air du stade et, de proche en proche, atteindra les

quatre-vingt mille spectateurs.

Saint-Victis prit une profonde inspiration et laissa tomber d'une voix neutre :

— Lesquels spectateurs mourront dans les dix minutes qui suivront, maximum. Y compris vous et moi, naturellement, si nous restons ici. Je dois vous avouer que, lorsque vous m'avez arrêté, je venais juste faire une petite tournée d'inspection pour voir si tout était en place. Mon intention était de ressortir du stade aussitôt et de me mettre à bonne distance du virus. Mais vous en avez décidé autrement, monsieur Corentin. J'accepte donc de mourir. Et le cœur léger, même, puisque je sais que quatre-vingt mille personnes au moins vont m'accompagner en enfer !

Cette fois, Boris Corentin ne put masquer le sentiment d'horreur qui venait de l'envahir. Il consulta la pendule électronique murale et constata que la deuxième période du match était commencée depuis quarante-trois minutes.

En comptant les arrêts de jeu, l'arbitre sifflerait la fin de la rencontre dans quatre ou cinq minutes.

Après, plus rien ne pourrait arrêter l'apocalypse imaginée par Saint-Victis.

Boris Corentin inspira deux ou trois fois très profondément pour calmer les battements de son cœur. Il ne devait pas se laisser submerger par ses émotions et ses sentiments. Il devait continuer à faire parler Saint-Victis.

C'était sa seule chance de le vaincre.

Sa seule minuscule chance.

— Vous oubliez tout de même une chose, dit-il à Saint-Victis. C'est que, en étant prisonnier ici, vous allez être dans l'impossibilité de déclencher votre fameux signal.

Saint-Victis afficha à nouveau ce grand sourire d'un calme exaspérant :

— Aucune importance. Le signal en question peut être donné par n'importe qui, à n'importe quel moment et de n'importe quel point de la planète ! Même vous, monsieur Corentin, vous pourriez provoquer l'explosion des mascottes à l'instant même... si vous connaissiez le signal déclencheur, naturellement !

Corentin, blême, se prit la tête entre les mains pour ne plus voir le sourire vainqueur de Saint-Victis.

Il était certain que le stratagème imaginé par le terroriste était d'une simplicité extrême. À la portée de n'importe qui, comme il l'avait complaisamment souligné.

Le hurlement de triomphe jailli de quatre-vingt mille poitrines en même temps força Boris à relever la tête. Au commentaire survolté de Thierry Roland et Jean-Michel Larqué, les inénarrables duettistes de TF1, Corentin comprit qu'Emmanuel Petit venait d'inscrire le troisième but pour la France, juste à la fin du temps réglementaire.

Ses yeux se posèrent machinalement sur l'écran de télévision accroché au mur, au moment où le réalisateur offrait un gros plan sur le ballon, au fond des filets brésiliens.

Corentin eut un violent tressaillement de tout le corps et bondit sur ses pieds.

Pour la première fois, il venait de remarquer que la surface du ballon était composée de surfaces géométriques régulières. Des hexagones et des pentagones imbriqués les uns dans les autres. Mais aussi des ronds.

Des ronds qui pouvaient très bien symboliser la lettre O.

Mais aussi le chiffre zéro.

Zéro, comme dans Opération Zéro.

« En fait, je me suis planté, songea fiévreusement Corentin, en pensant que ce zéro désignait l'absence de survivants de l'attentat : c'était simplement une allusion au chiffre ! »

Et Saint-Victis venait de dire que le signal pouvait être lancé de n'importe où dans le monde. Pour Boris, il avait prononcé LA phrase de trop.

Le chat s'était transformé en souris.

Bousculant deux policiers au passage, Corentin se rua sur l'un des téléphones posés sur la console de contrôle. Il arracha littéralement le combiné, tout en se tournant vers l'un des policiers qu'il venait de heurter :

— Trouve-moi le numéro du centre de contrôle général des Télécoms, vite !

Sans chercher à comprendre, l'autre se précipita vers un gros agenda recouvert de moleskine noire et se mit à le feuilleter fébrilement.

Sur la pelouse, les deux équipes se disputaient les ultimes ballons de cette finale de Coupe du monde. Sur toute la surface des gradins, dans les têtes et dans les cœurs, la France était déjà championne du monde.

Dans quelques secondes, l'arbitre allait siffler la fin de cette rencontre historique.

Dans quelques secondes...

Le policier dicta le numéro réclamé et Corentin le composa au fur et à mesure. Il se battait contre la montre, il le savait. Il s'agissait de franchir la ligne d'arrivée en premier, sinon...

— Allô ? Je suis le commandant de police Boris Corentin ! Passez-moi de toute urgence le plus haut responsable que vous ayez sous la main. Vite, c'est une question de vie ou de mort, mademoiselle !

Au bout de trois ou quatre secondes, une voix masculine remplaça celle de la standardiste.

— Monsieur, écoutez-moi bien, dit Corentin d'un ton pressant, après s'être de nouveau présenté. Vous allez immédiatement désactiver le numéro

suivant... Non, je vous en prie, ne discutez pas ! Je suis au Stade de France et c'est vraiment une question de vie ou de mort ! Bon, très bien. Le numéro est le suivant : 00 00 00 00 00. Faites-le immédiatement, c'est une affaire de secondes ! Vous recevrez toutes les explications voulues plus tard...

Quand Boris Corentin raccrocha, il était ruisselant de transpiration.

Mais ce n'était rien par rapport à l'allure de Saint-Victis. Recroquevillé sur sa chaise, son visage était littéralement décomposé. Une expression d'intense désespoir et de haine noyait ses yeux clairs et sa paupière droite s'était remise à papilloter à une vitesse folle.

— Comment avez-vous pu deviner ? grinça-t-il d'une voix défaite, méconnaissable.

Boris le toisa avec un sourire de grand fauve qui sait sa proie vaincue :

— Vous aviez décidé de jouer au chat et à la souris ? Eh bien, j'ai juste manœuvré de façon à transformer le chat que vous pensiez être en souris, voilà tout !

À ce moment, la porte de la salle s'ouvrit avec fracas et Corentin sentit son cœur bondir de bonheur en identifiant l'homme qui se précipitait vers lui.

Aimé Brichot !

Dans la même seconde, Boris perçut un râle dans son dos. Il se retourna pour découvrir un Bertrand de Saint-Victis livide, dont les lèvres pincées étaient déjà violettes.

— Le salaud a croqué une ampoule de cyanure ! cria un policier à la droite de Boris. Un médecin, vite !

Mais Corentin, penché au-dessus du moribond, avait déjà compris qu'il n'y avait plus rien à faire pour sauver la vie de l'ancien officier déchu.

Alors que le grand vide de la mort emplissait déjà ses yeux, Saint-Victis eut la force de s'extirper quelque chose qui ressemblait à un sourire vacillant.

— J'ai perdu, vous êtes le plus fort, balbutia-t-il d'une voix à peine audible. La malédiction des Saint-Victis... Ce nom maudit... Mais je meurs en soldat... Comme mon père... En soldat et en vaincu !

Sa tête bascula soudain sur le côté droit et ne bougea plus.

Bertrand de Saint-Victis, soldat français fourvoyé sur les chemins de la violence, de la haine et de l'intolérance, venait de mourir.

En se penchant vers lui, Boris Corentin aperçut une larme qui avait perlé à la paupière de Saint-Victis, au moment même où il avait rendu l'âme. Ému malgré lui, Boris songea que, au-delà des crimes odieux commis par un homme dans sa vie, il était toujours pitoyable de le voir s'éteindre habité par l'amertume et le désespoir.

Alors qu'au dehors, partout, des hameaux de Provence aux grandes cités du Nord, s'exprimaient à pleines gorges le bonheur, la gaieté et la réconciliation avec elle-même de cette France « black-blanc-beur » qui, dans

quelques minutes, quelques secondes, allait être sacrée championne du Monde.

Mais Boris Corentin n'eut pas le temps de s'attarder sur ce contraste saisissant : Aimé Brichot, son vieil ami retrouvé, venait de fondre sur lui et disait, d'une voix envahie par la panique :

— Boris !... Le virus !... Le téléphone, vite !... Il m'a tout expliqué... Le numéro de téléphone...

Avec un sourire tranquille, Corentin força Aimé Brichot à s'asseoir et lui désigna l'écran de télévision juste en face de lui :

— Regarde, Mémé ! Regarde et écoute...

Au même moment, le coup de sifflet final retentit tandis qu'une immense explosion de joie montait de l'ensemble des gradins.

Pendant un temps qui leur parut interminable, tous les hommes présents dans le poste de contrôle, à l'exception de Boris qui semblait habité par une invincible sérénité, restèrent absolument silencieux et figés comme des statues, en proie à une incroyable tension. Avec la même question lancinante tournant dans chacune de leurs têtes.

Et si l'ordre donné par Boris Corentin au central des Télécoms n'avait finalement pas été exécuté ? Ou avec quelques fractions de seconde de retard ?

Mais au bout de plusieurs minutes, c'était toujours l'allégresse exprimée par des dizaines de milliers de gorges fraternelles qui semblait gonfler le Stade de France et montait en innombrables volutes vers le ciel de Saint-Denis.

De l'allégresse et rien d'autre...

CHAPITRE XVI



— C'est dingue, j'aurais jamais pensé qu'il y aurait une telle cohue ! Et surtout aussi décontractée...

La remarque de Patricia amena un petit sourire sur les lèvres de Boris Corentin.

Depuis dix minutes environ, ils se trouvaient, ainsi qu'Aimé Brichot et Charlie Badolini, dans les jardins de l'Élysée, pour la traditionnelle garden-party du 14 juillet.

Festivités républicaines auxquelles les avait invités le président Chirac en personne, dès qu'il avait été mis au courant de la catastrophe évitée de justesse par les policiers de la Brigade Mondaine, le soir de la finale du Mondial, deux jours plus tôt.

Mais évidemment, les stars incontestées de cette garden-party, ce n'était pas ces trois hommes et cette jeune femme totalement inconnus du grand public et qui, pourtant, avaient in extremis sauvé des dizaines de milliers de personnes d'une mort atroce et quasi instantanée.

C'étaient les champions du monde de football, c'étaient « les Bleus ».

Justement, au moment où Patricia faisait sa remarque sur la foule compacte qui avait envahi les jardins présidentiels, Jacques Chirac fit son apparition sur le perron arrière de l'Élysée, entouré par les héros du jour.

Aussitôt, pratiquement d'une seule voix, les invités – beaucoup moins « prout-ma-chère » que les autres années – entonnèrent le slogan qui avait envahi la France depuis le 12 juillet, aux alentours de onze heures du soir :

— Et-un ! Et-deux ! Et-trois-zé-ro ! Et-un...

— On a beau pas être vraiment branché foot, comme moi, ça fait quand même chaud au cœur de voir ça ! fit Aimé Brichot, visiblement ému par cette ambiance fraternelle.

— T'es trop sentimental, Mémé ! se moqua gentiment Boris qui, lui aussi,

savourait cet instant de pur plaisir sans la moindre arrière-pensée. Au fait : quand est-ce que tu demandes ta mutation à la brigade de surveillance du métro ? Ils t'ont quand même sauvé la vie, tu leur dois bien ça !

— Imbécile ! le rembarra Brichot, tandis qu'une lueur plus grave passait fugitivement dans son œil pétillant.

Le 12 juillet, vingt minutes après qu'il eut actionné la mollette de son briquet magique, Aimé Brichot avait eu l'immense soulagement de voir les hommes du commandant Giraud, venir le délivrer de son cachot improvisé.

— Tu as un sacré bol, lui avait dit le chef de la SPSM et le prenant par les épaules. On est arrivé juste à temps pour intercepter trois Allemands au crâne rasé qui traversaient la cour avec chacun un couteau à la main. C'est à vérifier, mais à mon avis, c'est pour toi qu'ils venaient, mon vieux...

Effectivement, les trois néo-nazis, placés en garde à vue, avaient fini par avouer que Saint-Victis leur avait donné l'ordre d'exécuter le prisonnier.

Au Stade de France, dès que toute menace avait pu être définitivement écartée, le service d'ordre s'était immédiatement déployé à toutes les sorties pour intercepter les porteurs de Footix et les vérifier discrètement.

Heureusement, les trente-deux mascottes porteuses de bacilles du charbon, annoncées par Saint-Victis lui-même, avaient pu être toutes récupérées, la plupart abandonnées sous les gradins par ceux qui les avaient introduites dans le stade sur l'ordre de Saint-Victis.

Lorsque, le lendemain, on avait procédé à l'interrogatoire des six Allemands néo-nazis qui étaient ressortis avec la leur, il était très vite apparu que Saint-Victis les avait envoyés froidement à une mort atroce et certaine, en leur cachant soigneusement la nature de ce qu'ils transportaient.

Houari ben Tlelis n'avait fait que transiter par Genève et, avant qu'on ait pu faire quoi que ce soit contre lui, il s'était envolé pour le Moyen-Orient. D'après certaines sources « non officielles », c'est-à-dire en clair les services de renseignements, il aurait été vu, une douzaine d'heures plus tard, à Bagdad, la capitale de Saddam Hussein.

Quant à Kirsten Århus, la Danoise, elle s'était littéralement volatilisée. Mais c'était une question de temps : on la repêcherait fatalement, un jour ou l'autre. Ici ou ailleurs...

Boris Corentin sentit brusquement qu'on le tirait par la manche. C'était Charlie Badolini qui arborait une mine soucieuse :

— Dites donc, Boris, c'est bien beau tout ça, mais si tout à l'heure le Président me demande comment vous avez fait pour arrêter la machine infernale, l'autre soir, je lui réponds quoi, moi ?

Et là, Boris, stupéfait, s'aperçut qu'effectivement, il n'avait même pas encore pris le temps d'expliquer au commissaire divisionnaire comment il avait découvert la clé du dispositif imaginé par Saint-Victis.

— C'était tout simple, patron, lui expliqua-t-il, tandis qu'ils se frayaient difficilement un chemin en direction du perron de l'Élysée. D'abord, je me suis dit que jamais les services de sécurité du Stade de France ne laisseraient entrer une personne porteuse d'un quelconque boîtier électronique, télécommande ou autre. Donc, la mise à feu ne pouvait se faire qu'à distance, de l'extérieur du stade.

— Jusque-là, d'accord, grommela Charlie Badolini, alors qu'ils n'étaient plus qu'à quelques mètres de Jacques Chirac et des Bleus. C'est après que je ne vois plus...

— Saint-Victis s'est cru trop malin lorsqu'il m'a dit que le signal pouvait être envoyé par n'importe qui et surtout de n'importe quel endroit du monde, poursuit Boris Corentin. À ce moment-là, je me suis dit que le seul appareil qui répondait vraiment à cette définition, c'était tout bêtement le téléphone. Le complice de Saint-Victis composait un numéro précis et hop ! les mascottes libéraient leur poison, par l'intermédiaire des puces électroniques dont elles étaient équipées. Seulement, il fallait avoir choisi un numéro sûr. Un numéro que personne, dans le monde, n'aurait l'occasion de composer, même par erreur.

— Bien sûr, mais... objecta Charlie Badolini.

— Alors, le coupa doucement Corentin, j'ai repensé au nom que Saint-Victis avait donné à son monstrueux projet : Opération Zéro ! Et là, j'ai pigé qu'évidemment, le numéro 00 00 00 00 00 était idéal : à la fois le plus simple, le plus « basique », et celui que pas un individu sur cette planète ne risquait de composer. J'ai donc appelé en urgence la direction opérationnelle des Télécoms pour leur demander de le désactiver, ce qu'ils ont fait aussitôt. Ensuite, j'ai...

— Excusez-moi, l'interrompit précipitamment Charlie Badolini, mais je crois que le Président me demande de la rejoindre...

Boris, Aimé et Patricia virent le commissaire divisionnaire s'approcher de Jacques Chirac et échanger quelques mots avec lui.

— À ce propos, vieux frère, reprit Brichot, poursuivant la conversation, tu ne crois pas qu'on devrait définitivement le faire supprimer ce fameux dix fois zéro ? Ce fou furieux de Saint-Victis a forcément dû transmettre ce numéro à un ou plusieurs complices pour qu'il soit resté si sûr de son coup jusqu'à ce que tu découvres la « combinaison gagnante » ; et puis quand tu penses au nombre de cinglés à qui il pourrait germer une idée aussi simple à mettre en pratique...

— C'est fait, fit Boris en se penchant vers lui, ne t'inquiète pas. C'est même ce que je m'apprêtais à vous dire quand Baba m'a coupé la parole. Désormais quiconque composera ce numéro n'obtiendra strictement rien. Pas même une tonalité ou un disque préenregistré !

À cet instant, il se tut et fronça les sourcils. En se penchant vers son

coéquipier pour se faire entendre dans la cohue, il venait de s'apercevoir que ce dernier tenait dans la main une mascotte Footix.

— Dis donc, Mémé, demanda-t-il avec des yeux ronds, on peut savoir ce que tu fabriques avec cette peluche ?

Brichot rougit légèrement et répondit d'une voix quelque peu embarrassée :

— Oh, ça ? C'est un petit cadeau pour Charles qui est, comme tu le sais, fan de foot. Je me suis dit que ça lui ferait un beau souvenir pour plus tard, d'avoir une mascotte dédicacée par le président Chirac. Tu crois qu'il acceptera ?

— À mon avis, depuis avant-hier soir, notre Président ne peut plus nous refuser grand-chose !

Comme pour donner raison à Boris, le Président de la République leva la tête sur une indication discrète de Charlie Badolini et, quand son regard croisa celui de Corentin, il lui fit signe de venir à ses côtés.

Il l'accueillit avec un grand sourire cordial et alla jusqu'à lui mettre la main sur l'épaule pour l'entraîner un peu à l'écart du groupe qui l'entourait.

— Commandant Corentin, attaqua-t-il à mi-voix, je tiens à vous féliciter tout particulièrement pour ce que vous avez accompli avant-hier soir. La France vous doit énormément... même si, bien sûr, elle l'ignorera toujours. Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

— Bien entendu, monsieur le Président, répondit Corentin, pas du tout impressionné.

Si peu, même, qu'il se permit d'ajouter :

— M'autorisez-vous à appeler mes deux coéquipiers ? Après tout, ils ont droit autant que moi à l'honneur d'être félicités par vous...

— Mais bien entendu, voyons ! s'exclama Jacques Chirac en ouvrant les bras. Où sont-ils donc, ces autres policiers d'élite ?

Corentin se retourna et, après avoir repéré le crâne déplumé de Brichot, dit d'une voix assez forte pour qu'il l'entende dans le brouhaha général :

— Mémé ! Viens voir...

Illico, deux têtes se tournèrent vers lui. Celle d'Aimé Brichot, bien sûr.

Mais aussi celle d'Aimé Jacquet, l'heureux sélectionneur de l'équipe championne du monde. Visiblement un peu éberlué d'être apostrophé aussi familièrement par cet homme à la carrure d'athlète qu'il ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam.

— Deux « Mémé » pour une même garden-party ? fit Jacques Chirac en riant franchement. Je suis gâté ! Il y aura donc le Mémé qui a gagné la Coupe du monde et le Mémé qui, avec courage et abnégation, a aidé monsieur Corentin à faire en sorte que cette victoire ne se transforme pas en un deuil terrible...

Aimé Brichot, qui avait été suivi par Patricia, en devint écarlate de confusion et de plaisir. Il trouva quand même le courage de tendre au Président de la République le Footix qu'il serrait dans sa main droite.

— Monsieur le Président, bafouilla-t-il. J'aurais un grand service à vous demander. Mieux qu'un service : une faveur...

— Mais tout ce que vous voulez, monsieur Brichot ! s'exclama Jacques Chirac en empoignant la mascotte. À condition que ça relève de ma compétence naturellement.

Il eut une petite mimique amusée et ajouta, sur le ton de la fausse confiance :

— Après tout, je ne suis QUE Président de la République, n'est-ce pas ! Eh bien, cette petite faveur, monsieur Brichot...

— C'est pour mon fils Charles, qui a huit ans, monsieur le Président, s'empressa Brichot. Il serait fou de joie si je lui rapportais une mascotte dédicacée par le joueur numéro 23...

Jacques Chirac rit de bon cœur, tout en prenant le feutre noir que lui tendait Boris Corentin avec beaucoup d'à-propos :

— Eh bien, soit ! Ce sera la première dédicace de ma très courte carrière de membre de l'équipe de France. Et j'ai bien peur que ce soit la dernière !

Dès qu'il eut signé sur le ventre de la mascotte, Jacques Chirac reporta son attention sur Boris Corentin. Son visage avait repris cette gravité un peu tendue qui est souvent la sienne dans les circonstances officielles de sa charge :

— Quoi qu'il en soit, vous êtes réellement for-mi-da-bles, tous les deux ! Et, faites-moi confiance, je veillerai personnellement à ce que vous soyez récompensés.

— Nous n'avons fait que notre devoir, monsieur le Président, répondit modestement Boris.

Il eut un petit sourire et ajouta :

— Et puis, quant à moi, pour ne rien vous cacher, je la tiens déjà, ma récompense...

Et il laissa discrètement sa main droite glisser derrière son dos.

Où il trouva tout naturellement celle de Patricia...



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

TABLE